

Ourse Ardente et 15 autres histoires

Myriam Plante

Smashwords Edition
Copyright 2016 Myriam Plante

Table des matières

Introduction	
La maison sanglante - Pour Michelle Bouchard	
Le grand voyage de Beau et Butch - Pour Constant Audet	
Taureau et la police - Pour Marie-Noëlle Audet	
La quête d'Eliokwë - Pour Marie-Ève Simard	
Hommage et Dommages - Pour Laurianne Audet	
Invincibilité - Pour Martin Plante	
Splitch et le sorcier - Pour Michelle Bouchard	
Le palais de Neena - Pour Diane Monette	
William et la lune - Pour Guylaine Plante	
Méchant ménage - Pour Marlaine Bouchard	
Le meurtrier de la Rue Grise - Pour Marlaine Bouchard	
M. Toa - Pour Claude Moussette	
Le jeu - Pour Cloé Hurtubise	
Opération Corrida - Pour Laurianne Audet	
La mission - Pour Karen Goyette	
Ourse Ardente - Pour France Brière	
À propos de l'auteure	

Introduction

Les 16 histoires contenues dans ce recueil ont été écrites à partir de **16 phrases** qui m'ont été données par des gens que je connais très bien, et d'autres que je connais moins, ou pas du tout.

Chaque phrase est devenue le point de départ d'une nouvelle histoire, pour laquelle j'ai inventé des personnages, une situation intéressante, et parfois un univers tout entier. J'ai essayé de donner à chaque histoire une fin surprenante ou étrange, une fin qui fait froncer les sourcils, sourire, ou réfléchir.

J'ai aussi créé plusieurs liens plus ou moins évidents entre les différentes histoires... Je vous laisse le plaisir de les découvrir.

Merci à Laurianne Audet, Michelle Bouchard, Marie-Noëlle Audet, Guylaine Plante, Karen Goyette, Marie-Ève Simard, Constant Audet, Cloé Hurtubise, Martin Plante, France Brière, Marlaïne Bouchard, Claude Moussette, et Diane Monette d'avoir participé à mon projet, et de m'avoir lancé de beaux défis.

La maison sanglante

Pour Michelle Bouchard

La maison sanglante venait de faire une nouvelle victime, mon pied bleu en témoignait. J'avais grandi à côté de cette maison, sans savoir que j'y entrerais un jour. En fait, j'ai toujours espéré ne jamais avoir à y entrer.

La maison ressemblait à celle de mes parents, et à toutes celles du quartier. Ce qui la distinguait des autres, en apparence, c'était la couleur de ses briques. Alors que ses voisines présentaient des façades d'un gris banal ou d'un brun terreux, les briques de la maison sanglante étaient rouges. Si la couleur de la maison ne nuisait pas à sa réputation, elle n'était pas la principale raison pour laquelle les enfants, et même les adultes du quartier l'appelaient par ce nom particulier depuis plusieurs années.

Lorsque j'étais jeune, les enfants du voisinage se réunissaient au parc, et se racontaient souvent des histoires de peur, comme on les appelait. Les histoires les plus populaires concernaient toujours la maison sanglante. On disait, entre autres choses, que la maison était maudite, et que tous les gens qui y entraient se mettaient à saigner sans aucune raison, et qu'ils saignaient, saignaient... Jusqu'à ce qu'ils sortent de la maison sanglante... ou jusqu'à ce qu'ils meurent.

Bon, d'accord, mon pied ne saignait pas. Il était marqué d'une grande tache bleue, traversée par la sangle de ma sandale. Un bleu... Oui, je saignais, mais de l'intérieur seulement.

Comme j'habitais dans la maison grise à gauche de la maison sanglante, les histoires qui la concernaient me faisaient particulièrement peur. Je n'avais jamais vu les gens qui y habitaient. Je savais seulement qu'ils n'avaient pas d'enfant.

Un jour, j'ai entendu mes parents dire que la maison sanglante avait fait une nouvelle victime. Je n'avais jamais entendu aucun adulte appeler la maison ainsi, mais quand j'ai questionné mes parents, ils ont refusé de m'en dire davantage. Ce n'est que plusieurs années plus tard, un ou deux ans avant que je ne parte dans mon premier appartement, je crois, qu'ils m'ont parlé de ce qu'ils savaient à propos de la maison. Ils m'ont dit qu'au cours des années, plusieurs jeunes couples y ont emménagé. La plupart sont partis après seulement quelques semaines. Ceux qui sont restés plus longtemps ont fini par sortir aussi, la femme étendue sur une civière, et l'homme, assis à l'arrière d'une voiture de police. Ou l'inverse. À partir de ce moment, j'ai commencé à voir la maison sanglante sous un autre angle. Elle projetait subitement une nouvelle image, plus digne d'un film d'horreur inspiré de faits réels que d'une série d'histoires racontées par des enfants.

J'ai déménagé, à l'autre bout de la ville. Chaque fois que je visitais mes parents, je ne pouvais pas m'empêcher de jeter un oeil à la maison sanglante, et d'imaginer tout ce qui avait pu se passer derrière ses murs rouges. Mais je n'avais jamais cru qu'un jour, je serais obligée d'y entrer.

En fait, j'aurais pu dire non. Mais je n'ai rien dit, parce que je me voyais mal en train d'expliquer à ma patronne que je ne voulais pas aller faire du ménage dans la maison sanglante, parce que j'avais peur d'y mourir. Je travaille pour une compagnie d'entretien ménager résidentiel, et nous sommes souvent engagés par des familles qui s'apprêtent à déménager, ou à s'installer dans une nouvelle demeure, et qui tiennent à ce que tout soit propre. Quand Andrée m'a donné l'adresse de la maison qu'un jeune couple très pointilleux venait d'acheter, et souhaitait voir briller de propreté, j'ai tout de suite compris qu'il s'agissait de la maison sanglante. Mais je n'ai rien dit.

Je suis partie avec Marie-Sophie, une de mes collègues. Elle a stationné sa voiture dans l'allée de la maison sanglante, devant laquelle le panneau «À vendre» était maintenant bel et bien surmonté d'une affiche sur laquelle «Vendue» était écrit, en lettres blanches sur fond rouge.

Nous sommes entrées à l'intérieur. Marie-Sophie est entrée la première, et je marchais derrière elle, en tentant de camoufler ma nervosité. Mon imagination m'avertissait que l'intérieur de la maison serait sinistre, que les planchers seraient incrustés de taches de sang séché, et que des bruits inquiétants se feraient entendre, semblant provenir de l'intérieur des murs.

Tout en étant rassurée, j'étais, je dois l'admettre, un peu déçue. L'intérieur de la maison sanglante n'avait rien de sinistre. Des pièces vides où flottait une légère odeur d'humidité. Des murs blancs, à la peinture un peu défraîchie. Quelques toiles d'araignées qui pendaient du plafond. Ce qui me troublait le plus, en fait, c'était le fait que la disposition du salon, de la cuisine, de la salle de bain et des chambres était exactement la même que celle de la maison de mes parents. Cela n'avait, en fait, rien de surprenant; toutes les maisons du quartier étaient, je crois, construites selon le même modèle. Mais j'avais l'impression d'être dans la maison de mes parents, si celle-ci se retrouvait subitement vide, inhabitée, sans vie, et je me sentais un peu mal à l'aise, sans trop savoir pourquoi.

Comme à son habitude, Marie-Sophie avait apporté sa petite radio. Elle disait souvent, en plaisantant, que si un jour elle devait travailler sans musique, elle en mourrait d'ennui. Elle a donc allumé la radio, et nous avons commencé à nettoyer les armoires de la cuisine.

Au bout d'une heure, peut-être deux, la radio a produit une sorte de crépitement, et elle s'est arrêtée. Après avoir inspecté sa fidèle amie, Marie-Sophie a déclaré que les piles avaient coulé, et qu'elle n'en avait pas d'autres dans sa voiture. Déçue, elle s'est remise au travail.

Un peu plus tard, elle s'est mise à se plaindre de maux de ventre, qu'elle disait atroces. Nous avons terminé notre grand ménage de la cuisine, et nous avons commencé à épousseter le salon, puis le corridor qui menait à la salle de bain. Marie-Sophie n'a pas arrêté de se plaindre. De plus en plus agacée, j'ai fini par lui dire que si elle avait trop mal au ventre pour travailler, elle n'avait qu'à partir. Elle m'a écoutée... Elle m'a dit qu'elle allait se reposer chez elle, et qu'elle reviendrait m'aider plus tard. Ma gorge s'est serrée lorsque j'ai entendu la porte se refermer derrière elle. J'étais maintenant seule. Seule, dans la maison sanglante.

J'ai continué à travailler, mais sans vraiment m'appliquer. Mes parents m'ont toujours répété que tout ce qui mérite d'être fait mérite d'être bien fait. Cependant, je n'avais pas l'intention d'appliquer ces sages paroles dans ma situation actuelle. J'étais seule dans la maison sanglante, et je n'avais qu'une envie, et qu'un but: en sortir le plus rapidement possible. Et puis, de toute façon, les chambres de la maison n'étaient pas vraiment sales. Je les ai époussetées rapidement, avant de m'attaquer à la salle de bain.

J'étais assise sur le rebord du bain, à me demander pourquoi j'avais un aussi gros bleu sur le pied alors que je ne me souvenais pas de m'être cognée nulle part, quand tout à coup, mon téléphone cellulaire a sonné.

J'ai sursauté, puis j'ai couru jusqu'à la cuisine, là où j'avais laissé mon téléphone, sur le comptoir. J'ai répondu, pour entendre la voix paniquée d'Élisabeth, la soeur de Marie-Sophie, me dire que ma collègue avait été amenée à l'hôpital, et qu'elle souffrait d'une hémorragie interne au niveau de l'estomac. Sans écouter les détails, et sans laisser ma voix dénoncer mes émotions, je l'ai remerciée de m'avoir donné des nouvelles, et j'ai raccroché.

Une hémorragie interne. Marie-Sophie était elle aussi victime de la malédiction de la maison sanglante. Je me suis dit que ce n'était qu'une coïncidence, et que tout irait bien. Malgré tout, la nervosité que j'avais ressentie en entrant dans la maison ne faisait qu'augmenter.

J'ai eu une soudaine envie de sortir de la maison en courant, d'entrer chez mes parents, et de leur dire que j'avais la preuve qu'il se passait des choses anormales dans la maison sanglante, et que je ne voulais pas y retourner. J'aurais pu partir, prétendre que la maison était maintenant propre, et fuir le danger, ou, du moins, mes responsabilités...

Je sais ce qui se serait passé: mes parents se seraient moqués de moi, et le couple qui a acheté la maison se serait plaint de mon travail mal fait. Je n'allais quand même pas laisser la maison sanglante faire une tache sur ma réputation au travail!

J'ai fermé les yeux et j'ai pris quelques longues et lentes respirations. Lorsque j'ai ouvert les yeux, je me trouvais toujours dans la maison, mais je me sentais beaucoup plus calme. Un peu plus calme.

J'ai repris mon téléphone, et j'ai appelé Andrée. Je lui ai dit que Marie-Sophie était à l'hôpital, et que j'aimerais avoir du renfort. Elle m'a répondu que personne ne pouvait venir pour le moment, mais qu'elle m'enverrait quelqu'un dès que possible. Je suis retournée dans la salle de bain, et j'ai continué mon travail.

Lorsqu'un bruit s'est fait entendre un moment plus tard, j'ai cru que quelqu'un frappait à la porte. J'ai couru jusqu'à la porte... Il n'y avait personne. Je suis retournée dans la salle de bain une fois de plus, et j'ai terminé de tout nettoyer.

Je m'étais occupée de la cuisine, du salon, des corridors et des chambres, et la salle de bain était maintenant propre. Il ne restait plus que le sous-sol.

Le sous-sol... Combien existe-t-il de films d'horreur dans lesquels le danger se trouve dans le sous-sol? Qu'il s'agisse d'une maison hantée ou non, la cave est toujours un endroit lugubre, sombre, inquiétant, où se cachent des fantômes, des tueurs, des psychopathes, des cadavres, ou de terribles secrets... Qu'allais-je trouver dans le sous-sol de la maison sanglante?

En m'approchant de l'emplacement des escaliers menant au sous-sol dans la maison de mes parents, je me suis trouvée face à une porte. Dans la maison de mes parents, il n'y a pas de porte à cet endroit. J'ai ouvert la porte en question. Il s'agissait bien des escaliers du sous-sol, et non d'un garde-robe.

J'ai reculé d'un pas, comme si j'avais peur que la poignée de la porte ne me morde. Une porte! Les caves fermées par des portes sont les pires! C'est là qu'en plus de se trouver nez à nez avec des fantômes, des tueurs, des psychopathes ou des cadavres, on se fait enfermer avec eux. Et il fallait que moi, maintenant, je descende les escaliers menant au sous-sol de la maison sanglante!

J'ai à nouveau fermé les yeux, et respiré calmement. J'étais seule, armée de chiffons et de produits nettoyants, et il fallait que je descende. Je n'avais pas le choix... Mais je pouvais au moins faire en sorte d'être certaine que la porte de la cave ne se refermerait pas derrière moi. J'ai regardé tout autour de moi, et j'ai aperçu la radio de Marie-Sophie, dans un coin de la cuisine. Je m'en suis emparée et, après quelques tentatives, j'ai réussi à m'en servir pour bloquer la porte. Armée de mes produits d'entretien, j'ai pris mon courage à deux mains, et j'ai posé mon pied bleu sur la première marche des escaliers.

Rien ne s'est passé. J'ai repéré l'interrupteur et j'ai appuyé dessus, en m'attendant à ce que la lumière du sous-sol refuse de s'allumer. La lumière s'est allumée. Jusqu'ici, tout allait bien. J'ai descendu une deuxième marche, puis une troisième, lentement, avec précaution. J'ai atteint le sol de ciment glacé, puis je me suis retournée pour faire face à ce qui m'attendait. Dans la pièce principale du sous-sol, des boîtes étaient empilées. La porte du fond, qui chez mes parents menait à une chambre froide, était fermée.

Je me suis interrogée sur la présence de toutes ces boîtes. Avaient-elles été apportées ici par les nouveaux propriétaires... ou oubliées par les anciens propriétaires? Étrangement, le sous-sol paraissait normal. Il n'était ni inquiétant ni lugubre, et je n'y ai pas vu la moindre toile d'araignée. Mais une odeur écoeurante flottait dans l'air, comme pour me prouver que malgré l'apparente propreté des lieux, mes services étaient bel et bien requis.

C'est alors que je l'ai remarquée... Sur une grosse boîte de carton qui avait été placée un peu à l'écart des autres, le mot «Cadavres» avait été écrit au feutre noir. Mon cœur s'est mis à se débattre comme s'il voulait s'enfuir, sans la coopération de mes jambes et du reste de mon corps.

Voyons... Un meurtrier n'aurait pas caché les corps de ses victimes dans une boîte de carton placée au milieu de son sous-sol. Et il n'aurait certainement pas pris le temps d'écrire «Cadavres» sur le côté de cette boîte, en grosses lettres noires bien visibles!

Mon cœur s'est calmé un peu, mais il n'était pas tout à fait rassuré. Je me suis approchée de la boîte, d'un pas prudent. N'osant pas l'ouvrir pour regarder à l'intérieur, je l'ai poussée légèrement du bout de mon pied. La boîte m'a semblé vide. J'ai osé l'ouvrir. Il n'y avait rien à l'intérieur.

J'ai jeté un coup d'oeil rapide aux autres boîtes. Une seule autre portait une inscription en lettres noires: «Père Noël». Je me suis dit que la boîte vide contenait probablement des décorations d'Halloween, des zombies, ou quelque chose comme ça.

Alors que je m'interrogeais sur le contenu possible des autres boîtes, un son strident m'a fait sursauter. J'ai d'abord cru qu'il s'agissait de la sonnerie de mon cellulaire, que j'avais laissé sur le comptoir de la cuisine.

Plutôt que de me précipiter jusqu'à l'escalier pour aller chercher mon téléphone, je suis restée immobile, incertaine. Ce n'était pas mon téléphone... C'était de la musique. La radio de Marie-Sophie! S'était-elle mise à jouer toute seule? Et les piles... elles avaient coulé!

De plus en plus terrifiée, j'ai entendu la porte se fermer subitement avec un claquement sec. La porte! J'ai couru jusqu'au bas de l'escalier, que j'ai escaladé d'un trait. Mes mains ont tourné et tiré la poignée de la porte, mes poings se sont fracassés contre elle, et j'ai crié...

Puis, je me suis tue. Le silence n'était brisé que par la musique, qui continuait à jouer comme pour témoigner d'une présence. J'étais enfermée dans le sous-sol de la maison sanglante.

Je suis redescendue, abattue et horrifiée. Si j'avais été capable de réfléchir, j'aurais peut-être réussi à trouver une explication rationnelle à ce qui venait de se passer. Mais j'étais incapable de réfléchir. J'étais enfermée dans le sous-sol de la maison sanglante, j'avais peur, et je voulais que quelqu'un vienne me chercher, me dise que tout allait bien, et m'emmène à l'extérieur. Le sous-sol n'avait pas changé, mais je le percevais maintenant d'une manière différente. L'endroit dégageait toujours une odeur terrible, mais l'air semblait maintenant transporter une sorte de menace invisible. Je suis remontée, j'ai frappé à la porte, j'ai crié, puis je suis redescendue. Je l'ai fait plusieurs fois. Puis, je me suis résignée.

Je me suis assise sur la dernière marche de l'escalier. J'ai posé les yeux sur mon pied, et il m'a semblé que la tache bleue qui le couvrait était maintenant plus large, et plus sombre. J'ai fermé les yeux pour essayer de me calmer. Quelqu'un allait bien finir par se demander où j'étais passée! Quelqu'un allait venir me chercher... Il était tout simplement impossible que je reste enfermée dans le sous-sol de la maison sanglante jusqu'à la fin de mes jours.

J'ai attendu. Puis, je me suis relevée. Je ne voulais pas rester assise là. Il fallait que j'essaie de faire quelque chose. J'ai contourné les piles de boîtes pour explorer les lieux. Les rares fenêtres du sous-sol étaient verrouillées, et il n'y avait pas de porte qui pouvait mener à l'extérieur.

Immédiatement après avoir remarqué que le silence était revenu et que la radio avait cessé de jouer, j'ai sursauté en entendant quelqu'un dire mon nom. J'ai retenu mon souffle, comme pour mieux écouter. La voix, qui ne me semblait ni féminine ni masculine, a répété mon nom. Il ne s'agissait pas d'un appel, mais plutôt d'une sorte d'affirmation, calme et posée. Je savais que j'étais seule dans le sous-sol, et j'étais presque certaine qu'il n'y avait personne à l'étage. La voix immatérielle continuait de répéter mon nom, doucement.

J'ai voulu parler, crier, la supplier de se taire, mais j'en étais incapable. Ma gorge était sèche, et ma bouche refusait de s'ouvrir. Sans savoir pourquoi, je me suis approchée de la porte de la chambre froide. Il y avait peut-être quelqu'un, ou quelque chose, de l'autre côté. Je ne voulais pas savoir ce qui pouvait se cacher dans la chambre froide, mais j'avais l'impression de ne pas avoir d'autre choix que de regarder. Mon coeur se débattait avec frénésie et mes mains tremblaient tandis que je tournais la poignée, et que j'ouvrais la porte.

Ma bouche s'est ouverte dans un long cri d'effroi. La lumière du sous-sol s'est éteinte subitement, et mon cri aussi.

Le grand voyage de Beau et Butch

Pour Constant Audet

«**Le boeuf est lent mais la terre est patiente!!**». C'est ce que les parents de Bernie lui répétaient toujours quand il était petit. La terre était peut-être patiente, mais Bernie, lui, ne l'était pas, et ne l'avait jamais été. Ses boeufs avançaient si lentement qu'il en vint à se dire qu'il atteindrait sa destination beaucoup plus rapidement en allant tirer son chariot lui-même.

Bernie était épuisé. Étendu sur la paille installée au fond de son chariot bâché, il n'arrivait cependant pas à trouver le sommeil. À ses côtés, sa femme Brendalee dormait paisiblement. Si, pendant ses nuits d'insomnie, Bernie trouvait normalement un peu de réconfort dans la respiration calme et sifflante de sa femme, il était en ce moment agité et colérique. Il lui semblait que ses boeufs tiraient le chariot encore plus lentement qu'à leur habitude, et il ne pouvait s'empêcher de silencieusement blâmer son fils. Le jeune Billie-Bob s'était gentiment offert pour conduire l'attelage pendant quelques heures avant de laisser les boeufs se reposer pour le reste de la nuit, mais il était évident qu'il manquait de fermeté et que Beau et Butch ne lui obéissaient pas.

Bernie avait passé toute sa vie dans le ranch de ses parents, sans jamais le quitter. Dès qu'il a appris à se tenir sur ses deux jambes, il a dû apprendre à s'occuper des bovins, à les nourrir, à réparer leurs enclos, et à participer à toutes les activités relatives à leur élevage. La vie au ranch était rude, mais les parents de Bernie lui répétaient qu'il devait s'estimer chanceux et heureux, car il n'avait jamais manqué, et ne manquerait jamais de rien.

Mais ces paroles le remplissaient d'amertume. Il aurait aimé pouvoir voyager, découvrir et connaître autre chose. Il savait que le monde était vaste, et il soupçonnait qu'il était rempli de merveilles que lui, Bernie, fils d'éleveur de bétail, ne verrait jamais. Il aurait aussi aimé avoir des amis... Des amis humains.

D'aussi loin qu'il se souvienne, Bernie n'a toujours eu que deux amis: Beau et Butch, deux boeufs blancs marqués de roux. Alors qu'il n'était encore qu'un enfant, il avait l'impression que les deux boeufs veillaient sur lui, d'un oeil attentif et prudent. Lorsqu'il fut parvenu à l'adolescence, ils étaient ses seuls confidents quand il ressentait le besoin de parler de ses sentiments pour Brendalee, la fille des propriétaires du ranch voisin. De plus, contrairement à ses parents, Beau et Butch ne lui faisaient jamais le moindre reproche, ni la moindre remarque concernant son manque de patience et de gratitude. Bernie avait toujours eu l'impression de voir quelque chose de spécial dans leur regard, une sorte de compassion et d'intelligence que les autres bovins du ranch ne démontraient pas.

À la mort de ses parents, Bernie a hérité du ranch et du troupeau. Il a longtemps songé à tout vendre et à aller s'installer ailleurs, dans l'espoir de débiter une nouvelle vie. Il est cependant resté hésitant, autant par attachement envers le ranch où il avait grandi que par peur de l'inconnu. Puis, vint le mariage avec Brendalee, et peu de temps après, la naissance de Billie-Bob. Bernie savait qu'il était destiné à vivre la même vie que ses parents, et les années qui passaient, semblables les unes aux autres, le rendaient de plus en plus amer et insatisfait.

Puis, une nuit, Bernie et Brendalee furent réveillés par une très forte odeur de fumée, et par d'horribles mugissements d'agonie. Le ranch brûlait. Par miracle, toute la famille s'en tira indemne, et la plupart de leurs meubles furent épargnés par les flammes. Les femelles du troupeau et leurs petits furent tous sauvés, mais les mâles périrent dans le brasier. Au grand soulagement de Bernie, seuls Beau et Butch survécurent. Cependant, la maison était à demi calcinée, et les autres bâtiments du ranch furent complètement détruits par l'incendie.

Bernie, désespéré, ne voyait plus que deux choix devant lui: partir, ou rebâtir. Il en discuta avec sa femme, et ils décidèrent d'abandonner les ruines du ranch et d'aller tenter leur chance dans la ville la plus proche, qui se trouvait, selon ce qu'ils en avaient entendu dire, à environ 4 jours de route, à dos de cheval. Lorsqu'il fut mis au courant de leur décision, l'homme qui avait récemment acheté le ranch des

parents de Brendalee leur proposa d'acheter leur terrain, ainsi que ce qui restait de leur troupeau. Bernie et Brendalee acceptèrent. Ils ne gardèrent que Beau et Butch, les attelèrent à un chariot bâché qu'un autre voisin généreux leur offrit, ils chargèrent quelques-uns de leurs meubles, une bonne quantité de provisions, et ils partirent.

Les deux premières journées du voyage se déroulèrent comme prévu. Beau et Butch avançaient lentement. Bernie était d'humeur incertaine. Brendalee ne parlait pas beaucoup, et le jeune Billie-Bob exprimait tantôt sa tristesse de quitter le ranch, tantôt son impatience de découvrir ce qui l'attendait à la ville.

– Pa! Pa! s'écria soudainement Billie-Bob.

Bernie se retourna sur sa paillasse en ronchonnant, puis s'assit.

– Qu'est-ce qu'y'a, fils? demanda-t-il en s'efforçant de garder son calme.

– Pa, Beau et Butch obéissent pus! Y viennent de quitter la route!

Bernie poussa un soupir. Il savait que son fils aimait conduire l'attelage, et il ne voulait pas le blâmer pour son manque d'expérience. Il en était cependant de plus en plus irrité.

– Fais-les s'arrêter, fils! Y'ont besoin d'dormir, j'crois.

– Y veulent pas s'arrêter, Pa! Y'obéissent pus...

Bernie soupira de nouveau, puis alla rejoindre son fils à l'avant du chariot pour constater que Beau et Butch avaient bel et bien quitté la route. Il prit, un peu brusquement, les rênes des mains du jeune Billie-Bob, et tira.

– Wôôô, wô les gars! dit-il.

Les deux boeufs ne tinrent pas compte de son intervention, et refusèrent de rejoindre la route. Bernie leur cria quelques ordres, mais il n'y avait rien à faire. Beau et Butch, obstinés, poursuivaient leur propre chemin dans la nuit silencieuse. Ils avançaient en ligne droite, lentement, pas comme des animaux apeurés ou égarés, mais plutôt comme s'ils savaient exactement où ils allaient, ou comme s'ils répondaient à un appel. Le jeune Billie-Bob regarda son père, qui était pris au dépourvu.

– Qu'est-ce qu'y leur prend, Pa?

Bernie ne répondit pas. Il était fâché par le comportement de ses deux amis, mais il était également intrigué. Pourquoi Beau et Butch avaient-ils cessé d'obéir? Pourquoi semblaient-ils si calmes et confiants, et où se rendaient-ils? Billie-Bob posa sa question une deuxième fois, mais comme il n'obtint aucune réponse, il n'insista pas.

À la faible lueur de leur lanterne, Bernie et son fils comprirent que les deux boeufs se dirigeaient vers une haute colline qui déformait la plaine. L'horizon était noir, et la lune était absente. Il ne semblait y avoir personne dans les environs, ni rien qui aurait pu attirer ou perturber les deux boeufs. Billie-Bob regarda son père d'un air inquiet. Bernie ne savait pas comment rassurer son fils.

– J'comprends pas, mon fils, souffla Bernie en gardant ses yeux sur les deux boeufs. Y vont que'que part, ça c'est sûr. On va ben voir...

Billie-Bob hocha la tête, sans rien dire. Beau et Butch commencèrent bientôt à grimper, avec la ferme intention d'atteindre le sommet de la colline. Le chariot cahotait sur les pierres et les arbustes séchés que les bovins ne faisaient aucun effort pour éviter. Brendalee s'éveilla et, sentant que quelque chose n'était pas normal, s'approcha de l'avant du chariot. Bernie se retourna.

– T'es réveillée, ma femme? J'sais pas c'qui s'passe... Y'ont quitté la route, et y voulaient rien entendre. Y m'ont toujours obéi, tu l'sais ben, mais là y'avait rien à faire.

– Y vont où? demanda Brendalee. Tu peux pas les ramener? La route est d'jà assez longue sans qu'on s'perde en plus!

Bernie pinça les lèvres d'un air soucieux.

– J'suis curieux d'voir où y vont, avoua-t-il à sa femme. C'est pas normal, ça... J'les connais depuis que j'suis né, y se sont toujours ben comporté. Mais r'garde-les, y sont pas nerveux, y'ont l'air de savoir où y s'en vont... Y vont ben finir par s'arrêter que'que part.

Brendalee poussa un bref soupir, et s'assit derrière son mari.

– T'as ben raison, c'pas normal.

Ils restèrent immobiles, à regarder devant eux. Le silence n'était brisé que par les grincements des

roues du chariot, et par les frottements des sabots de Beau et Butch sur le sol couvert de poussière.

Bientôt, les deux boeufs s'arrêtèrent au sommet de la colline. Bernie, Billie-Bob et Brendalee, à la fois inquiets et curieux, regardèrent tout autour d'eux et ne virent rien d'inhabituel. Ils se trouvaient simplement au sommet d'une colline, loin de la route, loin de tout. Avant que Bernie ne commence à exprimer son mécontentement, un long cri perçant se fit entendre. Bernie et sa femme sursautèrent, tandis que le jeune Billie-Bob se tourna vers ses parents en tremblant de peur.

– Pa! Ma! Qu'est-ce qu'y'a crié comme ça?

– Sais pas, répondit Bernie.

Le même cri horrible retentit une seconde fois. Bernie fut pris d'un doute. Il descendit du chariot, après avoir fait signe à sa femme et à son fils de ne pas bouger. En tenant fermement sa lanterne, il s'approcha des deux animaux. La troisième fois, Bernie vit clairement que ce cri lugubre et déchirant était celui de Beau. Après avoir crié, le boeuf leva la tête pour regarder le ciel.

– Pa, r'garde! s'exclama Billie-Bob.

Bernie leva la tête à son tour. L'étendue infinie du ciel noir fut soudainement perçue par une petite lumière verte, qui disparut aussitôt, avant de réapparaître. Elle recommença plusieurs fois, devenant toujours de plus en plus visible. Elle fut bientôt si forte que Bernie dut se couvrir les yeux avec ses mains, sans même réaliser qu'il venait de laisser tomber sa lanterne sur le sol.

Billie-Bob poussa un hurlement, tandis qu'un étrange bourdonnement commença à résonner tout autour d'eux. Lorsque Bernie osa ouvrir les yeux pour regarder ce qui se passait, il réalisa que l'étrange lumière aveuglante avait disparu. Il crut d'abord, à tort, que le ciel était redevenu noir.

– J'ai peur, Bernie! dit tout à coup Brendalee d'une voix tremblante. Qu'est-ce que c'est?

Bernie jeta un bref coup d'oeil inquiet à sa femme, puis, suivant son regard, ramena ses yeux sur le ciel noir. Il crut alors comprendre que quelque chose, un objet noir, rond et immense, flottait au-dessus de la colline, et que c'était de cet objet que provenait le bourdonnement qui continuait de se faire entendre. À intervalles réguliers, quatre petites lumières vertes apparaissaient à divers endroits sur les rebords du cercle gigantesque, comme si elles en faisaient le tour.

Bernie, plus curieux qu'effrayé, resta immobile à contempler l'étrange objet. Il n'avait aucune idée de ce dont il pouvait s'agir, mais il ne se sentait pas en danger. Il avait l'étrange impression que l'immense cercle qui flottait dans le ciel était doté d'une certaine forme d'intelligence, et qu'il attendait quelque chose. Lui, Bernie, il était témoin d'un événement extraordinaire, en compagnie de sa famille...

Il posa son regard sur Brendalee et Billie-Bob, et leur sourit, comme pour les inciter à ne pas avoir peur. Sa femme et son fils gardèrent silence. Beau poussa soudainement un autre cri, plus bref et moins perçant, comme s'il voulait attirer l'attention. Bernie s'approcha davantage des deux boeufs. Ils ne bougeaient pas, mais ils semblaient impatients. Il croisa le regard de Beau puis, sans savoir pourquoi, il commença lentement à défaire l'attelage qui reliait ses deux boeufs au chariot bâché.

Il recula ensuite de quelques pas, tandis que Beau et Butch le regardaient d'un air qui semblait vouloir exprimer de la gratitude. Bernie sentit son coeur se serrer, mais il sourit, en espérant que cela suffirait à étouffer l'incompréhension et la tristesse qu'il sentait grandir en lui. Il ne savait pas ce qui se passait, mais il était pleinement conscient de son impuissance face à cette situation totalement hors du commun.

Soudain, les cornes de Beau et Butch tombèrent de leurs têtes, comme si elles avaient été tranchées. Avec un horrible son de déchirement, la peau de leurs têtes se fendit et se détacha de leurs crânes, pour pendouiller mollement de chaque côté de leurs cous. Bernie sursauta et recula encore d'un pas, stupéfait. Il ne vit pas de sang, pas de chair à vif, et ni même de muscles. Les crânes des deux animaux immobiles reflétaient faiblement les lumières vertes qui continuaient de flotter au-dessus d'eux. Ils rappelèrent à Bernie la soupière en argenterie ternie qui appartenait à sa mère, et qu'il avait pris soin de récupérer avant de quitter le ranch. La peau de Beau et Butch continua à se fendiller et à se détacher de leurs corps, jusqu'à ce qu'ils ressemblent à deux gigantesques figurines d'étain, comme celles avec lesquelles Bernie jouait lorsqu'il était enfant, et qu'il avait encore le temps de jouer.

Il n'arrivait pas à croire ce qu'il voyait. Pourquoi Beau et Butch semblaient-ils être faits de métal? Il n'avait pas d'autre choix que de comprendre qu'ils n'étaient pas réellement des boeufs... Mais que

pouvaient-ils bien être?

Pétrifiés, Brendalee et Billie-Bob contemplaient l'étrange transformation de Beau et Butch. Le jeune Billie-Bob ne comprenait pas comment son père pouvait avoir l'air aussi calme, et même sourire devant ce qui était en train de se passer.

Bernie s'approcha de Beau et plongea ses yeux dans les siens. Le regard de l'animal n'avait pas changé, et Bernie crut y voir une certaine tristesse. Bernie devina que, comme la soupière de sa mère, le crâne métallique de Beau n'était qu'un contenant, une sorte de coquille qui cachait et protégeait la forme réelle de l'animal, peu importe ce qu'il était réellement. Ce fut alors Butch qui poussa un cri afin d'attirer l'attention de son maître. Sous le regard de Bernie, il ouvrit lentement sa gueule métallique. Un jet de flamme en émergea, et embrasa un arbuste sec qui se trouvait devant lui. Bernie sursauta. Butch tentait-il ainsi de remplacer la flamme de sa lanterne, qui s'était éteinte?

L'immense cercle noir bourdonnant qui flottait dans le ciel projeta sur eux un faisceau de lumière verte, et Beau et Butch levèrent la tête en même temps. Leurs pattes métalliques se replièrent soudainement sous leurs corps, dans un étrange mouvement désarticulé. Ils échangèrent un dernier regard avec Bernie, puis, comme deux immenses oiseaux sans ailes, ils quittèrent le sol et s'envolèrent en suivant le faisceau vert. Bernie les suivit du regard, jusqu'à ce qu'ils disparaissent.

Le faisceau de lumière s'élargit, et zébra violemment le ciel comme un éclair. Le bourdonnement diminua, puis cessa complètement. Le cercle noir et les lumières vertes avaient disparu. Le silence de la nuit s'installa de nouveau.

Bernie fixa le ciel pendant un moment. Il se pencha ensuite pour ramasser sa lanterne, et parvint à en rallumer la flamme grâce à ce qui restait de l'arbuste que Butch avait fait brûler. Il se releva, puis, d'un pas lent, s'approcha du chariot, où Billie-Bob et Brendalee étaient toujours stupéfaits.

Ils étaient seuls, loin de la route, et ils n'avaient plus de boeufs pour tirer leur chariot bâché et le mener à destination. Une fois de plus, la patience de Bernie allait être mise à rude épreuve.

Taureau et la police

Pour Marie-Noëlle Audet

Il y avait une fois un homme qui voulait rentrer dans la police, mais la police se tassa. Cet homme se nommait Taureau, ou, du moins, c'est ainsi qu'il aurait voulu être nommé.

Lorsqu'il était jeune, Marcel, car c'est ainsi qu'il s'appelait avant de décider de devenir Taureau, rêvait de devenir policier. À ses yeux d'enfant, les policiers étaient des superhéros qui protégeaient les faibles et les opprimés, résolvait des problèmes, et faisaient régner l'ordre, empêchant ainsi, par leur seule existence, le monde de tomber dans le chaos. En vieillissant, cependant, Marcel a vite compris que ce n'était pas toujours le cas, et même que certains policiers abusaient de leur pouvoir, allant parfois jusqu'à menacer les faibles et les opprimés, créer de nouveaux problèmes, et faire régner le chaos, faisant ainsi du monde un endroit encore plus laid et injuste qu'il ne l'était déjà. Désabusé, et sans plus aucune ambition de carrière, le jeune Marcel a fini par imiter son père et a choisi de travailler dans un bureau.

Il avait toujours été un honnête citoyen. Toujours poli et courtois en toutes circonstances, respectant la loi autant que les droits de ses semblables, et s'efforçant d'apporter de l'aide à ses voisins ou à ses collègues de travail lorsqu'il en était capable.

Oui, Marcel avait toujours été un homme exemplaire, jusqu'au jour où, distrait en raison d'une nouvelle terrible qu'il venait d'entendre à la radio, il se rendit à une station d'essence pour faire le plein, et partit en oubliant de payer. Il se rendit compte de son erreur quelques coins de rue plus loin, mais lorsqu'il découvrit avec soulagement que personne ne le poursuivait pour l'obliger à payer ce qu'il devait, il décida de poursuivre son chemin.

Cette journée-là, au bureau, Marcel avait du mal à se concentrer. Dans sa tête se disputaient un horrible sentiment de culpabilité, et l'étrange fierté d'avoir pu commettre un crime sans être puni.

En retournant chez lui ce soir-là, il prit soin de repasser devant la station-service. Il s'attendait presque à voir des avis de recherche affichant une photo de lui placardés un peu partout sur ses murs et ses vitrines.

Mais il ne vit rien de tel. Il avait commis un vol, il avait fait quelque chose d'illégal, mais rien n'avait changé. Rien, sinon une transformation presque imperceptible dans son attitude et dans sa manière de voir le monde. Il n'était plus Marcel, l'honnête citoyen aimable sur lequel on pouvait toujours compter. Il était maintenant Marcel, le criminel. Un criminel subtil, sournois et presque irréprochable, mais un criminel quand même.

Les jours passèrent, et il ne pouvait cesser de penser à ce qu'il avait fait. Son vol involontaire devint une sorte d'obsession. Il avait envie de recommencer, pour voir comment il se sentirait en commettant le même crime, mais de manière volontaire cette fois. Mais il avait également peur... Aucun avis de recherche n'était affiché, mais peut-être que les employés de la station-service savaient ce qu'il avait fait, et seraient capables de le reconnaître sur-le-champ s'il revenait.

Il songea à tenter son coup dans une autre station d'essence, mais il se ravisa. Peut-être existait-il une sorte de réseau secret reliant les stations d'essence de la ville entre elles, pour qu'elles puissent se protéger contre les individus ayant un penchant pour le vol... Par mesure de prudence, il décida de procéder autrement.

Un matin, en se rendant au bureau, il s'arrêta dans son restaurant rapide préféré afin de se commander un café et un croissant pour emporter. Tandis que la caissière avait le dos tourné pour préparer sa commande, il prit le petit bol qui servait à recevoir les pourboires, en glissa sans aucun remords le contenu dans ses poches, puis le remit à sa place, vide. Il paya ensuite sa commande avec une partie de l'argent qu'il venait de subtiliser, puis retourna dans sa voiture avec un large sourire accroché au visage.

Ce sourire ne le quitta pas de toute la journée, et lorsque ses collègues le questionnèrent sur son air

joyeux, il leur disait simplement qu'il avait fait quelque chose dont il était terriblement fier, sans leur donner davantage de détails.

Ce soir-là, Marcel eut du mal à trouver le sommeil. Il était toujours fier d'avoir volé les pourboires du restaurant sans se faire prendre, mais surtout, il s'interrogeait sur la véritable raison de cette fierté, et sur ses motivations. Son emploi était monotone, peu stimulant et peu payant, mais comme il vivait seul, il avait suffisamment d'argent pour subvenir à ses besoins, et même pour s'offrir de petites vacances chaque été. Il n'avait pas besoin d'argent. Pourquoi était-il donc si heureux d'avoir volé quelques dollars?

Il songea un instant à retourner au même comptoir le lendemain afin de remettre l'argent dans le bol, mais il se ravisa. Il ne s'agissait, après tout, que de quelques dollars. À quoi bon? La caissière ne s'était peut-être même pas aperçue de leur disparition, tout comme les employés de la station d'essence n'avaient peut-être même pas remarqué qu'un client était parti sans payer.

Marcel crut comprendre que ses actions, même si elles ne semblaient pas vraiment avoir de conséquences sur quoi que ce soit, lui procuraient cependant un sentiment qu'il avait du mal à définir. Peut-être que le simple fait de faire quelque chose qu'il savait qu'il ne devait pas faire lui donnait l'impression que, pour une fois dans sa vie, il avait la chance d'exercer un certain pouvoir sur ce qui l'entourait. Il avait posé deux gestes illégaux. Il pouvait recommencer, s'il le désirait. Il pouvait décider de cesser, et de ne plus repenser à ce qu'il avait fait, tout comme il pouvait choisir de continuer et de commettre des crimes de plus en plus importants. Il pouvait tenter de découvrir tout ce qu'il lui était possible de faire sans se faire prendre la main dans le sac. Il contrôlait la situation!

Le lendemain, il se dit qu'il ne voulait plus recommencer. À quoi pensait-il donc? Que penseraient ses amis, ses parents, son frère, ses voisins et ses collègues de travail, s'ils apprenaient qu'il avait l'intention de délibérément braver la loi? Il ne tenait pas à entacher sa réputation pour quelques fantaisies soudaines et ridicules. Il se concentra sur son travail, et la journée passa rapidement.

Lorsque le moment de rentrer chez lui arriva, il avait changé d'opinion à propos de sa réputation. Pourquoi tenait-il tant à la garder intacte? Les gens qu'il côtoyait le savaient honnête, fiable et bien intentionné. Il soupçonnait qu'ils le trouvaient également ennuyeux et trop prévisible.

Il passa la soirée et une partie de la nuit à se tourmenter, et réussit à se convaincre qu'au fond, son patron, ses collègues et ses voisins n'avaient jamais réellement éprouvé de respect pour lui, et que ses amis, en fin de compte, l'appréciaient uniquement parce qu'ils le savaient digne de confiance et parce qu'il était toujours prêt à leur donner un coup de main.

Le lendemain matin, Marcel se réveilla et appela immédiatement la secrétaire de son patron pour déclarer qu'il était malade, et qu'il devait prendre une journée de congé. Il n'était pas vraiment malade, mais il n'avait pas envie de rentrer au bureau. Il se sentait bafoué, et dégoûté par l'attitude hypocrite de ses collègues de travail, même si, en vérité, et il en était conscient, il n'avait fait que leur attribuer cette attitude. La secrétaire lui souhaita, d'un ton compatissant, de se rétablir bien vite. Marcel la remercia, puis raccrocha. Il venait de prétendre être malade!

Il sortit du lit, tout à coup alerte et souriant, et se prépara un copieux déjeuner, en mangeant lentement, sans se presser. Il prit ensuite une longue douche chaude, s'habilla, puis décida de sortir de chez lui. Le soleil était radieux, et il n'allait tout de même pas gaspiller une si belle journée en restant au lit alors qu'il était en pleine forme!

Il monta dans sa voiture, puis démarra, sans trop savoir où il se rendait. Il décida enfin qu'il avait envie de s'offrir de la nourriture cambodgienne, et se dirigea, comme pour braver son patron, vers le petit restaurant qui se trouvait près du bureau où il travaillait. Il s'installa sur la terrasse, et commanda un délicieux riz frit aux crevettes qu'il savoura lentement.

Lorsqu'il eut terminé, il dit à la serveuse qu'il aimerait avoir un café, et tandis qu'elle repartit vers la cuisine, il s'esquiva sournoisement, retourna dans sa voiture, et quitta les lieux. Une fois de plus, il avait triomphé! Il était parti sans payer, et personne n'avait pu l'arrêter.

Fier de ce nouveau succès, il passa la journée à se promener d'un bout à l'autre de la ville, en ne s'arrêtant nulle part. Pendant qu'il conduisait, il réfléchissait. Dans les jours suivants, il avait l'intention de visiter d'autres restaurants rapides et de voler le contenu des bols de pourboire, uniquement pour son

propre plaisir. Il pourrait aussi renverser les poubelles de quelques-uns de ses voisins dans la rue, et voler leur courrier. Il n'avait pas l'intention de lire leurs lettres et de se moquer de leurs factures... Il décida de seulement ouvrir quelques enveloppes et de les remettre à leur place, afin d'effrayer ses voisins en leur faisant croire que quelqu'un lisait leur courrier. Il pourrait se rendre à la bibliothèque, arracher les pages de différents livres, et les glisser dans d'autres livres. Il pourrait entrer dans un supermarché, ouvrir des paquets de biscuits pour en goûter quelques-uns, puis remettre les paquets à leur place... ou encore, les laisser tomber au milieu de l'allée.

Marcel jubilait. Son imagination, depuis longtemps réprimée, n'avait soudainement plus aucune limite.

Il continua à planifier ses prochains crimes. Il voulait poser des gestes illégaux uniquement pour le plaisir, et pour la satisfaction de ne pas se faire prendre. Puis, il se mit à songer à ce qui arriverait si 5, 10, ou 100 autres personnes faisaient comme lui. La ville plongerait-elle dans le chaos? Seul, il n'avait pas beaucoup de poids, mais si ses actes étaient repris et multipliés, il réussirait peut-être à confondre les forces policières de la ville, et à les mettre dans l'embarras.

Il commença alors à s'imaginer qu'il était peut-être destiné à devenir le cerveau d'une organisation criminelle, et à diriger d'autres gens qui, comme lui, en avaient assez d'entretenir une réputation d'honnêtes citoyens dociles, ennuyeux et ennuyés. Il n'irait jamais jusqu'à inciter les membres de son organisation à commettre des meurtres, non, mais il pourrait facilement planifier différentes opérations afin de s'amuser aux dépens des policiers.

Si une allée d'un supermarché se retrouvait couverte de fragments de biscuits et d'emballages éventrés, personne ne serait alarmé. Mais si des morceaux de nourriture étaient régulièrement trouvés par terre dans les allées de tous les supermarchés, les autorités se poseraient éventuellement des questions. Des biscuits gaufres aux fraises le lundi, et des pâtes alimentaires en forme de noeuds papillon colorés le jeudi, pourquoi pas?

Quelqu'un croirait qu'il s'agit d'une sorte de langage codé. Les journaux de la ville proposeraient différentes théories pour résoudre ce mystère. Mais lui, Marcel, il connaîtrait la vérité, et ne partagerait son secret qu'avec les membres de son organisation! Cette idée le remplissait d'une joie sordide, mais inébranlable.

C'est ainsi que Marcel décida que Marcel n'était pas un nom convenable pour le chef d'une organisation comme celle qu'il voulait fonder un jour. Il choisit le nom de Taureau, car ce nom contrastait avec son apparence frêle et inoffensive, ainsi qu'avec la personnalité qui était la sienne jusqu'à maintenant. Dorénavant, tout allait changer. Il se nommerait Taureau, et les membres de son organisation seraient les seuls à véritablement le connaître comme un homme courageux, et toujours prêt à foncer.

Pour célébrer sa nouvelle résolution, il finit par s'arrêter dans le stationnement d'un restaurant libanais, où il s'offrit un chich taouk. Puis, comme il l'avait fait quelques heures auparavant, il s'esquiva sournoisement avant que le serveur n'ait le temps de lui présenter l'addition.

Satisfait de la manière dont il avait occupé son temps en cette journée de congé payé, il rentra chez lui, passa une heure ou deux devant la télévision, puis se mit au lit et s'endormit rapidement.

Le lendemain matin, il fut tenté, pendant un bref moment, de téléphoner au bureau pour dire qu'il était toujours malade, mais il se ravisa. Il se leva, déjeuna, puis monta dans sa voiture et se rendit au travail. Il se stationna à son emplacement habituel, mais au moment où il ouvrit la porte pour sortir de sa voiture, il s'arrêta.

Deux policiers, portant des matraques bien en évidence à leur ceinture, se tenaient devant l'édifice, près de la porte où Marcel avait l'habitude d'entrer. Les deux hommes portaient également des lunettes de soleil, et avaient un air nonchalant. L'un d'eux tenait une cigarette allumée entre deux de ses doigts.

Marcel resta interdit. Pourquoi ces hommes se trouvaient-ils ici? Auraient-ils deviné ses intentions de mettre sur pied une organisation criminelle? Étaient-ils venus pour l'arrêter, lui, Taureau, à titre préventif? Non... C'était impossible. Ces policiers n'étaient pas ici pour lui.

Taureau se posa encore plusieurs questions, puis décida de cesser de réfléchir. Les sourcils froncés, il sortit de sa voiture, et fonça vers les deux policiers d'un pas rapide et décidé.

Les deux hommes, pris par surprise, s'écartèrent juste avant d'être bousculés, puis dévisagèrent le nouveau venu d'un air interrogateur, en approchant instinctivement leurs mains de leurs matraques.

Marcel s'immobilisa brusquement, puis éclata de rire, un rire triomphant, libérateur. Il se remit ensuite en marche. Il devait se dépêcher: il avait déjà 2 minutes de retard, et son patron le remarquerait sûrement.

La quête d'Eliokwë

Pour Marie-Ève Simard

Elle passa cette nuit-là à observer le firmament, se disant que c'étaient les mêmes étoiles qu'avaient observées ses ancêtres et qui les avaient sans doute guidés dans leur quête. La femme-sage du village était venue lui rendre visite au début de la soirée, et elle lui avait dit que le temps était venu pour elle d'accomplir sa quête, et qu'elle devrait partir dès que le soleil se lèverait.

Eliokwë n'avait pas d'autres choix: comme tant d'autres jeunes filles et garçons l'avaient fait avant elle, elle devrait se mettre en route, seule, et parcourir le chemin qui la mènerait jusqu'au ravin qui marque la fin du territoire des Teeko'qo.

On lui parlait de cette quête depuis déjà plusieurs années. Elle savait que pendant le voyage qui l'attendait, son destin devait lui être révélé. Chaque jeune Teeko'qo devait accomplir sa quête avec succès avant de réellement pouvoir prendre sa place au sein du village, et surtout, afin de découvrir quelle était la voie qui l'attendait. Eliokwë sera-t-elle appelée à devenir guerrière, peintre, guérisseuse, ou conteuse? Devra-t-elle se marier et fonder une famille? La réponse devait lui apparaître le lendemain, dans le ciel, dans un ruisseau, ou dans les lignes de l'écorce d'un arbre.

Assise sur la colline qui se trouvait un peu à l'écart du village, derrière la hutte qu'elle habitait seule depuis la mort de son père, Eliokwë avait peur. On lui avait aussi raconté que ceux qui se rendaient jusqu'au ravin sans avoir eu la moindre révélation sur leur destin étaient bannis, et n'avaient plus le droit de revenir au village. Elle se sentait perdue, et elle aurait préféré que sa quête ne lui soit jamais imposée.

À sa naissance, la femme-sage lui avait donné le nom d'Eliokwë, qui signifiait «femme pierre», en constatant que son bras droit, ainsi que la moitié droite de son visage, étaient froids et figés, comme s'ils étaient faits en pierre. En raison de son apparence et de son incapacité à bouger son bras, elle avait toujours été traitée différemment des autres enfants du village, qui la détestaient et se moquaient constamment d'elle. De plus, elle n'était pas très agile, ni très courageuse, et elle n'avait aucun talent particulier. Quel pouvait bien être son destin? Comment sa quête pourrait-elle lui révéler sa place au sein du village, alors qu'elle ignorait elle-même si elle aimerait devenir guérisseuse, ou se marier? Et même si son destin était de fonder une famille, elle doutait d'arriver à trouver un homme qui voudrait d'elle. Elle observait les étoiles en espérant qu'elles lui apporteraient quelque réconfort, mais les points lumineux qui ornaient le ciel noir et violet ne réussissaient pas à calmer sa peur et ses inquiétudes.

Le temps passa, le ciel s'éclaircit lentement, et Eliokwë dut se résigner à quitter la colline et à revenir vers sa hutte. Elle n'avait pas fermé l'oeil de la nuit, mais elle savait qu'elle aurait été incapable de dormir de toute façon. Elle n'avait rien à préparer pour son départ. Elle savait que la femme-sage lui remettrait une machette, et que c'était tout ce qu'elle était autorisée à emporter avec elle. Avec nostalgie, elle contempla les rares objets qu'elle possédait, et qui lui venaient pour la plupart de sa mère, qu'elle n'avait presque pas connue, et de son père. Elle savait que si elle échouait sa quête, elle ne reverrait plus jamais ni ces souvenirs de ses parents, ni sa hutte.

Le coeur lourd, elle sortit et marcha lentement jusqu'au centre du village, là où avaient lieu les rassemblements et les cérémonies. Personne n'était venu lui souhaiter bonne chance ou lui dire adieu: seule la femme-sage l'attendait. La vieille femme aux longs cheveux blancs tressés la regarda gravement, sans rien dire. Eliokwë baissa la tête en signe de respect, puis releva les yeux. La femme-sage lui tendit alors l'arme qui avait été préparée pour elle. La lame de l'objet était plate et effilée, et sur son long manche taillé dans du bois serpentait une lanière de tissu teinte en mauve dans laquelle quelques symboles de protection et quelques petites perles en os avaient été cousus. Eliokwë remercia la vieille femme en prenant délicatement la machette, et tenta maladroitement de l'accrocher à sa ceinture. La femme-sage lui toucha ensuite l'épaule droite, puis l'épaule gauche, et recula de quelques pas. Il était temps pour Eliokwë de partir pour sa quête.

Elle jeta un dernier regard sur le village où elle était née et avait grandi, puis sur la femme-sage. Elle se détourna ensuite, et marcha jusqu'à l'arche de bois sculpté qui marquait la sortie du village. Elle traversa l'arche et continua son chemin, sans jamais se retourner.

Devant elle s'étendait la plaine recouverte d'herbe haute d'un vert vif et pur, qui n'était troublé que par divers regroupements de fleurs multicolores. Le ciel matinal était d'un bleu clair et vibrant, et n'était masqué par aucun nuage.

Eliokwë contemplait la beauté du paysage qui l'entourait, mais sans en être émue. Le monde tout autour d'elle affichait une splendeur sauvage et insouciance, mais alors qu'elle marchait lentement vers son destin, il lui semblait qu'elle se dirigeait en réalité vers la désolation et la mort. Elle avait envie de revenir en courant vers son village, de crier qu'elle n'était pas prête, et de supplier la femme-sage de la laisser continuer à vivre son existence incomplète, sans direction et sans responsabilités.

Elle en avait envie, mais en même temps, elle se méprisait d'avoir de telles pensées. La femme-sage ne la laisserait pas revenir, quoi qu'il arrive. Elle était bannie... à moins d'arriver à trouver ce qu'elle cherchait, même si elle ignorait de quoi il s'agissait. Elle doutait d'y parvenir, mais elle avait tout de même l'espoir de réussir sa quête et de pouvoir revenir chez elle. Il lui fallait tenter de s'accrocher à cet espoir.

Tandis qu'elle marchait pieds nus dans l'herbe, la brise lui apportait différentes odeurs douces et apaisantes qu'elle n'arrivait pas à identifier. Au bout d'un moment, elle vit passer, au loin sur sa gauche, un troupeau de chevaux sauvages qui défilait gracieusement sur la plaine. Quelques nuages ronds firent leur apparition dans le ciel pur, et glissèrent lentement jusqu'à s'arrêter au-dessus de la montagne qu'elle devrait bientôt escalader. Eliokwë observait tout ce qui se passait autour d'elle, mais malgré ses efforts et son réel désir de trouver des réponses à ses questions, aucun signe ne lui était présenté, aucun secret ne lui était révélé.

Le soleil était haut dans le ciel lorsqu'elle s'arrêta au pied de la Montagne Jaune. On l'appelait ainsi parce que la plupart des arbres et des arbustes qui s'accrochaient à ses pentes escarpées ne teintaient jamais leurs feuilles d'autres couleurs que le jaune, l'ocre et l'orangé. Eliokwë savait qu'elle devait grimper jusqu'au sommet de la montagne pour redescendre de l'autre côté, là où le Lac Clair l'attendait. Elle escalada les pans rocheux du mieux qu'elle le pouvait, en s'aidant de sa main gauche pour s'accrocher aux pierres et aux arbres et en s'écorchant parfois les genoux. Lorsqu'elle atteignit enfin le sommet, son corps était couvert de sueur et elle respirait avec difficulté. Elle s'étendit lourdement sur le sol, et s'accorda un moment de repos.

Le ciel était maintenant habité par de nombreux nuages blancs qui flottaient paresseusement au-dessus de la montagne et des environs. Eliokwë aimait observer les nuages. Elle arrivait toujours à y repérer des visages humains ou des animaux fantastiques. Aujourd'hui, cependant, les nuages affichaient tous des formes banales, comme si une force invisible leur avait interdit d'aider Eliokwë dans sa quête en les obligeant à garder leurs secrets et leurs mystères pour eux.

Elle se reposa pendant un moment puis, dépitée, elle se releva en s'appuyant sur sa main gauche. Ses jambes étaient striées de lignes rouges qui coulaient de ses genoux écorchés, mais elle ne fit aucun effort pour les laver. L'eau du Lac Clair s'en chargerait bientôt.

Elle s'attarda un moment pour admirer l'horizon. De là où elle se trouvait, son village, la plaine, le lac et la forêt semblaient minuscules. Peu rassurée par la constatation qu'elle pouvait saisir absolument tout ce qu'elle connaissait du monde en un seul regard, en tournant sur elle-même debout au sommet d'une montagne, elle décida que le temps de redescendre et de poursuivre son chemin était venu.

De ce côté-ci, la montagne était moins escarpée, et Eliokwë pouvait marcher avec plus d'aisance. Des arbres aux troncs tortueux portaient de gros fruits orange qu'elle avait l'habitude de manger. Elle en cueillit un, utilisa sa machette pour le couper en deux, et se délecta de la chair sucrée qui était contenue dans son écorce rigide.

Elle atteignit le bas de la montagne, puis s'engagea entre les arbres qui bordaient le lac. Lorsqu'elle se retrouva enfin devant l'étendue liquide qui semblait contenir un deuxième ciel, elle remarqua que la lumière du soleil avait déjà commencé à décliner. Elle s'accroupit devant le lac, et recueillit un peu d'eau froide entre ses mains afin de la boire. Lorsqu'elle eut satisfait sa soif, elle frotta doucement ses

mains mouillées sur ses jambes et sur ses genoux meurtris. Elle resta ensuite accroupie sur la rive, et réfléchit.

On lui avait souvent parlé de jeunes habitants de son village qui avaient traversé le Lac Clair en se fabriquant un canot à l'aide d'un tronc d'arbre évidé, et cet exploit leur apporta la révélation qu'ils attendaient, leur permettant de revenir vers leurs familles, victorieux. Eliokwë savait qu'elle serait incapable de faire la même chose. Son destin n'était certainement pas de fabriquer des embarcations et de nouvelles huttes pour les habitants de son village.

En voulant jeter un coup d'oeil à sa machette, comme pour se convaincre du fait qu'il était inutile de tenter de sculpter un tronc d'arbre avec une telle lame, elle découvrit que l'objet ne pendait plus à sa ceinture. Elle l'avait probablement perdu en descendant de la montagne. S'agissait-il là d'une révélation? Son destin était-il de s'égarer, ou d'être abandonnée par tout ce qui pourrait peut-être lui apporter de l'aide? Elle refusait de le croire.

Elle n'avait plus d'autres choix: elle devait traverser le lac à la nage, même si elle ignorait comment s'y prendre. Son père ne le lui avait jamais appris, car il jugeait qu'elle en serait incapable en raison de son bras immobile.

Elle se releva. Elle ignorait la profondeur de l'eau au centre du lac, et elle voulait éviter de s'y enfoncer. Elle marcha lentement le long de la rive. Elle parvint bientôt à l'endroit où le lac s'amincissait afin de se transformer en rivière. Le courant ne semblait pas être trop fougueux, et elle se risqua à mettre un pied dans l'eau. Le liquide limpide lui glaça la peau.

Elle inspira lentement, plusieurs fois, et s'avança dans la rivière. À mesure qu'elle avançait, l'eau froide montait, et s'empara de près de la moitié de son corps. Ses jambes étaient engourdies par le froid, et ses pieds lourds se butaient contre plusieurs pierres pointues et rugueuses, sans ressentir la moindre douleur. Elle continua à avancer, en espérant que la rivière ne chercherait pas à monter par-dessus ses épaules et à entrer dans sa bouche, ou encore à l'emporter au loin avant de rejeter son corps transi sur quelque berge hostile. Elle eut de la chance. Le niveau de l'eau cessa de monter, puis commença à redescendre tandis qu'elle rejoignait l'autre rive.

Épuisée, mais fière d'avoir réussi cette épreuve, elle se laissa tomber dans la boue à l'odeur âcre. Le soleil avait quitté le ciel, et de longs insectes aux ailes fines apparurent dans la pénombre et commencèrent à voler autour de ses genoux meurtris. Elle se releva, et contempla la forêt sombre qui se dressait maintenant devant elle. De l'autre côté de cette forêt, le ravin qui marque la fin du territoire des Teeko'qo l'attendait.

Eliokwë sentit sa gorge se serrer, comme si elle tentait d'avaler une grosse pierre. Plus que jamais, elle avait l'impression de bien porter son nom. Son corps tout entier était glacé, et sa robe imprégnée de boue dégageait la même odeur que la terre. Ses pensées étaient figées.

Elle resta immobile un long moment, puis sortit soudainement de sa torpeur. Sa révélation l'attendait certainement dans la forêt. La journée avait été longue, et elle avait malgré ses craintes réussi à franchir tous les obstacles qui s'étaient dressés sur son chemin. Elle refusait maintenant de croire à l'échec de sa quête. Elle allait continuer. Son destin lui serait révélé quelque part dans la forêt, et elle pourrait s'étendre sur le sol couvert de mousse fraîche pour se reposer enfin. Demain, elle emprunterait le même chemin, mais en sens inverse, et elle rentrerait chez elle la tête haute. Déterminée, elle s'engagea entre les arbres indifférents.

La nuit était maintenant bien installée, et seule la lueur de la lune guidait ses pas. Des cris d'animaux qu'elle n'avait jamais entendus venaient troubler le silence de la forêt. Elle était à l'affût du moindre bruissement, de la moindre lueur. Elle marcha longuement, et ses sens restaient alertes malgré le froid qui engourdissait toujours tous ses membres.

Tout à coup, son coeur se serra dans sa poitrine lorsqu'elle émergea d'un groupe d'arbustes, et ne vit plus aucun arbre devant elle. Elle était sortie de la forêt. Le ravin était là, ennemi silencieux, imposant et rempli de vide qui était prêt à mettre un terme à sa quête.

Eliokwë poussa un cri rauque, douloureux. Elle n'osait plus avancer. Elle repensa frénétiquement à tout ce qu'elle avait vu, entendu, senti et touché depuis qu'elle avait quitté son village, à la recherche d'un signe qu'elle aurait négligé, d'une information qu'elle n'aurait pas saisie. Quelle était sa révélation?

Quel devait être son destin?

Elle ne trouvait aucune réponse. Il lui sembla qu'un brasier venait de s'allumer au centre de sa poitrine. Des larmes jaillirent de ses yeux, comme pour empêcher la chaleur des flammes de monter jusqu'à sa tête. En vain. Elle se sentit suffoquer. N'y avait-il vraiment rien pour elle? Aucun destin, aucun espoir? Elle ne pourrait jamais retourner dans son village. Seule, elle ne pourrait pas survivre bien longtemps.

Elle leva ses yeux brûlants vers le ciel, et implora ses ancêtres de lui indiquer ce qu'elle devait faire à présent. Ses yeux redescendirent et se posèrent sur le rebord du ravin. De l'autre côté se dressait une forêt semblable à celle qu'elle venait de traverser. Elle ferma ses paupières pendant un bref instant, puis les rouvrit. Sans réfléchir, elle se mit à courir et se jeta dans le vide.

Tandis que son corps tombait lourdement dans le ravin, Eliokwë vit que les étoiles du ciel se reflétaient au fond de celui-ci. À la vue des lueurs scintillantes qui s'approchaient rapidement de son corps, elle se sentit apaisée. Sa chute se prolongea, longtemps. Elle n'avait pas peur.

Elle comprit bientôt que son corps ne tombait pas, mais qu'en vérité, il montait vers le ciel noir teinté de traînées d'un bleu profond. Sans cesser de s'élever, son corps commença à se désintégrer doucement. Elle ne ressentait aucune douleur. Ses jambes disparurent, puis ses hanches, ses bras, son torse et son visage, qui se transforma en une boule de lumière vive après avoir offert au monde un dernier sourire.

Eliokwë était devenue une étoile. Elle avait pris sa place dans l'infinité de la nuit, parmi ses ancêtres. Elle poserait dorénavant un regard bienveillant sur tous les humains qui se feraient mettre à l'écart par les autres avant même d'avoir eu la chance de découvrir qui ils étaient. Elle apporterait du réconfort à tous ceux qui se sentiraient seuls et perdus, et elle ferait tout ce qu'elle pourrait pour les guider dans leur quête.

Hommage et Dommages

Pour Laurianne Audet

Il y a longtemps, dans une galaxie lointaine, très lointaine... vivait un homme qui n'avait pas de nom. De tous les noms qu'on lui avait donnés au cours de sa longue vie, et au cours de sa presque aussi longue carrière, aucun ne lui avait suffisamment plu pour qu'il décide de le garder. Cet homme hors du commun était né orphelin. Il avait été conçu dans une éprouvette, comme tous les nouveau-nés qui réussissaient à voir le jour sur la planète Altra-9, mais sa mère avait été tuée par des membres de la Secte Stellaire d'Obajour le jour même où il fut prêt à sortir de son incubateur. Son père, s'il en avait un, était probablement mort lui aussi, puisque personne n'était venu le réclamer à l'hôpital de la Ville Centrale.

Il avait donc grandi dans un orphelinat, et il mena une enfance sans joie et sans histoire jusqu'au jour où un Lroblek qui prétendait venir tout droit de la planète Gliphémon vint l'adopter, sans aucun préavis. Cet homme était en vérité un agent de la Guilde de la Lune Pourpre, qui tentait de faire régner la paix entre les différentes nations du Secteur 30.

L'agent avait, depuis sa base satellite, repéré le potentiel de l'enfant sans nom, et il décida que ses pouvoirs seraient d'une grande aide pour les nobles missions de la Guilde. Comme le lui avait indiqué son supérieur, il veilla lui-même à l'éducation de sa nouvelle recrue jusqu'à ce qu'il atteigne 40 ans, l'âge de sa pleine maturité. Il lui apprit à contrôler ses pouvoirs et à manier les armes des agents de la Guilde, ainsi qu'à repérer facilement les membres de la Secte Stellaire d'Obajour, même sous leurs sinistres déguisements. Le jeune homme apprenait rapidement, mais il y avait beaucoup à apprendre.

Lorsque son enseignement fastidieux fut terminé, on lui confia enfin sa première mission.

On lui avait donné le nom de Jean-Roger, mais il préférait utiliser son nom de code: Agent 4567. L'Agent 4567 devait donc infiltrer la base d'Altra-19 afin de sauver trois fonctionnaires de la planète C-B qui avaient refusé de se plier aux exigences de la Secte. Ils avaient été enfermés dans une prison en diamantium, le métal le plus résistant de toute la galaxie. Si, tel que le redoutait la Guilde, cette prison avait été scellée, l'Agent 4567 n'avait que quelques heures pour secourir les fonctionnaires avant qu'il soit devenu impossible pour eux de respirer. En effet, même l'air ne pouvait pas traverser les parois de diamantium.

L'Agent 4657 approchait de la base à toute vitesse, accroupi dans sa capsule cosmique. Ce véhicule à la fine pointe de la technologie, qui ressemblait à s'y méprendre à un fragment de météorite, ne serait pas détecté par les radars des disciples de la Secte. La capsule volait tellement vite que tout autour d'elle, les étoiles semblaient s'étirer en de longs filaments lumineux. L'Agent 4657 avait pleinement confiance en sa capacité de réussir cette nouvelle mission, et il était impatient de se mettre en action.

La capsule cosmique s'accrocha enfin à l'un des ports d'entrée de la base de la planète C-B, et l'Agent 4567 entra à l'intérieur. Il lui fallait maintenant trouver un plan de la base pour savoir où se cachait la prison de diamantium, puis se rendre jusqu'à la dite prison et ce, sans éveiller l'attention des gardes de la base. Il n'était armé que de son fusil à ondes bleues, et accompagné par Rox, son fidèle chat-garou qui était né sur l'anneau de la planète Dropal. Rox était le meilleur ami de l'Agent 4756, ils se connaissaient depuis leur naissance.

Ils marchèrent dans les couloirs silencieux de la base, avec précaution. Tout semblait beaucoup trop calme, et les deux comparses s'en inquiétaient. Étaient-ils tombés dans un piège? À chaque détour, ils s'attendaient à voir les gardes de la base surgir devant eux pour les attaquer, mais ils ne croisèrent personne. Ils ne trouvèrent pas non plus de plan de la base. Ils avaient presque l'impression de tourner en rond dans des couloirs vides et sans fin. Que faisaient les gardes? L'Agent 4567 et Rox étaient-ils arrivés pendant la pause café de tous les adeptes de la Secte D'Obajour?

L'Agent 4567 et Rox le chat-garou restèrent sur leurs gardes pendant un moment, puis ils prirent de l'assurance et rangèrent leurs armes. Peu importe ce qui se passait sur la base, il était évident que les gardes n'arpentaient pas les corridors et que personne ne les attaquerait. Ils continuèrent à chercher ce qu'ils cherchaient.

Bientôt, ils virent un panneau plein de dessins et de lignes lumineuses accroché au mur, près d'une très grande porte qui était ouverte sur une pièce sombre. «C'est sûrement un plan de la base!» dit l'Agent 4567 à son fidèle ami. Les deux collègues s'approchèrent du plan pour le consulter. Ils repérèrent facilement la prison de diamantium où étaient enfermés les deux malheureux fonctionnaires, et ils mémorisèrent l'itinéraire pour s'y rendre. «Maintenant que nous savons le chemin nous y serons dans quelques minutes!» dit le héros. Rox approuva d'un gros miaulement rauque.

Au moment où ils se remirent en marche et passèrent devant les portes de la pièce sombre, une lumière s'alluma soudain et ils entendirent plusieurs voix joyeuses crier «SURPRISE!!!» À leur grande surprise en effet, ils virent qu'une centaine de gardes en uniformes étaient rassemblés dans la pièce, derrière une table où était placé un immense gâteau garni de 37 chandelles colorées. Voilà la réponse à leurs questions! Les gardes avaient déserté les couloirs de la base parce qu'ils se cachaient pour préparer une fête surprise à l'un des leurs. Les gardes furent aussi surpris que nos deux héros, eux qui s'attendaient à surprendre le fêté en ce beau jour de fête.

Tandis que l'Agent 4557 et Rox s'enfuyaient dans le corridor, les gardes sortirent leurs pistolets à rayons bleus et sautèrent par-dessus la table en éclaboussant le gâteau partout. Ils voulaient poursuivre et éliminer les deux intrus, et ils se mirent à tirer sur eux sans aucune pitié.

L'Agent 4567 et Rox couraient à toute vitesse dans les corridors, en se retournant parfois pour tirer sur les gardes enragés avec leurs fusils à lasers pour réussir à en éliminer quelques-uns. Heureusement que les gardes, qui avaient passé tout l'avant-midi à préparer l'immense gâteau ainsi qu'un buffet, étaient fatigués et n'arrivaient pas à viser avec précision. Cela aida grandement L'Agent 4567 et Rox, qui s'en tirèrent sans égratignures pendant que leurs ennemis moururent par dizaines. Heureusement aussi que notre héros avait bien mémorisé le plan de la base.

Dans sa fuite, il mena Rox jusqu'à une porte très technologique et ils la franchirent aussitôt. La porte se referma derrière eux. L'Agent 4567 avait appris que ce type de porte fonctionnait avec des commandes vocales, aussi quand il dit «Reste barrée!» la porte lui obéit et les protégea de leurs ennemis qui n'avaient aucun autre accès pour les poursuivre.

L'Agent 4567 avait vu juste: la prison de diamantium se trouvait au centre de la pièce. Il entendit des cris d'appel au secours. Il fit signe à Rox de surveiller la porte, et il s'approcha de la prison. À l'aide de sa dague-laser, il perça facilement une ouverture assez grande dans la paroi de diamantium.

La Princesse Astrée en sortit. Elle était soulagée et elle le fit savoir à son sauveur. L'Agent 4567 tomba follement amoureux de cette femme magnifique qui avait de longs cheveux bleus, et des yeux dans lesquels il pouvait apercevoir les étoiles de toute la galaxie. Il lui déclara son amour, mais la belle répondit «Hélas! Je vous aime aussi mais en tant que Princesse de la Galaxie Prydia, il me faut absolument épouser un Prince et personne d'autre!» Le pauvre homme en eut le cœur brisé. Il n'avait jamais connu ses parents, et donc il n'était certainement pas un Prince sinon quelqu'un lui aurait sûrement dit. Il ravala ses larmes, prit la Princesse Astrée par la main et lui dit «Dommage, mais je vais quand même vous ramener chez vous car c'est ma mission de vous sauver!» Elle le remercia et accepta de le suivre.

L'Agent 4567 présenta son amoureuse à son fidèle ami Rox, et celui-ci fut triste de constater que leur amour était impossible. La Princesse Astrée avait un peu peur du chat-garou parce qu'elle n'en avait jamais rencontré avant, mais elle trouva rapidement Rox très sympathique. Il était temps pour les trois amis de quitter la base des méchants.

Ils ouvrirent la porte magique et ressortirent de la pièce. Les gardes étaient partis ailleurs et ils avaient la voie libre pour s'enfuir. «C'est peut-être encore un piège.» dit l'Agent 4567. Ils marchèrent dans le long corridor, mais quelque chose ne semblait pas normal. Le chat-garou le fit remarquer à son

maître en miaulant. «Tu as raison!» dit l'Agent, «La lumière du couloir est différente! Mais qu'est-ce que ça signifie?». «J'ai l'impression que quelqu'un nous observe.» dit la gracieuse Princesse Astrée. «Je crois que nos ennemis préparent encore un mauvais coup!» dit l'Agent.

Le corridor devint de plus en plus lumineux, et une odeur étrange parvint à leurs narines. Tout à coup, dans la lumière devant eux, un être apparut. Il s'agissait d'une créature très petite et à la peau jaune, qui ressemblait un peu à une grosse grenouille qui se tenait debout et qui portait des pantalons et une cape. Les trois amis furent très surpris mais l'étrange apparition n'était pas effrayante.

«Jean-Roger!» dit le petit être, «Je dois te révéler qui étaient tes vrais parents! Ta mère était la soeur de la Reine de la planète Altar-9. Ton père était un très grand guerrier de lumière et il a sauvé plein de planètes de la famine. Tu es donc presque d'origine royale et c'est pour ça que tu as de grands pouvoirs!». «C'est épatant!» dit l'Agent 4567 qui préférait encore se faire appeler ainsi. Il se tourna vers sa bien-aimée. «J'en suis très heureuse!» dit la Princesse Astrée. «Quand je rentrerai chez moi, j'en parlerai à mon père et peut-être que nous pourrons nous épouser.» L'Agent 4567 était de nouveau heureux. Il remercia le petit être, et celui-ci disparut comme il était venu.

La lumière était redevenue normale dans le corridor, et les trois héros continuèrent leur chemin. Ils devaient retourner au vaisseau de l'Agent 4567 sans éveiller les soupçons. Il n'y avait plus personne dans les corridors, alors ils se sentaient en sécurité. L'Agent 4567 était fier d'avoir déjà presque complété sa mission, et il avait beaucoup d'espoir pour son futur avec la magnifique Princesse Astrée.

Lord Galaxtron (je trouve que c'est un meilleur nom pour lui) et sa fiancée coururent dans le corridor. Quelques gardes surgirent et voulurent leur bloquer le chemin, mais Lord Galaxtron se servit de son pistolet laser rouge pour les terrasser. Il fit entrer sa bien-aimée dans son vaisseau spatial, et il mit rapidement les moteurs en marche.

Ils s'éloignèrent rapidement de la base en poussant des cris victorieux. Lord Galaxtron avait encore réussi à sauver la Princesse des griffes de son ennemi juré. Sa joie fut de courte durée car bientôt il se retrouva coincé dans un embouteillage spatial. Il ne pouvait plus avancer, car des vaisseaux de toutes les tailles et de toutes les formes lui barraient la route. Devant lui, il y avait une énorme soucoupe volante ronde qui projetait des lumières vertes intermittentes. Lord Galaxtron s'impatientait, mais sa fiancée lui dit de rester calme. Malgré tout, il appuya plusieurs fois sur le klaxon du tableau de bord de son vaisseau, mais bien sûr cela n'eut aucun effet.

Après une demi-heure de cette véritable torture pour les nerfs de Lord Galaxtron, un gigantesque robot en tôle grise surgit du fin fond de l'espace. Tandis qu'une musique funk s'était mise à jouer dans les systèmes de son de tous les vaisseaux de la galaxie, le robot géant dansait en écrabouillant ses victimes innocentes et en grandissant sans cesse

– Kessé ça? s'écria Tom en interrompant sa lecture.

– Quoi? demanda Julien en prenant un air innocent.

– Ça pas rapport ta partie! Pis c'est vraiment mauvais, répondit Tom en laissant tomber la pile de papiers par terre.

– Pourquoi tu chiales toujours sur ma partie? se plaignit Julien d'un air faussement offensé.

Près de lui, sur le fauteuil, son frère jumeau Marc dissimulait mal son envie de rire, tout comme Andréanne, qui s'était assise sur le tapis et qui flattait le chien de Tom.

– Mais les autres parties sont correctes, hein? demanda Nancy d'un air inquiet.

– C'est mauvais! dit Tom sans s'efforcer d'être subtil. Y'a plein d'affaires qui ont pas rapport pis qui fittent pas ensemble... J'ai bien faite de vous demander de venir chez nous me montrer vos parties à soir! Au moins j'vais avoir le temps de corriger un peu. On aurait remis ça de même au prof demain, y'aurait ri de nous autres encore une fois.

– Y'aurait ri parce que c'est drôle! dit Marc en ricanant.

– Non, y'aurait ri parce que c'est poche, pis que nos travaux d'équipe finissent toujours par s'resembler, objecta Tom. On s'était entendu sur les lignes directrices de notre histoire au début, pis vous avez faite n'importe quoi encore une fois... Y'a plein d'affaires qui fittent pas ensemble, y'a des

fautes dans les noms... Pis l'histoire d'amour c'est vraiment cave!

Andréanne baissa les yeux d'un air coupable. Ce n'était pas la première fois que Tom critiquait les histoires romantiques qu'elle essayait d'intégrer dans leurs travaux.

– Et pis comme j'le disais au début, continua Tom, j pense vraiment qu'on devrait changer la première phrase de notre histoire. C pas très original...

– Ça c'est vrai! approuva Bobby qui n'avait rien osé dire jusqu'à maintenant. Le prof aimera pas ça qu'on commence encore une fois notre texte par la première phrase de Star Trek!

– Star Trek? releva Tom en fixant Bobby d'un oeil sévère.

– Oui, dit Bobby sans comprendre.

Tous ses coéquipiers le dévisagèrent en silence. Qu'ils remettent un autre texte incohérent à leur professeur, ou encore qu'un robot géant détruise toute la galaxie, ce n'était pas trop grave. Mais qu'un membre de leur équipe confonde Star Wars et Star Trek... c'était inacceptable.

Invincibilité

Pour Martin Plante

– **Après avoir écarté les branches de la haie de cèdre, je ne vois qu'un nid vide et deux ailes.** Deux ailes! Pas d'oiseau... Même pas de sang, comme si elles avaient été arrachées d'un oiseau... Non, juste deux ailes, debout, si on peut dire, près du nid vide. Comme si elles le gardaient, comme si c'était normal.

– C'est tout? demande la journaliste sans relever les yeux de son bloc-notes.

L'homme ne semble pas remarquer l'incrédulité de son interlocutrice face à son histoire. Il est ici parce qu'il sait que des choses étranges se sont produites au village, et il tient à raconter ce qu'il a vu, dans l'espoir que d'autres en fassent autant. On lui a souvent raconté que les journalistes recherchaient toujours la vérité, et la vérité est ce qu'il désire connaître lui aussi.

– C'est tout ce que moi j'ai vu, dit-il d'un ton grave. Mais ma voisine m'a dit qu'elle avait trouvé les pattes de son chat dans sa cour arrière. Juste les pattes! Elle était en larmes... Moi je les ai pas vues, mais je suis certain qu'elle n'a pas osé leur toucher, si vous aimeriez venir les voir...

L'homme est certain que son invitation attirera la curiosité de la journaliste. Il aimerait lui montrer les pattes du chat de sa voisine, mais aussi les ailes d'oiseau qu'il a trouvées dans sa haie. Il aurait pu les apporter avec lui au bureau du journal, mais il a cru bon de ne pas déranger la scène du crime, en supposant qu'il s'agissait bien d'un crime.

Il est cependant surpris d'entendre la journaliste lui dire qu'elle n'a pas le temps de l'accompagner jusqu'au domicile de sa voisine, parce qu'elle prétend avoir beaucoup de travail à faire. Un peu déçu, l'homme lui laisse son numéro de téléphone ainsi que son adresse, au cas où elle pourrait trouver un peu de temps dans son horaire. Il quitte ensuite le bureau du journal, et rentre chez lui.

La journaliste relit les notes qu'elle vient de prendre, puis pousse un long soupir en refermant son bloc-notes. Il ne se passe jamais rien d'intéressant au village, d'accord, mais elle ne va tout de même pas écrire, pas même dans la colonne des faits divers du journal, que des résidents ont trouvé des morceaux d'animaux dans leur cour arrière. Ces animaux ont été dévorés par un prédateur, voilà tout. Quel prédateur? Certainement un loup. Elle sait qu'il y en a plusieurs qui rôdent dans la montagne, et qu'ils s'approchent parfois du village. Le mystère est résolu. Elle range son bloc-notes dans son tiroir, et décide d'oublier toute cette histoire.

Le propriétaire du journal était un homme d'affaires charismatique qui savait toujours comment mettre en valeur le travail de ses journalistes. Il était parvenu à convaincre chaque ménage du village de s'abonner au journal, et il avait engagé quatre jeunes camelots pour le distribuer, même si un seul aurait suffi à accomplir une telle tâche. Depuis qu'il avait quitté le village en se disant atteint d'une maladie rare, de plus en plus de gens se désabonnaient, et plusieurs questionnaient même l'utilité de continuer à publier ce journal hebdomadaire qui ne leur apprenait jamais rien de nouveau.

Malgré ce que les gens racontaient, l'actualité du village n'était pourtant pas plus intéressante du temps où le propriétaire fréquentait quotidiennement son bureau. En tant que responsable par intérim du journal, la journaliste n'avait cependant pas le choix de constater que depuis que le propriétaire était parti et que personne ne savait quand il allait revenir, les ventes avaient chuté.

Elle revise, sans grand enthousiasme, les quelques articles qui doivent paraître dans la publication du lendemain, puis elle quitte son poste et rentre chez elle, là où son mari et ses enfants l'attendent.

Le lendemain, elle retourne au bureau du journal avec quelques minutes de retard. Sa secrétaire, entre deux gorgées de café fumant, lui annonce qu'elle a reçu quelques appels et lui tend un bout de papier sur lequel elle a noté des numéros de téléphone. La journaliste la remercie, puis s'installe derrière son bureau. Elle passe l'avant-midi à parler avec des habitants du village qui ont, comme l'homme qui lui a rendu visite le jour précédent, trouvé des parties d'animaux mutilés, toujours des

pattes, dans leur cour arrière ou dans leur champ.

Elle ne sait pas quoi penser de tous ces témoignages, et malgré l'insistance de ses interlocuteurs, et même de ses collègues du journal, elle refuse de rédiger un article pour présenter tout ceci comme une série d'événements mystérieux. Elle comprend que les gens sont troublés par leurs macabres découvertes, mais ce qui la trouble, elle, c'est la crainte de tomber face à face avec un loup affamé en rentrant chez elle ce soir. Car il ne peut s'agir que de cela: les loups s'approchent de plus en plus souvent du village à la recherche de nourriture, et la faim les rend téméraires. Téméraires, et possiblement dangereux pour les humains.

Sous la pression de ses collègues de travail, et par désir de prévenir les habitants du village d'un danger potentiel, elle finit par accepter de mentionner les pattes d'animaux dans un bref article, mais uniquement dans le but d'inciter les gens à faire preuve de prudence et à éviter de se trouver sur le chemin d'une meute de loups qui cherche un repas.

Elle donne son approbation sur la maquette finale du journal de cette semaine, puis rentre chez elle. Elle a accepté le poste de responsable du journal en l'absence du propriétaire, mais elle déteste superviser les étapes de l'impression, ainsi que le travail des camelots. Quelqu'un d'autre s'en chargerait encore une fois.

Sa maison est située si près du bureau du journal qu'elle voyage rarement avec sa voiture, qu'elle utilise principalement pour se déplacer pendant l'hiver. Elle marche donc d'un pas rapide, quand soudain, ce qu'elle redoutait se produit: elle entend les hurlements d'une meute de loups, qui lui semble beaucoup trop près. Son cœur se serre, puis se met à battre à un rythme effréné tandis qu'elle court jusque chez elle.

Le jour suivant, elle n'a pas besoin de réfléchir longtemps avant de décider de se rendre au travail en voiture. Elle constate aussi rapidement que son article a eu un certain effet sur les habitants du village. La peur des loups est sur toutes les lèvres, sur tous les visages. Les gens sont inquiets et certains parlent même d'organiser des battues afin de tenter de trouver et d'éliminer les loups avant que la faim ne les incite à s'attaquer aux enfants du village plutôt qu'à des animaux.

Dans les jours, et même les semaines qui viennent, la situation ne fait qu'empirer. Si les villageois rapportaient tout d'abord la découverte de pattes de chats, de chiens, d'écureuils et de putois, les pattes qui sont retrouvées appartiennent maintenant à des moutons, à des vaches et à des chevaux.

Un fermier a même raconté à la journaliste qu'en allant traire ses vaches, il a constaté que la moitié d'entre elles avaient disparu. En les cherchant, il prétend avoir vu dans son champ un bon nombre de pattes de vaches marcher sur une courte distance avant de s'arrêter et de s'immobiliser. Des pattes. Des pattes marcher, seules, sans corps, sans têtes, sans vaches. L'équipe du journal n'a pas eu le choix d'accompagner l'homme jusque dans son champ, pour y témoigner de la présence de plusieurs pattes immobiles qui ressemblaient à des poteaux blancs et noirs plantés dans le sol.

Les articles parlant du mystère des pattes d'animaux se sont vite multipliés dans les pages du journal, au même rythme que les témoignages de plus en plus bizarres. La peur des loups s'est transformée en hystérie collective, qui n'a cessé que le jour où une famille de villageois a trouvé des pattes de loups dans sa cour arrière. Les habitants du village étant persuadés du fait que les loups ne se mangeaient pas entre eux, la peur des loups fut remplacée par quelque chose d'encore plus terrible: la peur des créatures inconnues qui dévoraient des loups.

Des policiers ont été appelés de l'extérieur, et quelques gens prétendant être des experts en cryptozoologie sont venus visiter le village. Personne n'a vu ni entendu quoi que ce soit. Pas le moindre cri, pas la moindre trace suspecte sur le sol. Personne n'a d'explications ou même d'hypothèses, et les disparitions d'animaux deviennent de plus en plus fréquentes.

Pour la journaliste et son équipe, ces événements mystérieux signifiaient de plus en plus d'articles à écrire, de plus en plus d'abonnés au journal, et même des habitants des villes et des villages voisins qui voyaient chaque semaine afin de se procurer leur copie.

Dans son laboratoire, le Professeur Pierre Timothée De Chèvrefeuille est désespéré. Une fois de

plus, ses tests ne sont pas concluants. Il y avait déjà plusieurs mois qu'il travaillait à l'élaboration d'un antidote, mais ses essais se terminaient tous par le même échec. Il croyait avoir enfin trouvé l'élément qui lui manquait, mais une fois de plus, il a fait fausse route.

Il quitte la pièce et s'arrête devant une grande baie vitrée afin de poser son regard sur les arbres tout en réfléchissant. Ces arbres, hauts et fournis, lui empêchent de profiter de la vue admirable qu'il aurait sur les environs à partir de cette baie, mais ils le dissimulent également aux regards des gens de l'extérieur. Il ne veut surtout pas attirer l'attention sur sa présence en ces lieux, ni sur ses recherches. Pas encore.

Il contemple donc les arbres, mais sans les voir. Il réfléchit à tout ce qu'il a accompli et tenté d'accomplir durant ces derniers mois. Il cherche des réponses à ses questions, et il questionne ses réponses.

– Comment en suis-je arrivé là? dit-il, comme s'il s'attendait à ce que quelqu'un lui rappelle les faits.

Il avait commencé par faire des tests sur des moustiques. Ils n'avaient pas été faciles à attraper, mais une fois en captivité, ils s'étaient multipliés rapidement. Pourquoi des moustiques? Tout simplement parce qu'ils étaient de viles petites créatures, et qu'il n'aurait aucun scrupule à les faire souffrir ou à les éliminer si nécessaire. Un autre avantage était le fait qu'il n'aurait pas besoin de leur administrer le virus, puisqu'ils se serviraient par eux-mêmes, tout naturellement.

Lorsque sa colonie de minuscules vampires bourdonnants fut infectée, il se mit à étudier, plutôt distraitement, leur comportement, tout en travaillant à l'élaboration de son remède. Il avait déjà observé le travail d'éminents chercheurs, mais dans ce cas-ci, il n'avait d'autres choix que de procéder à tâtons.

Il avait travaillé à la création de son remède pendant plusieurs semaines, avant de constater que ses symptômes évoluaient plus rapidement que prévu. Dans un moment de désespoir, il s'était injecté sa solution, avant même de l'avoir testée sur les moustiques. Il s'était écroulé sur son bureau, et il était resté inconscient pendant plusieurs heures.

À son réveil, il se sentait beaucoup mieux. Certain de son succès, il avait administré son antidote à ses moustiques malades, en leur permettant de goûter à son sang pour une deuxième fois.

Le lendemain, les moustiques ne se trouvaient plus dans leur terrarium, qui était pourtant bien scellé. Furieux et incrédule, il avait ouvert le couvercle... pour entendre une série de sons aigus siffler à ses oreilles. Il avait cherché partout, mais il n'avait jamais retrouvé ses petits vampires.

– Ils ont disparu, marmonne Pierre Timothée, perdu dans ses pensées. Ils sont tous disparus! Il fallait que je fasse d'autres tests...

Il s'était alors tourné vers les souris. Son laboratoire étant envahi par ces petits rongeurs voraces, il n'avait eu aucun mal à en capturer quelques spécimens, qu'il a séparés en différents groupes. Il leur avait ensuite administré le virus, grâce à des échantillons de son sang infecté qu'il avait conservés. Il leur avait par la suite injecté sa solution, après y avoir apporté quelques changements. Les souris semblaient bien réagir au remède, mais, à la grande surprise de Pierre Timothée, leur guérison s'est brusquement terminée lorsqu'il les a trouvées raides, froides et mortes dans leur cage, un bon matin.

Il ne se laissa pas démonter par cet échec. Son propre état de santé ne mentait pas: il avait réussi à se guérir complètement de sa maladie, que tous les médecins qu'il avait consultés qualifiaient de maladie rare, mortelle et incurable. Il était sur la bonne voie. S'il arrivait à démontrer l'efficacité de son remède sur des animaux, puis sur un autre être humain, il pourrait partager le fruit de ses efforts avec l'humanité toute entière.

Si lui, Pierre Timothée de Chèvrefeuille, chercheur et scientifique autodidacte qui s'était lui-même attribué le titre de professeur, il avait pu trouver aussi facilement le remède qu'il lui fallait pour survivre, il arriverait probablement à trouver d'autres remèdes, pour d'autres maladies jugées incurables. Peut-être pourrait-il même inventer un remède universel, une sorte d'antidote à tous les troubles, les maladies et les infections qui s'attaquent aux êtres humains! Cette idée se transforma peu à peu en obsession.

Il continua à tester son remède sur ses rongeurs captifs. Si ceux-ci se contentaient tout d'abord de mourir, après quelques ajustements à la solution qu'il leur administrait, quelques rongeurs devinrent presque entièrement invisibles.

Invisibles! Malheureusement, les souris invisibles périssaient elles aussi après seulement quelques heures.

– Mon remède est efficace, dit Pierre Timothée d'un ton confiant.

Toujours perdu dans ses pensées, il se détourne de la baie vitrée et se met à tourner en rond d'un pas lent.

– Mon remède fonctionne, j'en suis persuadé. J'ai atteint mon objectif, en quelque sorte. Ces souris ne meurent pas à cause de la maladie... Elles meurent parce que leur organisme réagit étrangement au virus et au remède. Elles meurent parce que leurs corps et leurs têtes deviennent invisibles, puis perdent peu à peu leur substance. Mon remède fonctionne... Il n'y a qu'un seul détail qui m'échappe, un seul petit détail! Mais lequel?

Il s'arrête devant une table, sur laquelle il écrase brusquement son poing.

– La mort est-elle la seule manière d'échapper aux maladies? hurle-t-il avec hargne.

Il tente de se calmer, puis recommence à tourner en rond.

– Non, il doit y avoir autre chose... Je ne peux pas abandonner. Je dois continuer à retravailler ma formule. C'est l'invincibilité que je vise, depuis le début. Pas l'invisibilité!

Il se dirige rapidement dans un corridor où il ne va presque jamais, là où se trouve le seul miroir qui reste dans sa résidence sur la montagne. Il s'arrête face à la glace. Son regard ne rencontre que du vide, encadré par deux bras et deux jambes.

– Pourquoi les souris ne réagissent-elles pas comme moi? demande-t-il à son reflet incomplet. Il y a déjà quelques semaines que j'ai disparu, et je suis toujours en vie. Je me porte même à merveille! Je suis invincible... Invisible, mais invincible!

Il agite ses bras de chaque côté de son corps inexistant, comme un chef d'orchestre fantôme qui dirige une symphonie.

– Lorsque mon antidote sera complet, lorsqu'il sera parfait, je pourrai le partager avec le monde entier! Je ne serai plus Pierre Timothée de Chèvrefeuille, propriétaire d'un journal local médiocre. Je serai le Professeur Pierre Timothée de Chèvrefeuille, l'homme le plus brillant, le plus ambitieux, le plus riche et le plus puissant du monde!

Sa bouche désincarnée laisse alors échapper la symphonie tant attendue par les bras qui s'agitent toujours; le rire dément, tonitruant et incontrôlable d'un homme qui a perdu la raison.

Splitch et le sorcier

Pour Michelle Bouchard

Toute la journée, il fit une chaleur infernale, à un tel point où plusieurs fois j'ai failli tourner de l'oeil. C'est le genre de choses qui arrivent, je suppose, quand on se fait enfermer à l'intérieur d'un four. En fait, non... Je suppose que ceux à qui ça arrive rencontrent habituellement une terrible mort par cuisson, mais moi... je suis invincible! Ce genre d'incident fâcheux ne m'arrive pas.

Malgré tout, on ne peut pas dire que je me suis beaucoup amusé, aujourd'hui. Mais bon, c'est là ma punition pour avoir été trop curieux, et pour avoir voulu savoir ce qui dégageait une odeur aussi alléchante. Trouvant la porte du four ouverte, je m'y suis aventuré en espérant pouvoir m'offrir un petit en-cas. Généralement, les humains font cuire de la nourriture dans leur four: du pain, des petits gâteaux, du ragoût... Quels délices! Mais je suis entré, et la lourde porte de métal noir s'est refermée sur moi. Dans ce four, rien de délicieux. Seulement un tas de braises fumantes.

Je ne sais toujours pas d'où provenait l'odeur qui m'a attiré dans cette vieille maison poussiéreuse. Je ne sens qu'une entêtante odeur de coquerelle grillée.

On m'appelle Splitch. Dans le langage secret et très raffiné des blattes, ça signifie «Petit Curieux». Je suis plutôt fier de mon nom, et je crois qu'il me représente bien. En fait, j'ai eu la chance d'être un des premiers à recevoir mon nom. Avec 38 enfants à nommer, maman a fini par manquer d'imagination. Un de mes frères porte le nom de Fplouit, ce qui veut dire «Gros Idiot», et dix de mes frères et soeurs se nomment tout simplement Sblat, ce qui pourrait se traduire par «Encore un autre». C'est fou ce qu'on peut s'ennuyer de sa famille, quand on est prisonnier d'un four, sans rien à manger!

Au bout d'une éternité, la porte du four s'est enfin ouverte, d'un coup sec, sans même grincer. Alors que je m'imaginais déjà à l'extérieur, en train de savourer ma liberté, le visage hurlant d'un petit humain a surgi devant moi.

– Sale galopin! criait une voix furieuse. Cette fois, je vais te faire rôtir comme un pourceau sur une broche!

Je suis resté stupéfait, et mes pattes étaient incapables de bouger. Le sale galopin en question pleurait et hurlait de peur en se débattant... J'ai vite compris pourquoi: derrière lui, un très grand homme au visage sévère était en train d'essayer de le pousser à l'intérieur du four! L'enfant a soudainement cessé de hurler en écarquillant les yeux. Je savais qu'il venait de me repérer.

– Un cafard! s'est exclamé l'homme d'un ton dédaigneux. Qu'est-ce que cette bestiole dégoûtante fait dans mon four si propre?

Bestiole dégoûtante, moi? Il avait de la chance de ne pas pouvoir me comprendre... Je lui aurais fait savoir, moi, ce que pensait la bestiole de son horrible four!

Encore plus en colère qu'il ne l'était déjà, l'homme jeta brusquement l'enfant hors de mon champ de vision. Il empoigna ensuite une énorme cuillère de bois, et l'abattit sur moi en poussant un cri guerrier. Heureusement pour moi, mes pattes ont choisi le bon moment pour déguerpir. J'ai déjà reçu quelques coups d'ustensiles auparavant, et il n'y a là rien d'agréable. J'imagine que ça doit être encore moins flatteur pour la silhouette d'un pauvre insecte qui vient de passer autant de temps dans un four. Il me fallait donc fuir!

J'ai fait un bond prodigieux hors du four, en m'aidant un peu de mes petites ailes, et j'ai atterri sur une table. Plusieurs contenants de différentes tailles étaient posés sur un coin du meuble gigantesque. En levant les yeux, j'ai remarqué que de grosses boules brunes, jaunes ou orange étaient accrochées aux poutres du plafond. Je crois qu'il s'agissait de fruits séchés, mais je n'ai pas eu le loisir de me questionner davantage; l'homme tentait de nouveau de m'écraser avec le dos de sa cuillère.

J'ai couru jusqu'à l'autre extrémité de la table, tandis qu'il me poursuivait en hurlant comme un dément. J'ai sauté sur un banc, puis je me suis glissé sous la table. Mon assaillant se pencha, et étira son long bras armé pour essayer de m'atteindre. J'ai zigzagué dans tous les sens pour échapper à l'ustensile

fou.

En essayant de semer l'homme qui hurlait toujours de vilaines insultes à mon intention, je me suis précipité sous un meuble qui se trouvait près de la porte. Mauvaise idée! L'homme souleva le meuble et le fit basculer sur le côté, puis tenta une nouvelle fois de m'écraser.

– Sauve-toi! cria tout à coup le gamin. Sauve-toi dehors!

Il décida de couvrir ma fuite en empoignant une grosse boule orange qui était accrochée près de la porte... Il plongea sa main à l'intérieur du contenant, et la ressortit aussitôt, en jetant une poignée de poudre bleue opaque au visage de mon assaillant. L'homme hurla de nouveau, mais de douleur, cette fois.

Sans essayer de comprendre l'utilité de cette poudre mystérieuse, je me suis rapidement glissé sous la porte de la maison. Liberté!

Tandis que je courais et bondissais vers la forêt, j'entendis la voix du petit humain qui m'appelait.

– Attends-moi! Hé, toi! Attends!

Curieux, je me suis retourné pour le regarder. Il s'était jeté hors de la maison lui aussi, tandis que l'homme criait toujours.

– Reviens ici, sale vermine! Attends un peu que je t'attrape!

Je ne savais pas si ces paroles s'adressaient à moi ou à l'enfant. Après tout, l'homme avait l'intention de l'enfermer dans son satané four et de le faire rôtir... Il était notre ennemi à tous les deux!

Mon nouvel allié se pencha et plaça une de ses petites mains devant moi pour m'inviter à y prendre place. Je n'ai pas l'habitude d'avoir ce genre de contact avec les humains, mais cette fois, j'ai accepté.

Lorsque je fus bien installé au creux de sa main, l'enfant détala au coeur de la forêt tropicale. Je n'avais jamais vu les palmiers tortueux, les grands arbres aux troncs frêles, les sinistres fougeraies, les monticules recouverts de mousse terne et les lianes décharnées défiler à une telle vitesse devant mes yeux. Être un humain, c'est plutôt pratique, lorsque vient le temps de prendre ses jambes à son cou!

Mon nouvel allié me transportait loin de la vieille maison, mais aussi bien loin de mon domicile. Je n'avais cependant aucun moyen de l'inciter à courir dans une autre direction, alors, autant apprécier le voyage.

Lorsqu'il jugea que nous étions enfin suffisamment loin de la maison, du four et de leur propriétaire, il cessa de courir. Il s'arrêta près d'une chute d'eau qui se déversait lentement dans un petit bassin d'eau brune stagnante.

– Moi, je m'appelle Dendron, me dit-il en approchant sa main de son visage. Et toi?

Je lui répondis, mais, bien sûr, il ne pouvait pas comprendre le langage secret et raffiné des blattes. Il m'observait de ses grands yeux incertains. Comme il n'obtint aucune réponse à sa question, il décida de faire comme s'il ne me l'avait pas posée.

– Je suis content que tu sois avec moi! reprit-il. J'ai bien cru que le méchant sorcier allait nous faire cuire tous les deux! Ici, nous sommes en sécurité...

Il observa la forêt trop silencieuse qui nous entourait.

– Enfin, peut-être, ajouta-t-il.

Il regarda à l'intérieur du gros fruit séché orange qu'il avait pris dans la maison du méchant sorcier.

– Je ne sais pas ce que c'est, mais ça ne se mange pas... J'ai faim. Nous devrions chercher de la nourriture!

J'aimais bien la façon de penser de ce gamin! J'étais affamé, moi aussi. Comme la nourriture que mangent les humains est toujours délicieuse, j'ai décidé de lui faire confiance pour nous trouver quelque chose à dévorer.

Dendron m'a déposé sur son épaule, puis il s'est remis en marche d'un pas hésitant. Il a fouillé les environs du bassin d'eau, puis il s'est aventuré un peu plus loin dans la forêt. Il faisait de plus en plus noir. Le sol humide craquait et grinçait sous les pas de mon nouvel ami, et les lianes se balançaient lentement, taquinées par un vent silencieux. Les buissons grouillaient de manière menaçante.

Bien vite, Dendron s'est arrêté de nouveau. Il s'est recroquevillé contre une grosse pierre recouverte de mousse et de moisissures, et il s'est mis à produire des bêlements aigus. Je crois qu'il avait peur. J'ai répliqué avec quelques vibrations réconfortantes, comme le faisait jadis maman pour m'apaiser lorsque

je n'étais qu'une petite blatte agitée. Il s'est calmé, et il m'a regardé en ouvrant grand les yeux.

– C'est toi qui as fait ce bruit-là? Tu essaies de me parler? Tu me dis de ne pas avoir peur parce que tu es là pour me protéger, n'est-ce pas?

Là, vraiment, il racontait n'importe quoi! Comment pourrais-je le protéger contre quoi que ce soit? Je suis indestructible, d'accord, mais je ne suis tout de même qu'un insecte! Il y en a de bien plus gros que moi dans la forêt... Mes seuls moyens de défense contre mes prédateurs, ce sont la discrétion et la fuite!

Dendron croyait malgré tout réellement que je pourrais le défendre contre d'éventuels ennemis. Il a fermé ses yeux, et il a cessé de bouger. J'ai d'abord cru qu'il était mort, puis, j'ai compris qu'il s'était endormi. Je suis descendu de sur son épaule pour me coucher dans la mousse odorante qui poussait au pied de la grosse pierre. Je me suis endormi aussi, épuisé par cette journée riche en chaleur et en aventures.

Lorsque je me suis réveillé, le soleil me tapait dessus. Il m'a fallu un moment pour comprendre où je me trouvais, ou plutôt, pour comprendre que je ne savais pas où je me trouvais. Dendron était déjà debout. Il tournait sur lui-même en contemplant la forêt, et il semblait lui aussi se demander où il était. Son regard est tombé sur moi, et il a semblé heureux et soulagé.

– Tu es là! Je ne t'avais pas vu, je croyais que tu étais parti... Viens, il faut trouver de la nourriture!

Cette fois, il ne me donna pas le choix. Il se pencha vivement et me prit dans sa main. Il s'aventura de nouveau dans la forêt, en contournant les arbres noueux et les amas de fougères.

– Je crois qu'il y a une cabane, là-bas, me dit-il. Allons voir!

Il y avait effectivement une cabane, une toute petite cabane en mauvais état qui tentait de se camoufler au milieu de la végétation dense. J'espérais que le propriétaire de cette habitation soit plus sympathique que le méchant sorcier que nous avions rencontré le jour précédent. Je n'avais pas envie de me faire attaquer par un ustensile encore une fois!

Dendron marcha jusqu'à la porte de la cabane d'un pas assuré, et y frappa avec sa deuxième main, celle dans laquelle je ne me trouvais pas. La porte s'ouvrit lentement, et une vieille femme au visage encore plus en mauvais état que la cabane apparut devant nous. Sans me voir, elle regarda le gamin de la tête aux pieds, puis fronça les sourcils.

– Qu'est-ce que tu veux, p'tit?

– Bonjour madame! dit Dendron. Est-ce qu'on pourrait avoir un peu de nourriture, s'il vous plaît?

On a très faim!

– «On»? releva la vieille femme.

Elle regarda derrière Dendron, comme s'il elle s'attendait à voir un autre humain surgir de la forêt.

– De la nourriture, dit-elle d'un ton un peu inquiet. Je ne sais pas s'il me reste grand-chose, p'tit...

L'expression de son visage plissé changea brusquement.

– Tu l'as volé! cria-t-elle en pointant du doigt le gros fruit orange rempli de poudre bleue que Dendron avait gardé avec lui. Tu l'as volé au sorcier, et il va te retrouver! Il va être en colère!

Sans écouter les protestations de Dendron, elle regarda de nouveau de gauche à droite, plusieurs fois, avant de disparaître dans sa cabane en refermant la porte derrière elle.

– Pars, p'tit! cria-t-elle. Va-t'en d'ici, je ne veux plus te voir! Je ne veux pas être mêlée à ça, et je ne veux pas que le sorcier vienne ici!

Désappointé, Dendron s'éloigna de la cabane en gardant la tête basse.

– J'ai faim, dit-il d'un ton plaintif. Je veux de la nourriture!

Et il partit, une nouvelle fois, à la recherche de nourriture au coeur de la forêt hostile. Il tenta de grignoter les feuilles d'une fougère, mais les recracha en grimaçant. Tout ce qui semblait assez attrayant pour être comestible avait mauvaise odeur, ou mauvais goût, ou les deux. J'aurais aimé pouvoir lui faire remarquer que cette éternelle quête du parfait repas, les blattes et tous les autres habitants de cette forêt la vivaient chaque jour... Mais cette remarque ne l'aurait pas réconforté, et n'aurait certainement pas rempli son estomac.

Alors que la lumière du jour commençait à se faire plus rare, Dendron décida soudainement qu'il en avait assez. Il serra son petit poing, celui dans lequel je ne me trouvais pas, et il déclara:

– Je veux rentrer chez moi!

Il me regarda d'un air embarrassé. Il se pencha pour me déposer sur le sol spongieux, et m'offrit un sourire un peu timide.

– On s'est bien amusé tous les deux! Mais maintenant je dois rentrer chez moi, et je ne peux pas t'amener avec moi... Mais on jouera ensemble un autre jour, hein?

Il me fit un signe de la main, puis s'éloigna. Il rentrait chez lui? Pourquoi ne pas simplement être allé y chercher de la nourriture, plutôt que de tourner en rond dans la forêt?

Soudainement intrigué, je décidai de le suivre discrètement, désireux de découvrir l'endroit où il vivait, mais surtout, désireux d'essayer de m'y procurer quelque chose de savoureux à manger.

Il avançait maintenant d'un pas assuré, comme s'il savait exactement où il se rendait. Je le suivais en courant aussi rapidement que possible, et en m'aidant de mes ailes pour bondir et planer un peu. J'avais toutefois de plus en plus l'impression que le paysage dans lequel nous défilions, je l'avais déjà vu, et très récemment. J'en eus bientôt la certitude: Dendron se dirigeait tout droit vers la vieille maison poussiéreuse du sorcier!

Petit imbécile! Tu ne reconnais pas la maison du sorcier? N'y va pas! J'avais envie de crier et de le mettre en garde, mais j'en étais incapable.

Lorsqu'il arriva en vue de la maison, il pressa le pas. Je m'arrêtai de courir. La porte de la maison s'ouvrit lentement, pour révéler la haute silhouette du sorcier.

– Te voilà! s'exclama l'homme. Je savais que tu reviendrais!

Je me cachai derrière une racine d'arbre qui émergeait du sol. Je ne pouvais plus rien faire pour aider mon ami.

– Papa! s'écria le jeune garçon en se précipitant vers le sorcier.

Papa? Le sorcier ouvrit grand les bras, et Dendron s'y réfugia.

– Je promets que je ne m'enfuirai plus jamais, papa!

Le sorcier le souleva délicatement du sol et le serra contre lui. Les deux humains disparurent alors à l'intérieur de la vieille maison.

Papa? Le méchant sorcier, celui qui hier, voulait faire rôtir Dendron comme un pourceau sur une broche ... Cet homme était son père?

Décidément, les humains sont des créatures bien étranges. Et ce sont les blattes civilisées comme moi qu'ils traitent de vermines, de bestioles nuisibles!

Avec toute cette histoire, je n'avais toujours rien trouvé à manger.

Le palais de Neena

Pour Diane Monette

Je suis contente d'être encore vivante. Quand on n'a plus de maison, la vie devient encore plus précieuse. C'est une chose que les gens normaux, ceux qui habitent dans une maison ou un appartement, ne réalisent pas. Ils travaillent, paient leurs comptes, font leur épicerie, cuisinent leurs repas, regardent la télévision, s'endorment dans un lit confortable chaque soir. Tout ça doit devenir normal, automatique. Je suppose qu'ils ne voient plus grand-chose de merveilleux dans le simple fait de respirer, de manger à leur faim, d'être au chaud quand il fait froid, et au frais quand il fait chaud.

Quand on vit dans la rue, on ne peut rien prendre pour acquis. Rien. Tout est plus difficile, instable et incertain. Chaque matin en me réveillant, je prends le temps de réaliser que je suis encore vivante, et je dis merci. Merci à la vie, tout simplement.

Je m'appelle Neena. Ce n'est pas mon vrai nom, mais c'est celui que j'ai choisi. Je crois que le fait de vivre dans la rue fait vieillir les gens plus vite. Je suis beaucoup plus jeune que j'en ai l'air. Pourquoi je vis dans la rue? C'est une longue histoire, et ce n'est pas vraiment important. Je pense que ça ne sert à rien de remuer le passé. Je vais simplement vous dire qu'au début, je n'ai pas eu d'autre choix...

Puis, par la suite, c'est devenu un choix. J'ai choisi de rester dans la rue, car je me suis aperçue du fait que tout était devenu plus important depuis que j'avais quitté la maison familiale. Plus difficile, oui, mais plus important, et plus beau. Depuis que les rues du centre de cette ville sont devenues les couloirs de ma nouvelle maison, j'ai l'impression de vivre plus pleinement. Je suis moi-même, sans aucune contrainte ni aucune pression de la part des gens qui m'entourent. Je travaille fort, et chaque jour est un combat; mais ces combats me permettent de vivre, et pas seulement de survivre. Oui, je crois que vivre, c'est beaucoup plus difficile que survivre.

Vous vous demandez comment je gagne ma vie? J'ai dit que je travaillais fort. Je ne quête jamais d'argent, car ça me rend mal à l'aise. Je sais que les gens, quand on leur demande quelques sous, s'imaginent que c'est pour acheter de l'alcool, des cigarettes ou de la drogue. Je le sais parce que c'est ce que je pensais, moi aussi, avant de me retrouver dans la rue et de n'avoir pas d'autre choix que de devoir quêter pour me nourrir. Je sais aussi que certains des gens qui quêtent dans cette ville le font dans le but d'acheter de l'alcool ou des drogues. À cause d'eux, ceux qui ont simplement faim se font regarder de travers.

Alors je ne quête pas. J'ai trouvé un autre moyen de subvenir à mes besoins: je vends mon art. J'ai toujours aimé le dessin et le bricolage, mais je croyais que je n'avais aucun talent. Maintenant, je garde toujours une tablette de papier et des crayons dans mon sac, et je vends des dessins aux passants, qui me donnent quelques dollars ainsi que leurs compliments. Les quelques dollars me permettent de me nourrir, et les compliments, qui me semblent sincères, me font plaisir et m'incitent à continuer. Je fais des portraits, des esquisses rapides, ou je dessine ce que je vois autour de moi... Des pigeons, des écureuils qui jouent dans le parc, un vieux livre oublié sur un banc. Des poubelles qui débordent, des néons brûlés, des silhouettes de passants cachées sous des parapluies. Je dessine la ville, et les gens qui y habitent.

J'aime observer les gens. Quand on vit dans la rue, on est souvent invisible. Ce n'est pas que les gens ne nous voient pas... C'est plutôt qu'ils essaient de ne pas nous voir. C'est un peu triste, mais ça me place dans une bonne position pour les observer, eux.

Je regarde les gens, et j'essaie de leur inventer une histoire. J' imagine les endroits où ils se rendent, et les choses qu'ils y font. Je justifie leurs sourires, leurs visages amers, leurs airs empressés. Ce jeune homme, là, peut-être qu'il vient de jeter sa canette de boisson gazeuse par terre parce qu'il est préoccupé, parce qu'il s'est disputé avec sa fiancée et qu'il ignore comment réparer leur relation. Peut-être que cette femme agit de manière brusque avec ses enfants parce que sa mère est malade, et qu'elle n'a pas dormi depuis plusieurs jours à cause du stress et de l'inquiétude.

J'aime essayer d'expliquer ce qui se passe autour de moi. C'est une bonne manière de passer le temps, mais ça me permet aussi, d'une certaine façon, de me rapprocher de tous ces gens qui défilent sous mes yeux chaque jour, sans me voir.

Un jour, dans un restaurant rapide où je m'étais arrêtée pour manger, j'ai vu un homme voler le contenu du bol qui sert à recevoir les pourboires laissés par les clients. Indignée, j'ai pensé à le dénoncer à la caissière, qui avait le dos tourné lorsqu'il a posé ce geste. Puis, je me suis dit que cet homme avait sûrement une bonne raison de faire ce qu'il a fait. Peut-être qu'il n'avait pas d'argent pour payer son prochain repas, et que comme moi, il n'aimait pas quêter.

J'essaie toujours de ne juger personne. Même si je sais que ce n'est pas le cas, j'essaie de considérer que les gens sont tous honnêtes, et qu'ils ont tous de bonnes raisons de faire ce qu'ils font. Si j'ai tort, au moins, je ne perds pas mon temps et mon énergie à me mettre en colère ou à être offensée. J'observe les gens, et je les accepte comme ils sont. La seule chose que je ne tolère absolument pas, c'est la violence. Je crois qu'il n'existe aucune bonne raison pour blesser quelqu'un d'autre, de n'importe quelle manière.

Est-ce que c'est dangereux de vivre dans la rue? Oui, parfois. Mais même si j'essaie de croire que les gens sont tous honnêtes, je ne suis pas naïve. Je me méfie de ceux qui semblent avoir de mauvaises intentions, et je ne me promène jamais seule dans des quartiers qui me paraissent moins sûrs que les autres, et surtout pas le soir.

Heureusement, j'ai des amis qui prennent soin de moi, et m'aident souvent à me sortir des situations difficiles. Il s'agit de mon oncle Boris, et d'Alexandre, mon preux chevalier. Boris n'est pas réellement mon oncle. C'est un vieil homme qui a passé plus de la moitié de sa vie à voyager et à occuper divers emplois, avant de choisir de s'arrêter dans cette ville et d'en faire son domicile. Je l'ai rencontré lors de mon premier hiver passé sur le béton glacé du centre-ville. Il m'a aidée en me donnant quelques trucs. Nous avons mangé des repas chauds ensemble dans des refuges pour sans-abri, et nous avons passé du temps à la bibliothèque publique pour nous réchauffer, mais aussi pour y lire quelques livres. Nous avons passé Noël ensemble, et nous nous sommes liés d'amitié. Maintenant, je ne pourrais pas imaginer ma vie sans mon oncle Boris.

Quant à Alexandre, que j'appelle mon doux chevalier, je l'ai rencontré il y a quelques semaines seulement. Il est beau comme un ange, et il est toujours là pour moi lorsque je me sens triste, que je m'inquiète ou que j'ai peur. Quand il me regarde, j'ai l'impression d'être une princesse, ou une reine. Avec lui, je possède toute la richesse du monde.

Je me rends justement devant le Café Billie-B, là où mes deux amis et protecteurs m'ont donné rendez-vous. Ensemble, nous retournerons passer la soirée et la nuit dans notre château. Notre château, c'est notre secret à nous. C'est mon oncle Boris qui a trouvé cet endroit, il y a de cela deux jours. C'est un endroit abandonné, bien caché au cœur du centre-ville. Nous avons du mal à comprendre pourquoi il n'y a pas déjà des gens qui y dorment, des gens qui y habitent. En comparaison avec les endroits où nous avons l'habitude de passer la nuit, c'est un véritable palais!

Un palais magnifique, spacieux, avec de longs corridors et de grands escaliers qui mènent je ne sais pas où. Nous n'avons pas encore eu la chance de tout explorer. Il y a même une sorte de cour intérieure, avec des fleurs et de beaux arbres, des arbres heureux et en santé, pas comme ceux qui réussissent à pousser ailleurs dans le centre-ville, leurs racines et leurs troncs souvent contenus entre quatre dalles de béton. Dans notre château, tout est propre et tout est beau. C'est l'endroit idéal pour s'installer et profiter d'une bonne nuit de sommeil. Nous nous y sentons en sécurité.

Si nous ne voulons révéler son existence à personne, ce n'est pas par égoïsme. Nous savons que bien des gens comme nous aimeraient venir s'y installer eux aussi. Mais mon oncle Boris m'a expliqué que si nous parlons de notre palais à d'autres, ceux-ci vont également en parler à d'autres. Si une dizaine, ou une centaine d'entre nous s'y rend chaque soir, les policiers et les responsables de la ville finiront par le remarquer, et par nous en interdire l'accès. C'est ce qui se passe toujours. Ils diront que ce château ne nous appartient pas, qu'il est trop beau pour nous, et que quelqu'un, quelqu'un qui a déjà une maison et qui a beaucoup d'argent, sera bientôt intéressé à l'acheter. Pour préserver notre château, nous devons le garder pour nous.

– Tiens, la petite artiste! Où tu vas comme ça?

Ce n'est pas mon oncle Boris qui a parlé, ni Alexandre. Le Café Billie-B se trouve juste de l'autre côté de la rue, mais un petit groupe d'hommes sorti de nulle part se rapproche de moi et me bloque le passage.

– Où tu vas, hein? T'as faite un peu de cash aujourd'hui?

L'homme qui a parlé est grand et maigre. Une tuque de laine grise trône au sommet de sa tête garnie de longs cheveux blonds sales, et quelques dents aux formes étranges émergent de sa barbe répugnante. Son haleine empeste l'alcool. Son visage m'est familier: je sais que ce n'est pas la première fois qu'il essaie de s'en prendre à moi.

– On t'a mangé ta langue, la petite? insiste-t-il. Réponds-moi!

– Laisse-moi passer! Ça te regarde pas, où je m'en vais.

– Pour l'instant, tu t'en vas nulle part, hein les gars?

Ses amis se rapprochent de moi. L'un d'eux a presque posé sa main sur mon épaule. Je retiens mon souffle.

– Tu t'en vas nulle part, tant que tu nous a pas donné un peu d'argent... Ou p't'être que t'as autre chose pour nous, hein? Une belle p'tite femme comme toi, tu dois avoir quelques trucs pour plaire aux hommes?

Les rires gras qui suivent cette déclaration me donnent la nausée. Paniquée, je regarde tout autour de moi. Les quelques passants ne se préoccupent pas de ce qui est en train de se passer. Je n'arriverai pas à m'en sortir seule. J'ai besoin...

Comme si un projecteur venait de s'allumer sur eux, je les remarque tout à coup. Ils sont là, de l'autre côté de la rue: mon oncle Boris, et mon preux chevalier! Ils m'ont vue. Dès que les voitures s'écarteront, ils voleront à mon secours. Leur présence me donne du courage.

Je ramène mes yeux sur le visage du grand blond arrogant, et je le défie du regard.

– À ta place, je me tirerais vite d'ici.

J'élève le ton pour que les autres se sentent concernés:

– Si y'en a un de vous qui me touche, y va le regretter. Alexandre et mon oncle Boris arrivent, et y vont pas être contents.

– Boris? relève le grand blond en fronçant les sourcils.

Il échange un regard hésitant avec l'homme chauve qui se tient à sa droite.

– Ouais, Boris! Si vous le connaissez aussi bien que moi, vous savez que quand il est pas content, il frappe fort. Et Alexandre a un couteau, et il a pas peur des gars comme vous. Ils arrivent, ils sont en train de traverser la rue!

Mes assaillants tournent la tête en direction de mes protecteurs. Le grand blond se met à rire, mais son rire sonne faux. Il sonne comme le rire de quelqu'un qui est mal à l'aise, et qui a peur. Il ajuste sa tuque, crache sur le sol à mes pieds, puis me traite de folle. Il fait ensuite signe à ses amis de le suivre, et ils disparaissent dans une ruelle sombre.

Mon oncle Boris et Alexandre se précipitent vers moi. Soulagée, je leur assure que tout va bien, et qu'ils n'ont pas à s'inquiéter. Alexandre me sourit, et comme toujours, son sourire m'apaise et me réconforte. Ensemble, nous empruntons le chemin secret qui mène à notre palais.

Nous y parvenons bientôt. Les arbres qui l'entourent semblent heureux, et l'air sent bon. Je suis impatiente de m'y installer, et de raconter à Alexandre et à mon oncle Boris ce que j'ai fait de ma journée.

Mais alors que je m'approche de notre château, un homme en uniforme m'interpelle:

– Vous avez pas l'intention d'aller dormir là-dedans cette nuit, mam'zelle, n'est-ce pas?

Je regarde l'homme. Le mot «Sécurité» est brodé sur son uniforme. Il n'est pas armé, sinon d'un téléphone portable et d'un énorme trousseau de clés.

– Ce n'est pas un endroit sécuritaire, ajoute-t-il en me regardant des pieds à la tête comme si cela devait l'informer de mes intentions.

Je hoche la tête.

– Non, je prends une marche pour profiter de l'air frais, c'est tout... De toute façon, ça a l'air d'être placardé partout! Comment j'pourrais entrer là-dedans?

Il ricane d'un air entendu, mais j'ai l'impression qu'il ne me croit pas.

– Non, bien sûr, dit-il. Bonne soirée, mam'zelle... Ne traînez pas trop dans le coin.

Sur ce, il s'éloigne d'un pas lent, mesuré.

Sans attendre, je me dirige vers une fenêtre qui, contrairement aux autres, n'a pas été placardée très efficacement. J'écarte le panneau de bois, et je me faufile par l'ouverture. Mes pieds se posent sur le sol poussiéreux d'un long couloir désert. Je sors une petite lampe de poche de mon sac, et je l'allume. Je suis le couloir silencieux jusqu'à la pièce où je me suis réveillée ce matin. Je m'assois. Les puits de lumière du très haut plafond me laissent voir le ciel, qui commence à revêtir les couleurs de la nuit.

Oui, je sais que je ne suis pas dans un château, mais bien dans un édifice abandonné. Je le sais très bien. Mais pour moi, c'est un palais. Mon palais.

Vous croyez, tout comme le grand blond à la tuque grise, que je suis folle? Vous avez droit à votre opinion. Mon opinion à moi, c'est que c'est ma vie, et que j'ai bien le droit de la vivre comme j'en ai envie. J'ai choisi de vivre dans la rue. J'ai choisi de prendre mes propres décisions. J'ai choisi d'essayer de voir le côté positif de chaque chose, de chaque expérience et de chaque personne. J'ai choisi d'apprécier tout ce qui m'arrive, le bon comme le mauvais, et de tenter d'en tirer des leçons. Je fais le choix, chaque jour, de regarder le monde qui m'entoure avec des yeux remplis de compassion, de tolérance et de gratitude.

Je sais que vous vous posez encore des questions... Vous croyez que je suis seule dans cet édifice abandonné, mais ce n'est pas exactement le cas.

Alexandre n'a jamais existé. Je l'ai inventé il y a de cela quelques semaines, après la mort de mon oncle Boris. J'avais besoin d'un ami, d'un confident, et personne n'était prêt à écouter ma peine.

Mon oncle Boris était connu de tous ceux qui ont élu domicile sur les trottoirs froids du centre-ville. Tout le monde le respectait pour sa sagesse, son courage et sa gentillesse. Lorsqu'il s'est éteint, ça a ébranlé tout le monde, mais personne n'a souffert autant que moi. Il me répétait sans cesse qu'il serait toujours là pour moi, qu'il ne me laisserait jamais seule.

Après son départ, je lui en ai terriblement voulu. Alexandre est entré dans ma vie, il m'a écoutée, consolée et apaisée. Avec lui à mes côtés, je n'étais pas seule.

Puis, un jour, mon oncle Boris est revenu. Avant, je ne croyais pas aux fantômes. Maintenant, j'y crois.

William et la lune

Pour Guylaine Plante

William est un petit garçon souriant et plein de vie, il aime beaucoup... Il aime beaucoup de choses. Il aime les belles voitures rouges, il aime confier des secrets à son ours en peluche, il aime jouer avec ses blocs, et il aime manger des bonbons. Mais ce qu'il aime par-dessus tout, c'est sa maman et son papa.

Par contre, William n'aime pas aller au lit. Ce n'est pas parce que son lit n'est pas confortable, au contraire. C'est un lit bien douillet, avec de belles couvertures douces qui le gardent bien au chaud. Ce n'est pas non plus parce qu'il n'aime pas dormir. Non, si William n'aime pas aller au lit, c'est parce que pendant la nuit, il ne peut pas s'amuser avec ses jouets, ni jouer avec ses amis, et il ne peut pas non plus faire des câlins à ses parents. Il a l'impression que la nuit, c'est une perte de temps!

Un beau jour, alors que William cherchait sa voiture rouge préférée dans son coffre à jouets, il entendit quelqu'un l'appeler:

– William! Hé, William!

William regarda tout autour de lui. Qui l'avait appelé? Ça ne ressemblait pas du tout à la voix de sa maman, ni à celle de son papa.

– William, hé! Regarde par ici... Ici, sous ton lit!

William se pencha pour regarder sous son lit, et il vit son ours en peluche qui lui faisait signe d'approcher.

– C'est moi, Monsieur Boum! Viens ici, William! J'ai besoin de ton aide!

William se demanda ce qui se passait. Monsieur Boum n'avait pas l'habitude de se cacher sous le lit! Il préférerait s'asseoir sur la commode, ou encore, rester bien en vue au centre du tapis coloré, entouré par d'autres jouets. William, curieux, se faufila sous le lit pour aller rejoindre son ami.

Monsieur Boum avait l'air agité et inquiet. William remarqua bien vite que d'autres jouets se trouvaient là, sous son lit. Contrairement à l'ours en peluche, les autres étaient assis en cercle, comme s'ils venaient d'avoir une discussion sérieuse.

– William, une chose terrible s'est produite, dit Monsieur Boum. C'est terrible! Quelqu'un a volé la lune!

La lune? Monsieur Boum parlait-il de cette grosse boule ronde brillante qui habite dans le ciel, et qui a parfois la forme d'un demi-cercle ou d'une banane? William ne comprenait pas ce qu'il y avait de si terrible.

– La lune a disparu, William! continua Monsieur Boom. Ça veut dire que ce ne sera plus jamais la nuit!

William tapa dans ses mains, et son visage afficha un grand sourire. Si la nuit ne venait plus jamais, cela voulait dire qu'il n'aurait plus besoin d'aller se coucher. Il pourrait toujours continuer à s'amuser et à passer du temps avec ses parents!

– Tu ne comprends pas, William! dit Monsieur Boom d'un air ahuri. Si la nuit ne vient plus jamais, ça veut dire que le soleil ne pourra plus se reposer! Il devra rester dans le ciel pour remplacer la lune... Plus personne ne pourra se reposer!

Et alors? se dit William. Il partageait souvent l'opinion de son ours en peluche, mais cette fois, il ne comprenait pas ce qui dérangeait tant son vieil ami. La disparition de la lune, ce n'était pas une catastrophe!

– Mais oui, c'est exactement ce que c'est, une catastrophe! répliqua l'ours. Les gens ont besoin de se reposer, William, ils ont besoin de dormir chaque nuit... Il faut retrouver la lune!

Tous les autres jouets qui étaient rassemblés sous le lit hochèrent la tête. William ne comprenait pas comment ses jouets avaient l'intention de partir à la recherche de la lune. C'était sûrement beaucoup trop compliqué, et beaucoup trop dangereux.

– Oh non, ce n'est pas une mission pour nous, dit Éclair Bleu, la figurine de superhéros qui avait perdu un bras la semaine précédente.

Monsieur Boom regarda William d'un air suppliant.

– Nous avons besoin de ton aide, William! Il faut que tu partes avec moi à la recherche de la lune! Nous comptons tous sur toi.

William regarda ses jouets un après l'autre. Ils avaient tous l'air très sérieux. C'était ridicule! Comment pourrait-il partir à la recherche de la lune? Il n'était qu'un petit garçon... Et puis, ses parents ne le laisseraient jamais sortir de la maison tout seul!

– Ne t'inquiète pas, j'ai tout arrangé, dit Monsieur Boum en hochant la tête. Tout est prêt. Si tu acceptes de m'aider à retrouver la lune, Zip nous y conduira!

L'ours étendit son bras pour montrer quelque chose à William. Zip! Sa voiture rouge adorée sortit de l'ombre et s'avança vers lui. Voilà pourquoi il ne l'avait pas trouvée dans son coffre à jouets. Elle était cachée sous le lit!

– Je peux conduire la voiture, mais je ne peux pas y aller seul, dit Monsieur Boum. Il faut que tu m'accompagnes, William!

William n'avait pas vraiment envie de partir à la recherche de la lune, mais il ne voulait pas non plus décevoir Monsieur Boum et tous ses jouets qui comptaient sur lui. Il hocha la tête pour leur signifier qu'il acceptait cette mission.

– Merci! dit Monsieur Boum d'un air soulagé. Viens, nous devons partir maintenant, nous devons nous dépêcher!

– Tu seras un héros, William! ajouta Éclair Bleu.

Les autres jouets sautèrent de joie et applaudirent.

Monsieur Boum sauta derrière le volant de la belle voiture rouge, et invita William à s'asseoir à sa droite. William s'approcha de la voiture, mais s'arrêta, et regarda en direction de la porte de sa chambre. Sa maman était dans la cuisine... Il ne pouvait pas partir sans lui dire au revoir! Si elle découvrait qu'il n'était plus dans sa chambre, elle serait très inquiète.

– Ne t'inquiète pas, William, lui dit Monsieur Boum. Le méchant qui a pris la lune l'a amenée dans un autre monde, un monde magique! C'est là que nous allons. Dans ce monde secret, le temps passe plus vite qu'ici, alors nous serons de retour avant que ta mère s'aperçoive de ton absence. Je te le promets.

William décida de faire confiance à son ours. Il monta dans la voiture, et boucla sa ceinture de sécurité.

– Tu es prêt? demanda Monsieur Boum.

William lui fit signe qu'il était prêt. Aussitôt, le moteur de Zip se mit à gronder, et la belle voiture rouge sortit de sous le lit pendant que tous les jouets applaudissaient en criant de joie.

Sans prévenir, Zip quitta tout à coup le sol, et s'envola par la fenêtre de la chambre. William n'en croyait pas ses yeux! Sa belle voiture rouge pouvait voler! Le jeune garçon poussa un cri joyeux.

Il fut encore plus surpris quand il vit que le paysage que la voiture survolait n'était pas celui qu'il avait l'habitude de voir quand il sortait de chez lui. Les maisons des voisins, la rue et le parc n'étaient plus là. En regardant derrière lui, William remarqua que même sa propre maison avait disparu!

– Ne t'inquiète pas, William! dit Monsieur Boum. Nous sommes dans le monde magique... Ici, tout est différent!

La voiture survolait une forêt immense, avec des grands arbres de toutes les couleurs: des oranges, des mauves, des roses et des jaunes. Ils ressemblaient presque à des fleurs. Le ciel était d'un beau bleu brillant, et rempli de gros nuages blancs qui ressemblaient à des boules de ouate.

William tendit une main pour toucher un des nuages. Comme il était doux! C'était comme un gros coussin moelleux et confortable... Mais William n'avait pas le temps de s'installer sur un nuage pour faire une sieste! Il avait une mission à remplir. Il devait retrouver la lune.

Selon Monsieur Boum, le méchant qui avait volé la lune l'avait amenée dans ce monde magique... Où l'avait-il cachée? Comment un petit garçon comme lui, qui voyageait avec son ours en peluche dans une voiture volante, pourrait-il la retrouver?

– Je crois que j'ai une idée, dit Monsieur Boum.

L'ours regarda William et lui sourit, sans lâcher le volant de la voiture.

– Regarde là-bas! continua-t-il. Cette vilaine montagne toute noire! Je crois que c'est le seul endroit qui soit assez gros pour cacher la lune.

Monsieur Boum avait raison. Au loin, il y avait une immense montagne, toute noire, entourée de gros nuages gris.

Mais tout à coup, de grosses chauves-souris noires se précipitèrent sur la voiture en poussant d'étranges cris. Les vilaines créatures essayaient de crever les pneus de la voiture volante. William eut très peur, mais heureusement, Monsieur Boum avait tout prévu.

– William! cria l'ours. Il faut que tu chasses ces créatures! Ouvre le coffre secret!

William ouvrit le coffre à gants de la voiture, qui se trouvait devant lui. Il y trouva plusieurs blocs colorés sur lesquels il y avait des dessins d'animaux et des lettres de l'alphabet.

– Prends ces blocs et lance-les sur les chauves-souris! lui demande Monsieur Boum. Ce sont des blocs magiques!

William prit un premier bloc, et le lança sur le nez d'une vilaine chauve-souris. Le bloc explosa en plusieurs étincelles rouges, et la vilaine chauve-souris s'enfuit en poussant des cris terrifiés. William lança un deuxième bloc, puis un troisième. Effrayées par les étincelles rouges, bleues et vertes, les créatures retournèrent d'où elles étaient venues.

Mais alors que William et Monsieur Boum croyaient qu'ils étaient sauvés, un bruit bizarre se fit entendre.

– Je crois que Zip a un problème! dit Monsieur Boum.

La belle voiture rouge se mit à tomber, et l'ours ne pouvait plus la contrôler. William cria, mais remarqua bien vite que la voiture se dirigeait vers un gros nuage blanc, qui amortit leur chute. Ils avaient de la chance!

Les deux amis sortirent de la voiture. William marchait sur un nuage! Même s'il était inquiet pour Zip, il était heureux de pouvoir marcher sur un nuage duveté pour la première fois de sa vie.

– Une des chauves-souris a crevé un des pneus de Zip, annonça Monsieur Boum d'un air rassuré. Ce n'est rien! Je vais réparer tout ça.

William regarda le pneu dégonflé, qui était tout mou. Monsieur Boum ouvrit le coffre arrière de la voiture, et en sortit quelques objets que William n'avait jamais vus. Le petit garçon regarda attentivement son ours pendant qu'il inséra, à l'aide d'un outil long et pointu, une sorte de bandelette collante à l'intérieur du trou percé par une des vilaines chauves-souris. Monsieur Boum retira l'outil pointu, puis coupa les extrémités de la bandelette. Le pneu n'était maintenant plus percé, mais il était encore tout mou. Monsieur Boum prit alors une pompe, et regonfla lentement le pneu jusqu'à ce qu'il retrouve son aspect normal. William était fasciné.

– Voilà! dit Monsieur Boum. C'est réparé! Nous pouvons repartir.

William et son ours remontèrent à bord de la voiture, qui s'envola de nouveau. Ils approchèrent bientôt de la haute montagne sombre. William remarqua qu'il y avait une sorte de grosse porte au pied de la montagne, et qu'une lueur blanche sortait par cette porte. C'était sûrement la lune qui essayait d'appeler au secours!

Monsieur Boum arrêta la voiture devant la porte de la montagne, puis se tourna vers William.

– Nous y sommes... Il est temps d'aller voir ce qui se passe dans cette montagne! Tu es prêt?

William hocha la tête. Les deux amis sortirent de la voiture, et s'avancèrent vers la mystérieuse porte. Ils entrèrent à l'intérieur d'une immense grotte. William leva les yeux, et vit que la lune était enfermée dans une grande cage qui était accrochée au plafond. Pauvre lune, seule dans une cage trop petite pour elle, comme les chats et les chiens au magasin d'animaux où William allait parfois avec ses parents! Il montra la cage à son ours.

– La lune! s'exclama Monsieur Boum. Nous l'avons trouvée! Il faut la sortir d'ici!

– C'est à vous de sortir d'ici! dit tout à coup une voix menaçante.

William et Monsieur Boum sursautèrent. Dans un coin tout sombre de la grotte, ils virent une silhouette qui les observait.

- Partez d'ici! dit la voix. Je ne veux voir personne!
- Qui êtes-vous? répliqua courageusement Monsieur Boum. Pourquoi avez-vous volé la lune?
- Partez d'ici! répéta la voix.

William avait peur, mais il ne pouvait pas abandonner la lune. Il s'approcha doucement de la silhouette qui se cachait dans l'ombre. Il découvrit bien vite que le méchant qui avait volé la lune était un crocodile en peluche, un très grand crocodile en peluche qui n'avait plus qu'un seul oeil. William remarqua que sa peau de tissu vert était déchirée à plusieurs endroits. Il se demanda ce qui lui était arrivé.

Le crocodile regarda William avec l'oeil qu'il lui restait. Même si sa voix était menaçante, le petit garçon trouvait que ce crocodile blessé avait l'air triste. Monsieur Boum s'approcha à son tour, et découvrit lui aussi qui était le voleur de lune.

– Oh! Mais qu'est-ce qui vous est arrivé? demanda l'ours. Et pourquoi avez-vous volé la lune? Ce n'est vraiment pas gentil!

- J'ai pris la lune pour qu'il n'y ait plus de monstres, dit le crocodile.
- Comment? Je ne comprends pas! dit Monsieur Boum.

Le crocodile regarda William d'un air tout triste, puis, il décida de raconter son histoire.

– Avant, j'étais le meilleur ami d'une petite fille appelée Nancy. Je veillais sur elle pendant la nuit, parce qu'elle avait peur qu'il y ait des monstres dans sa chambre. Un jour, la maman de Nancy a décidé qu'il était temps pour moi de prendre un bain... Mais au lieu de me laisser aller dans la baignoire, elle m'a déposé dans une grosse machine effrayante qui tournait en faisant beaucoup de bruit.

– Une machine à laver! commenta Monsieur Boum. C'est vrai que ces machines sont effrayantes.

– Quand je suis sorti, continua le crocodile, j'étais tout propre, mais j'avais perdu un oeil, et j'étais tout déchiré. Nancy ne m'aimait plus... Elle avait peur de moi, car elle croyait que j'étais devenu un vilain monstre! J'étais triste, et je me suis enfui de la maison. J'ai pris la lune pour pouvoir continuer à protéger Nancy contre les monstres... S'il n'y a plus de nuit, il n'y aura plus de monstres non plus!

William trouvait l'histoire du crocodile très triste, et il avait envie de faire quelque chose pour l'aider.

– Il ne fallait pas vous enfuir, dit Monsieur Boum. Je crois que j'ai une solution à votre problème! Je reviens tout de suite!

L'ingénieux Monsieur Boum se rendit jusqu'à la voiture, et revint avec une bobine de fil et une aiguille. L'ours raccommoda les déchirures du crocodile avec soin.

Quand il eut terminé, le crocodile était comme neuf! Mais il lui manquait toujours un oeil... William eut alors une idée. Il tira sur un des boutons de sa chemise, et le tendit à Monsieur Boum. L'ours le prit, et le cousit en place. Le crocodile avait maintenant deux yeux, et un grand sourire.

– Merci, oh merci! dit-il à William. Je n'ai plus l'air d'un monstre! Je peux maintenant retourner chez moi et aller jouer avec Nancy!

- Et vous pouvez libérer la lune, dit Monsieur Boum.
- Oui, bien sûr, dit le crocodile. Merci de votre aide!

William était heureux d'avoir pu aider le crocodile. Celui-ci décida de libérer la lune, et en échange, Monsieur Boum proposa de le reconduire chez lui grâce à la voiture volante.

William ouvrit tout à coup les yeux, et se retourna dans son lit douillet. Il était dans son lit! Avait-il rêvé toute cette aventure? Tout avait semblé si réel! Il se frotta les yeux, et regarda par la fenêtre. Le ciel était noir, et la lune ronde brillait. Le petit garçon avait hâte que le matin vienne pour pouvoir se lever, et jouer avec ses jouets.

William comprit alors que la nuit était aussi importante que le jour. Pendant la nuit, on peut faire des rêves fabuleux, mais surtout, on peut se reposer pour être prêt pour la journée suivante, et pour bien profiter de chaque instant.

Il salua la lune brillante d'un signe de la main, puis il referma les yeux et se rendormit.

Méchant ménage

Pour Marlaine Bouchard

Ma nouvelle maison était hyper crottée, maudit qu'on a travaillé. On a même travaillé en double, par ma faute, et ça, ma femme va toujours me le reprocher. Je vous raconte ce qui s'est passé...

On a acheté une maison, notre deuxième maison. Plus grande que la première; c'est ce qu'il faut quand la famille s'agrandit. On avait déjà un grand garçon de 4 ans, et ma femme était enceinte. On a établi notre budget pour la maison, et on a commencé nos recherches. On a eu la surprise de tomber sur ce qu'on cherchait assez rapidement. La maison était sur le marché depuis plusieurs années, et elle n'avait pas trouvé d'acheteurs. On a eu un très bon prix, une véritable aubaine! Bon, c'est sûr que ce n'est pas une maison neuve, mais une offre comme ça, on ne pouvait pas refuser.

Ce n'est pas une maison neuve, et ce n'était pas une maison très propre non plus. On l'a constaté pendant notre visite. Beaucoup de saleté, des vieilles boîtes oubliées dans le sous-sol, et des années de poussière d'accumulées. On savait qu'on aurait besoin de travailler pour tout nettoyer et tout remettre en bon état, mais on se sentait motivés. «Ça va prendre de la bonne vieille huile de coude!», disait ma femme.

Et on était prêts à en dépenser, de l'huile de coude. Mais après avoir planifié le déménagement avec les déménageurs, on a réalisé que ça serait pas mal proche de la date prévue de l'accouchement. Ma femme a parlé avec son médecin, qui lui a défendu de forcer sur quoi que ce soit avant, pendant et après le déménagement. Sa grossesse n'a pas été facile, et son médecin a déclaré qu'à ce stade-ci, le moindre effort, le moindre choc ou la moindre surprise pourrait être dangereux. En tout cas, c'est ce que ma femme m'a dit. Je n'étais pas avec elle à la clinique cette journée-là, j'étais à la job.

Ma femme m'a donc dit qu'elle ne pourrait pas m'aider à nettoyer notre nouvelle maison. Je lui ai dit que je m'en chargerais. Comme on avait le luxe d'avoir engagé des déménageurs pour s'occuper de nos boîtes et de nos meubles, je me suis dit que ma gang serait d'accord pour venir m'aider à donner quelques coups de torchons et de balai. J'ai appelé mon frère, et Keven et Marc, mes deux meilleurs chums. Je leur ai promis beaucoup de bière et de pizza pour les remercier. Dans ce temps-là, ils ont les coudes très huileux!

Je n'étais pas capable de prendre plus qu'un jour de congé, alors tout devait idéalement se faire dans la même journée. Le plan était simple: je partais de bonne heure pour notre nouvelle maison, avec tout ce qu'il fallait pour travailler. J'ai oublié de mentionner qu'on voulait déménager dans la ville voisine, c'est plus proche de ma job. Ensuite, les gars me rejoignaient là-bas, et on passait une couple d'heures à faire du ménage. Une fois la maison bien propre, bière et pizza à volonté! Les déménageurs devaient arriver vers 4 heures, en même temps que ma femme et notre fils, qui avait très hâte de voir le gros camion.

Le jour venu, j'ai donc rempli mon char de produits de nettoyage et de quelques outils, car je savais qu'il y avait une marche de l'escalier de la cave qui était défoncée, et peut-être quelques autres réparations à faire. J'ai embrassé ma femme, qui devait rester sur place pour se reposer et pour donner des directives aux déménageurs, et je suis parti pour notre nouvelle maison.

Une fois rendu, j'ai stationné mon char dans l'entrée, et j'ai traîné mes torchons, mon balai, mes produits nettoyants et mes outils jusqu'à la porte avant de la maison. C'est là que j'ai découvert que la clé que m'avait donnée l'agent immobilier avait de la misère à entrer dans le trou de la serrure. Après avoir bougonné pendant une minute ou deux, je me suis rendu compte que la porte n'était même pas barrée. Je ne me suis pas vraiment posé de questions. J'aurais dû.

Je suis entré avec tout mon stock, et j'ai appelé mon frère et mes chums pour m'assurer qu'ils allaient venir. Ils sont arrivés peut-être une demi-heure plus tard.

Dès le début, l'ambiance était bonne. J'ai commencé par passer le balai partout à l'étage, pendant que les gars lavaient les armoires de la cuisine, qui en avaient vraiment besoin. Keven m'a fait

remarquer que j'aurais dû apporter un aspirateur, parce que ça allait mieux et plus vite qu'un balai. C'est niais, mais je n'y avais vraiment pas pensé, et ma femme ne m'y avait pas fait penser non plus. Alors tant pis, j'ai balayé.

Je me suis souvenu que Marc était en train de suivre des cours de menuiserie, alors je lui ai parlé de la marche de l'escalier pour qu'il essaie de la réparer. Il a ouvert la porte de la cave et il est descendu.

Quelques minutes plus tard, je l'ai entendu m'appeler.

– Heille, le gros! Viens donc ici!

Je suis descendu le rejoindre.

– C'est laquelle, ta marche brisée?

J'ai voulu lui montrer la marche en question, mais je ne l'ai pas trouvée.

– Voyons... Elle était là! On dirait que quelqu'un l'a réparée.

Marc m'a regardé en fronçant les sourcils.

– Quelqu'un? Qui ça?

– J'sais pas...

J'avais l'impression que quelqu'un était passé ici avant moi. Mais qui serait venu dans ma nouvelle maison juste pour réparer l'escalier? Tant qu'à faire, ça aurait été gentil de faire le ménage aussi!

J'ai alors remarqué que la cave avait l'air vide. J'étais pourtant certain que pendant la visite, j'avais vu plusieurs boîtes de coussins empilées un peu partout. Elles n'étaient plus là. J'avais demandé à l'agent immobilier si c'était l'ancien propriétaire qui avait oublié des objets ici, et il m'avait répondu, d'un air embarrassé, qu'il ne savait pas pourquoi ces boîtes étaient encore dans le sous-sol.

– Qu'est-ce qu'y'a? m'a demandé Marc. T'as l'air inquiet...

– Non, ça va... Y'avait des vieilles boîtes ici. Ça doit être l'agent immobilier qui les a ramassées.

Marc s'est moqué de moi en disant que notre agent immobilier n'avait aucune raison de ramasser les boîtes de la cave après nous avoir fait visiter la maison et après nous l'avoir vendue. J'ai haussé les épaules, et on est allé rejoindre les gars en haut. Encore une fois, j'aurais dû me poser plus de questions.

J'ai fini de passer le balai, puis je suis allé balayer le plancher de la cave. Ensuite, pendant que les gars finissaient de laver les armoires de la cuisine, je suis allé m'occuper de la salle de bain. Je n'avais jamais vu une salle de bain aussi crottée de toute ma vie, même pas après un de nos partys de jeunesse, quand on finissait par vomir dans ou à côté de la toilette chacun notre tour. Ça m'a pris une heure ou deux à tout nettoyer, peut-être plus.

Une gang de gars en train de faire du ménage! Je suis sûr que ma femme aurait aimé ça nous voir. Je pense qu'elle aurait trouvé ça pas mal drôle, et qu'elle nous aurait sûrement filmés pour montrer ça à ses chums de filles.

On a lavé les murs, les plafonds, les vitres. La porte d'un garde-robe était sortie de ses gonds, alors on a arrangé ça. Mes chums ont fait ça comme des pros. Quand je leur ai demandé si ils voulaient prendre un break, ils ont décidé de continuer jusqu'à 3 heures, en disant que la pizza et la bière seraient encore meilleures si on ne s'arrêtait pas pour dîner ou pour se reposer.

On a même réussi à se faire du fun tout en travaillant. On essayait d'imaginer à quoi ressemblaient les anciens propriétaires, et ce qu'ils avaient pu faire pour salir la maison à ce point.

Ma femme et moi on a réussi à vendre notre ancienne maison un peu après avoir acheté celle-là. J'avoue que la maison ne sera sûrement pas impeccable après notre départ, mais je suis certain d'une chose; elle ne sera pas aussi sale que celle-là. Impossible!

Une chose que j'ai trouvée bizarre, c'est qu'on nous avait dit que la maison était en vente depuis plusieurs années. Pourtant, il n'y avait pas vraiment de poussière sur le comptoir de la cuisine et de la salle de bain. La saleté qu'on a vaillamment combattue, c'étaient des moutons de cheveux, des graines de bouffe, des taches gommantes dans le fond des armoires, des marques de je ne sais pas quoi sur les murs, des bouts d'emballages de plastique. Ce n'était pas poussiéreux et décoré de fils d'araignées comme une maison qui n'a pas été habitée depuis longtemps. C'était sale, comme une maison qui n'a jamais vraiment été entretenue par ses anciens propriétaires.

Après avoir terminé le ménage de l'étage, on est descendus dans la cave pour continuer le travail. Au début, la cave sentait un peu le moisi. Après notre passage, elle sentait les produits nettoyants. Ma

femme dit que ces produits-là sentent le propre, mais moi, je trouve que ça sent le chimique.

Vers 3 heures, on avait pas mal tout terminé, enfin. J'étais sûr que si la maison avait pu parler, elle nous aurait remerciés de l'avoir débarrassée de toute la crasse qui se trouvait un peu partout.

J'ai dit aux gars qu'il était temps de prendre un break bien mérité et de s'empiffrer de pizza. On est remontés à l'étage, où ça sentait déjà un peu moins le chimique. Mon frère s'est porté volontaire pour aller nous acheter de la bière au dépanneur, et j'ai commandé les pizzas. Une extra large pepperoni fromage, et deux all-dressed. De la pizza, on en a jamais assez, et on en a jamais trop non plus!

On avait pas de chaises, alors on s'est assis par terre, et on a attendu. Livré en 30 minutes, ou c'est gratuit! Même si on mourait de faim, on faisait des jokes en regardant le temps passer, et on se disait qu'on allait peut-être avoir droit à de la pizza gratuite.

Mon frère est revenu avec de la bière, bien froide, et on s'est ouvert des canettes. Au bout de 24 minutes, je me suis approché de la fenêtre de la cuisine. J'étais impatient, et mon estomac se foutait bien de mon rêve de recevoir de la pizza gratuite qui semblait sur le point de se réaliser. Puis, comme par magie, la voiture du livreur de pizza est apparue au coin de la rue... elle a passé devant la maison, pour aller se stationner dans la cour de la maison voisine.

Là, j'étais en beau maudit. J'étais sûr que c'était une erreur de la part du livreur, et que ce n'était pas la pizza des voisins, mais la nôtre. Je suis sorti sur le perron, et j'ai interpellé le livreur, qui était en train de sonner à la porte des voisins.

– Heille! C'est ici la pizza!

Le livreur m'a regardé en fronçant les sourcils.

– T'es pas capable de lire un numéro de porte comme du monde, champion?

Ce n'était peut-être pas nécessaire que je lui parle sur ce ton-là, mais bon, j'avais faim, et il n'était pas question d'offrir ma pizza presque gratuite aux voisins. J'ai déjà vu des films où les gens qui emménagent dans une nouvelle maison apportent des biscuits ou d'autres petits cadeaux à leurs nouveaux voisins pour faire connaissance, mais là, il ne fallait pas charrier.

Le livreur s'est approché de moi.

– M'sieur, on m'a dit de livrer au 12, et je suis au 12. C'est p't'être vous qui savez pas lire votre numéro de porte.

Là, il m'a pris par surprise. Je me suis retourné, et j'ai bien vu que le numéro inscrit près de ma porte était le 14, et non le 12. Je m'étais trompé en passant ma commande? Puis, j'ai remarqué que sur le terrain des voisins, il y avait une pancarte à vendre, avec une autre pancarte qui disait que la maison avait été vendue. Quant à la pancarte à vendre qui était sur mon terrain, rien ne montrait que la maison avait été vendue.

– C'est donc pour vous, la extra large pepperoni fromage et les deux all-dressed?

– Oui... Je viens d'emménager, alors j'ai dû me tromper de numéro.

J'ai payé la pizza, puis je suis resté planté là pendant que le livreur repartait. J'ai regardé la maison des voisins, qui portait bien le numéro 12, et c'est là que j'ai compris mon erreur.

Rouge. La maison voisine était rouge. La seule maison rouge de toute la rue. Ou plutôt, non; pas la maison voisine, ma maison. Notre nouvelle maison. Et la maison de laquelle je venais de sortir, celle que mes chums et moi on avait passé la journée à nettoyer et à remettre en état... celle-là, elle était brune.

Merde! Comment j'avais pu faire ça? Je ne m'étais pas trompé de numéro de porte en passant ma commande... Je m'étais trompé de maison! J'avais dépensé toute mon huile de coude, et celle de mes chums, à nettoyer une autre maison à vendre... La mienne était toujours aussi sale que le jour où ma femme et moi on l'a visitée, et le camion des déménageurs allait arriver dans environ une demi-heure.

Mes mains se sont mises à trembler. Juste un peu. J'ai déposé les pizzas sur mon perron, et j'ai marché vers la porte de notre vraie nouvelle maison. La clé entraînait parfaitement dans la serrure.

J'ai ouvert la porte. Et je me suis mis à penser à ma femme. Qu'est-ce qu'elle allait dire? Comment elle allait réagir? Je me disais que les gars riraient sûrement de moi en apprenant ça, mais ma femme... Elle allait avoir tout un choc!

Le meurtrier de la Rue Grise

Pour Marlaine Bouchard

J'ai bu toute une bouteille de vin pour m'apercevoir que finalement je l'aimais pas. D'habitude, enfin, peut-être pas toujours, mais souvent, le marchand me laisse goûter avant de faire mon choix, mais cette fois, j'avais bu la bouteille au complet... Enfin, non, c'était ma deuxième bouteille de vin. La première était excellente, mais c'était la dernière de son espèce, alors il a fallu que je goûte autre chose. Vraiment pas buvable, ce vin-là! J'ai replacé la bouteille vide sur l'étalage, et j'ai décidé de partir avant que le marchand voie ce que j'avais fait, et qu'il se fâche. J'étais fatigué, et j'avais pas envie de me faire crier dessus par un vendeur de mauvais vin.

Je suis sorti de sa boutique sans qu'il le remarque. Il pleuvait dehors, mais ça vaut pas vraiment la peine de le mentionner. Ça aurait été plus bizarre qu'il pleuve pas.

Je me suis éloigné rapidement, en titubant peut-être un peu. Le quartier était presque entièrement endormi, mais les lampadaires, qui venaient sûrement tout juste d'être allumés, faisaient paraître la noirceur un peu moins noire. Leurs lueurs frappaient aussi les nappes de brouillard qui arpentaient les rues et les animaient en leur donnant des formes, des teintes et des intentions qu'elles n'avaient sûrement pas.

Bref, c'était le début d'une nuit comme toutes les autres. Moi, ça fait longtemps que j'ai plus peur du brouillard, ni des ombres. Ce qui m'inquiète, ce sont les gens qui se cachent derrière le brouillard et les ombres quand les dernières boutiques ferment leurs portes et que la nuit s'installe pour de bon. Il y a les filles de joie et leurs clients, mais aussi ceux qui veillent sur elles tout en abusant d'elles. Il y a les ivrognes, les voleurs, les mendiants, et les gens qui sortent dehors pour chercher la bagarre, parce que chercher le sommeil dans leurs lits ne les satisfait pas. Il y a des honnêtes gens, aussi, mais ceux-là sont souvent pressés de rentrer chez eux. C'était mon cas. C'est pas toujours facile de marcher vite quand les rues sont mouillées et glissantes, mais je faisais de mon mieux.

En m'arrêtant au coin d'une rue pour laisser passer une calèche tirée par des chevaux somnolents, j'ai commencé à lire des affiches qui avaient été collées à un mur, juste derrière un lampadaire. Il y en a une en particulier qui a attiré mon attention. Juste en haut, c'était écrit, en grosses lettres, «Recherché, le meurtrier de la Rue Grise».

Ah oui, je me souviens! J'avais lu un article qui parlait de cet individu dans le journal, ça faisait deux ou trois jours de ça. Bon, je lis pas beaucoup, et je lis pas très bien, mais je sais lire.

Les gens du quartier ont peur d'un homme dérangé qu'ils appellent le meurtrier de la Rue Grise. Il paraîtrait que plusieurs victimes ont été retrouvées dans le coin, surtout sur la Rue Grise. Ça m'avait marqué, parce que c'est la rue juste derrière chez moi. Des victimes ont été retrouvées, mortes sur le bord de la rue. Mortes, oui. Des victimes, c'est souvent mort. Surtout les victimes d'un meurtrier.

Des gens, il en meurt des tas chaque jour, mais ce qui différencie les victimes du meurtrier de la Rue Grise, ce n'était pas leur âge, leur sexe, leur classe sociale ou la manière dont elles avaient été tuées, non. Les victimes de ce fou ne portaient plus de chaussures ni de chaussettes, et leurs orteils avaient été nettement coupés. Leurs orteils! Il faut vraiment avoir un problème dans la tête, pour collectionner des orteils. Bon, peut-être qu'il collectionnait leurs chaussures aussi, mais il était aussi intéressé par les orteils, ça, c'était certain. Sinon, il ne se donnerait pas la peine de les couper.

J'ai pas pris la peine de lire le reste du texte de l'affiche. Je commençais à avoir un peu mal au crâne. Tout en poursuivant mon chemin, je me suis mis à regarder mes chaussures. Elles étaient pas particulièrement belles, et elles étaient propres uniquement parce qu'il pleuvait toujours. On peut pas vraiment appeler ça propre. Détrempé, plutôt. Malgré ça, je portais des chaussures, et j'avais dix orteils. Je marchais dehors, seul, et je devais passer sur la Rue Grise pour rentrer chez moi.

Je me suis mis à me dire qu'avec tout ça, j'étais exactement le genre de victime que le tueur recherchait, ça faisait aucun doute! J'avais ma canne pour me défendre, mais j'ai jamais su comment me

battre de toute façon. Je voulais pas me battre, je voulais simplement rentrer chez moi.

Je me suis mis à marcher plus rapidement. J'avais pas envie qu'un fou m'attaque, m'assassine, me déchausse et me mutile. Je pouvais lui laisser mes chaussures sans problème, s'il insistait, mais pas davantage. Des chaussures, j'en avais plein d'autres chez moi.

Je marchais donc aussi rapidement que possible, en regardant souvent derrière moi, et tout autour, et devant, bien sûr. La prudence, c'est important. Je voyais des ombres défiler dans le brouillard, ou s'arrêter sous les lampadaires. Les gens charmants que j'ai mentionnés plus tôt, c'était eux. Ils s'installaient pour la nuit, et ils allaient disparaître qu'aux premières lueurs de l'aube.

J'avais l'impression d'être suivi. Je crois que personne me suivait, mais la peur, la peur du meurtrier de la Rue Grise s'accrochait à mes chaussures. J'étais suivi par la peur.

Juste avant de tourner sur la Rue Grise, j'ai entendu un cri, une voix de femme.

– Le tueur! Le tueur est là! Aidez-moi!

Mon coeur a arrêté de battre pendant un instant. La peur avait raison de me suivre: il était là, le meurtrier, tout près. Une femme l'avait vu.

Dès que mon coeur a recommencé à battre, la peur m'a poussé en avant. J'ai pas cherché à voir qui avait crié. Je voulais seulement m'enfuir. J'ai couru, j'ai glissé, je suis tombé, je me suis relevé. J'ai couru encore. La peur me criait de courir plus vite, encore plus vite. J'ai pas fait attention à la direction dans laquelle je fuyais. Mes orteils voulaient rester attachés à mes pieds et au reste de mon corps. Je voulais pas que ma vie se termine comme ça, à cause d'un fou qui aime les pieds.

J'ai couru, j'ai surgi devant une calèche qui roulait à toute vitesse, les chevaux se sont emballés et ils ont cessé d'obéir. J'ai couru, j'ai glissé encore, j'ai échappé ma canne, et puis j'ai bifurqué dans une ruelle pour me cacher. C'était une petite ruelle sombre et sans issue. C'était l'endroit idéal pour rencontrer un meurtrier, pas pour se cacher, mais ça, je le savais pas avant d'y entrer. Je me suis caché quand même, et j'ai attendu. Longtemps.

Mon coeur s'est remis à battre un peu plus lentement, et la peur m'a chuchoté que je pouvais sortir de ma cachette. Je suis sorti. Il y avait personne dans les environs, même pas une ombre. J'ai marché un peu, j'essayais de retrouver mon chemin.

Et c'est là que je l'ai remarquée. Une autre affiche, plus grande que celle que j'avais déjà vue, et plus détaillée. Il y avait un portrait du meurtrier de la Rue Grise. J'aurais pas pu ne pas le voir. Le portrait qui était dessiné là, c'était le mien. C'était impossible, mais pourtant, c'était bien moi. Le meurtrier de la Rue Grise, c'était moi.

Mon mal de crâne s'est transformé en nausée. Je comprenais plus rien, et je me sentais étourdi. La mémoire peut faire défaut, mais les affiches ne mentent pas. J'étais le meurtrier de la Rue Grise! Ça expliquait peut-être ma collection de chaussures. Par contre, je m'expliquais mal comment j'aurais pu tuer qui que ce soit. Je devais pas être dans mon état normal quand j'ai mis fin à la vie de tous ces gens, ça, c'était certain. Je gardais les chaussures de mes victimes chez moi, d'accord... Mais je me demandais où j'avais pu cacher tous leurs orteils. J'espérais que je les avais pas fait cuire pour les manger. Découvrir qu'on a commis des meurtres dont on se souvient pas, c'est terrible, mais découvrir qu'on est un fou qui mange de la chair humaine, ce serait encore pire. Je pouvais pas supporter cette idée.

Quoi qu'il en soit, ma décision était prise: il était plus question de tuer qui que ce soit. Fini, la carrière du meurtrier de la Rue Grise.

Il fallait aussi que je retourne chez le marchand dès le lendemain, pour essayer d'avoir des explications. La bouteille que j'avais bue là-bas, c'était certainement pas du vin. C'était quelque chose de plus fort, sûrement. Quelques bouteilles de vin peuvent pas faire oublier à un homme qu'il a commis des crimes atroces.

Maintenant que j'avais retrouvé une partie de ma mémoire, je me disais que rien, en fait, ne pourrait me faire oublier ce que j'avais fait. Rien! Je pouvais pas continuer ma vie normalement, et faire comme si rien s'était passé. Décider d'arrêter, c'était pas suffisant. J'étais un être horrible, et je méritais d'être puni. Je méritais la prison, ou peut-être même la pendaison.

Il fallait que je me rende et que je laisse la justice décider de mon sort. C'était la seule chose à faire. Puisque malgré le fait que j'avais perdu la mémoire, je regrettais mes gestes et j'étais prêt à affronter les

conséquences de mes actes répugnants, je me disais que peut-être que quelqu'un, quelque part, aurait pitié de moi. Je pouvais peut-être éviter la pendaison.

Je voulais me rendre au commissariat, mais à cause de ma fuite, j'étais un peu désorienté. J'aurais pu demander mon chemin à quelqu'un, mais je voulais pas qu'ils se mettent à crier comme cette pauvre femme que j'avais entendu. Maintenant que je savais que c'était de moi qu'elle avait eu peur, je voulais pas risquer que ça se reproduise.

J'ai remonté un peu le col de mon manteau, et j'ai baissé un peu mon chapeau sur mes yeux. J'avais plus aucune raison d'avoir peur des gens qui se cachaient derrière le brouillard et les ombres. J'étais le pire d'entre eux. J'avais peur de moi, peur des souvenirs atroces que j'avais perdus, mais qui se cachaient quelque part dans ma tête. J'avais peur qu'ils reviennent, qu'ils remontent à la surface.

Puis, j'ai fini par me dire que si j'avais tranché des orteils, j'étais sûrement capable de supporter la vue d'un orteil tranché. Je m'étais dit que j'étais sûrement pas dans mon état normal quand j'ai commis ces crimes, mais peut-être qu'en vérité, c'était maintenant que j'étais pas dans mon état normal. C'était sûrement à cause du mauvais vin que j'avais bu. Peut-être que j'étais un être humain abject, que je l'avais toujours été, et que j'en étais fier. Dans ce cas-là, me dénoncer aux gendarmes, c'était une erreur, et c'était pas un service à me rendre. Peut-être que j'étais destiné à être un meurtrier, un meurtrier connu, craint et respecté. Je savais plus quoi penser.

J'avais toujours mal au crâne, et je me sentais perdu, et pas juste parce que j'étais dans un quartier de la ville que je connaissais pas. Si quelqu'un d'autre méritait de perdre ses orteils, c'était le marchand. Sa camelote m'avait fait perdre la tête. Essayer d'empoisonner ses clients comme ça! Il devrait avoir honte.

J'ai réfléchi à tout ça pendant un bon moment, puis j'ai pris la décision de me rendre à la justice. Il me restait plus qu'un seul problème: je devais trouver le commissariat. J'ai eu l'impression de tourner en rond pendant un moment, puis j'ai enfin reconnu un nom de rue familier. J'ai compris que je me trouvais loin de chez moi, mais je savais enfin comment faire pour mettre fin à mon règne de terreur.

Avant d'atteindre la rue où se trouvait le commissariat, j'ai aperçu deux gendarmes qui discutaient entre eux d'un air nonchalant, debout devant une taverne. L'un d'eux tenait une pipe allumée entre deux de ses doigts. Je me suis approché d'eux sans hésiter.

– Monsieur, dit le fumeur pour me saluer.

L'autre se contenta de hocher la tête en jetant un bref regard dans ma direction.

– M'sieurs les gendarmes, dis-je en m'arrêtant devant eux, j'ai besoin de votre aide!

Mon air paniqué avait attiré leur attention.

– Comment pouvons-nous vous aider, Monsieur?

– Vous d'vez m'arrêter! m'écriai-je en agitant les bras. Tout d'suite! Je crois que j'mérite la prison...

– Calmez-vous! dit le fumeur d'un ton tout à fait professionnel en posant une main ferme sur mon épaule. Calmez-vous, Monsieur. Pourquoi dites-vous mériter la prison?

– J'suis un dangereux criminel! Je mérite pas de rester en liberté, ça c'est sûr!

– Qu'avez-vous fait? insista le gendarme d'un ton un peu plus alerte.

Je le regardai sans rien dire. Il était évident qu'ils me reconnaissaient pas, tous les deux. Pourtant, mon portrait était maintenant affiché à plusieurs endroits dans la ville. Je me dis que c'étaient peut-être deux nouvelles recrues, et qu'ils connaissaient pas très bien leur métier. J'ai baissé le col de mon manteau, et retiré mon chapeau.

– Arrêtez-moi, voyons! C'est moi! Je suis le meurtrier de la Rue Grise!

Les deux hommes ne réagirent pas tout de suite. C'était à leur tour de me regarder sans rien dire. C'étaient deux recrues, c'était évident. Ils avaient pas l'air très compétents. Si j'étais chef du commissariat, je les aurais pas engagés, ces deux-là.

– Qu'est-ce que vous attendez? Arrêtez-moi! Je suis le meurtrier de la Rue Grise, je mérite la prison!

Ils ont échangé un regard entre eux, puis ils ont éclaté de rire. Je comprenais pas ce qu'ils pouvaient trouver drôle. Ils riraient pas autant si j'étais en train de leur couper les orteils.

– Oui, oui, bien sûr, dit le fumeur en essayant d'arrêter de rire.

Son collègue prit la parole, d'un ton plus sérieux.

– Le meurtrier de la Rue Grise est un homme très grand, aux longs cheveux noirs, et il porte une barbe... Vous êtes un petit homme rondelet et chauve. Cessez de vous moquer de nous!

– Si c'est vous le meurtrier de la Rue Grise, reprit le fumeur, vous êtes sacrément bien déguisé!

Et ils se sont remis à rire. J'ai eu l'impression de manquer d'air, comme si quelqu'un venait de me donner un coup de poing dans l'estomac. Puis, je me suis éloigné rapidement, en remettant mon chapeau.

Je savais toujours pas ce qu'il y avait dans la bouteille que j'avais bue, mais décidément, c'était pas du vin ordinaire.

M.Toa

Pour Claude Moussette

«**Il faut vieillir en beauté.**» C'est ce que la mère de Thérèse et Sylvie leur répétait toujours lorsqu'elles étaient toutes petites.

Thérèse, la plus jeune et la plus sage des deux soeurs, s'était rapidement mise à admirer la beauté et l'élégance de sa mère. Elle s'asseyait sur le lit de celle-ci, et l'observait pendant qu'elle brossait et coiffait ses longs cheveux blonds devant le miroir de sa coiffeuse. Thérèse aimait la voir prendre soin de son visage, maquiller ses yeux, ses lèvres et ses joues, et coordonner ses vêtements et ses bijoux. Elle jalousait l'odeur florale de son parfum, et le tintement de ses boucles d'oreilles. Vraiment, la jeune Thérèse était impatiente de devenir une femme, une vraie femme, aussi magnifique et gracieuse que sa mère.

Quant à Sylvie, l'aînée, elle se préoccupait peu des conseils de sa mère, préférant courir dans la boue, collectionner les insectes et nourrir les oiseaux et les écureuils.

Les deux soeurs ne s'étaient jamais bien entendues. Au grand regret de leur mère, elles n'avaient jamais été proches, et s'éloignèrent davantage avec les années.

Aux yeux de Thérèse, sa soeur n'était qu'une écervelée qui était incapable de prendre une décision. À partir du moment où elle avait quitté la maison familiale, elle n'était pas restée plus d'un an dans la même ville, partant même souvent à l'étranger pendant plusieurs mois. Elle avait souhaité devenir vétérinaire, archéologue, infirmière, poète, astronaute, nutritionniste, actrice, et quoi encore!

Peu après le 20^e anniversaire de Thérèse, Sylvie annonça son départ pour un minuscule pays défavorisé dont le nom ressemblait au mot galette, afin de secourir des animaux en danger, de guérir des enfants malades ou d'aider à développer l'agriculture biologique. Thérèse n'était pas vraiment au courant des ambitions ridicules de sa soeur, et elle ne désirait pas en savoir plus à ce sujet.

Sylvie partit, et Thérèse ne fit plus aucun effort pour la revoir, et ne se donna même pas la peine de répondre aux lettres que sa soeur lui écrivait. Avec les années, les lettres se firent de plus en plus rares.

Thérèse, de son côté, chérissait la stabilité et le confort. Elle s'était mariée à un jeune âge, avec un homme qui avait suffisamment d'argent pour lui permettre de s'offrir tout ce qu'elle désirait, et plus encore. Elle prenait soin de son corps, portait des vêtements de marques reconnues, et n'utilisait que les meilleurs produits cosmétiques afin d'entretenir son image. Elle était même devenue représentante indépendante pour les produits de beauté M.Toa, pas parce qu'elle avait besoin d'un revenu supplémentaire, mais parce qu'elle était ravie de pouvoir présenter ces produits de haute qualité à ses clientes, et de discuter avec elles de leurs multiples bienfaits.

Chaque fois qu'elle croisait son regard dans un miroir, Thérèse souriait à son reflet. Elle ressemblait à sa mère, et elle en était fière. Elle était devenue une femme magnifique, une femme désirable, et elle avait réussi sa vie. Tout allait pour le mieux.

Hélas, comme même la plus belle des fleurs finit par se flétrir, la vie parfaite de Thérèse était peu à peu devenue terne avec les années. À 51 ans, sans enfant et nouvellement divorcée, elle sentait qu'il était peut-être temps de se remettre en question.

Ses parents étaient morts depuis déjà quelques années, et elle n'avait pas reçu la moindre nouvelle de sa soeur depuis près de 25 ans. Elle aimait de moins en moins ce qu'elle voyait dans le miroir. Des rides d'aigreur s'étaient dessinées aux coins de sa bouche et de ses yeux, et ses paupières s'étaient alourdies. Elle essayait désespérément d'élargir sa base de clientes, et passait de moins en moins de temps avec ses amies, qui possédaient déjà la gamme complète des produits M.Toa. Elle sentait que certaines questions étaient en train de croître sournoisement dans sa tête, comme de la mauvaise herbe dans un jardin pourtant bien entretenu. Elle redoutait ces questions et refusait de leur accorder son attention, et surtout, de les laisser se poser sur ses lèvres.

Un jour, une cousine éloignée l'invita aux funérailles de sa mère ainsi qu'à un bref séjour dans sa

maison située près de la mer. Thérèse n'avait presque pas connu sa tante Artémise, et n'avait pas passé beaucoup de temps dans cette branche de sa famille. Elle aurait opté pour faire parvenir ses condoléances à sa cousine en refusant l'invitation, si elle ne s'était pas souvenu du fait qu'un chirurgien esthétique réputé, qui lui avait été recommandé par une de ses amies, avait établi sa clinique dans la ville où les funérailles devaient avoir lieu.

Un lifting du visage et un séjour près de la mer! Voilà ce dont elle avait besoin pour raviver sa beauté et se ressourcer. À quoi bon se casser la tête avec des questions sans réponses, quand on peut se fier aux doigts magiques d'un chirurgien pour rajeunir son image et remonter son moral! Elle s'était offert une rhinoplastie à l'âge de 30 ans, et elle n'avait jamais regretté son geste. Elle s'était même souvent dit qu'il s'agissait de la meilleure décision qu'elle avait prise de toute sa vie; elle était prête à renouveler l'expérience avec un lifting.

Elle répondit à sa cousine qu'elle serait présente, puis s'empressa de contacter l'équipe de la clinique du chirurgien afin de prendre rendez-vous. Sa première consultation devait avoir lieu le lendemain des funérailles de sa tante Artémise. Tout était parfait.

Thérèse avait horreur des transports en commun, mais comme elle n'avait jamais conduit sur une aussi longue distance, elle dut se résigner à se rendre chez sa cousine en train. Elle arriva à la gare en fin de soirée. Sa cousine et son mari vinrent la chercher puis, après un bref souper dans un restaurant, lui firent visiter leur demeure. Thérèse n'arrivait pas à se souvenir de la dernière fois où elle avait rencontré cette cousine. Elle fut émerveillée par sa maison qui était décorée au goût du jour, mais elle trouva que l'accueil qui lui était réservé était un peu froid, et elle ne se sentait pas tout à fait à l'aise.

Elle pensa à demander à sa cousine si Sylvie avait elle aussi été invitée aux funérailles, et si elle avait l'intention de venir, mais elle n'osa pas. Elle conversa avec sa cousine et son mari pendant environ une heure, surtout par souci de politesse, puis elle monta à sa chambre se coucher.

Le lendemain, elle sentait toujours un certain malaise en présence de sa cousine et de son mari. La matinée s'écoula rapidement, et le moment était venu de se rendre au salon funéraire.

Dès qu'elle y mit les pieds, Thérèse regretta un peu d'être venue. Elle détestait cette ambiance feutrée, pleine de chagrins, de regrets et de sourires qui semblaient faux, qui la ramenait aux funérailles de ses propres parents. De plus, même si elle savait que la plupart des gens qui portaient le deuil étaient des membres de sa famille éloignée, elle avait l'impression de ne pas être tout à fait à sa place parmi eux. Elle offrit ses condoléances à tout le monde, jeta un dernier regard sur le visage aux traits tirés et figés de sa tante Artémise, puis se retira dans la petite pièce où du café au goût amer était servi.

Elle était impatiente que cette journée se termine. Elle avait hâte de rencontrer son chirurgien, et d'en apprendre plus sur le lifting qui la tentait.

Bientôt, des gens qu'elle n'avait pas vus depuis longtemps, et d'autres qu'elle n'était pas tout à fait certaine de connaître, vinrent engager la conversation avec elle tout en sirotant un café. Certains lui mentionnèrent, avant de s'éloigner, que sa fille venait d'arriver, et qu'elle était magnifique.

Thérèse resta interdite. Elle n'avait jamais eu de fille! Elle aurait aimé avoir des enfants, mais sa peur d'abîmer son corps a fini par prendre le dessus sur son désir de fonder une famille.

De plus en plus de gens vinrent lui faire quelques commentaires sur sa fille, et elle ne trouvait rien à leur répondre. Elle était troublée par certains souvenirs tristes qui tentaient de remonter à la surface de ses pensées, mais elle se sentait aussi affectée par la fatigue et la tristesse des gens présents.

Une vieille dame dont elle n'était pas certaine de connaître le nom vint bientôt lui dire qu'elle avait aperçu sa fille, et que celle-ci ressemblait à sa mère lorsqu'elle avait 20 ans. La vieille dame lui posa ensuite quelques questions, mais Thérèse ne répondit pas. Pourquoi tant de gens la complimentaient-elle sur sa fille? S'agissait-il d'une mauvaise blague? Elle croyait commencer à comprendre ce qui se passait réellement, mais elle refusait de se l'admettre.

La vieille dame finit par s'éloigner, mais avant que Thérèse ne prenne la décision de se lever pour retourner dans la salle principale du salon dans l'espoir d'éclaircir le mystère, une jeune femme s'approcha timidement d'elle pour lui poser quelques questions à propos des produits M.Toa. Elle prétendait que la cousine de Thérèse, qui était la tante de son meilleur ami, lui avait suggéré de venir lui parler. Thérèse, qui avait toujours des dépliants et quelques échantillons dans son sac à main, en

offrit à la jeune femme et discuta avec elle pendant un moment.

Lorsque la jeune femme la remercia et commença à s'éloigner, Thérèse se leva enfin et lui demanda si elle avait vu sa fille. La jeune femme hocha la tête, et lui répondit sans hésiter qu'elle était de l'autre côté, dans la grande salle. Thérèse serra brièvement les poings, prit une lente et profonde inspiration, puis se rendit dans la pièce voisine. Elle avait l'intention d'aller à la rencontre de la progéniture que les gens présents lui avaient attribuée, et dont ils disaient tous qu'elle était d'une grande beauté.

Elle s'avança lentement dans la pièce, et détailla les gens qui s'y trouvaient en évitant de poser les yeux sur le cercueil de sa tante Artémise. Elle ne fut qu'à moitié surprise lorsqu'elle aperçut Sylvie.

Sa soeur était en train de discuter avec deux ou trois personnes, près d'une immense gerbe de fleurs violettes posée sur une colonne blanche marbrée. Contrairement à la plupart des gens présents, Sylvie n'était pas vêtue de noir. Elle portait un ample chandail de laine orangé, sur lequel étaient visibles de petits motifs blancs et gris qui semblaient représenter des ours, et son manteau et son sac de voyage donnaient l'impression qu'elle venait tout juste d'arriver en ville.

Thérèse n'avait pas vu sa soeur aînée depuis longtemps, mais il lui était impossible de ne pas la reconnaître. Tel que la vieille dame le lui avait dit en croyant lui faire un compliment, Sylvie lui ressemblait lorsqu'elle avait 20 ans. Elle avait les mêmes pommettes rebondies, les mêmes yeux vifs et rieurs, et le même nez saillant que, pour sa part, Thérèse avait choisi de corriger grâce à une chirurgie. Les cheveux de Sylvie étaient attachés en une longue natte épaisse, où le blond se mêlait à plusieurs fils blancs d'aspect rêche, seul détail qui témoignait de son âge avancé.

Thérèse remarqua avec amertume que sa soeur aînée, en plus de sembler plus jeune et plus heureuse qu'elle, avait peut-être même l'air plus jeune que lorsqu'elle l'avait saluée pour la dernière fois avant son départ à l'étranger. Les gens qui visitaient le salon funéraire afin de témoigner leurs sympathies à la famille de la tante Artémise, plutôt que de s'interroger sur l'identité de cette femme souriante qui venait se joindre à eux après un long voyage, avaient tous tenu pour acquis qu'il s'agissait de la fille de Thérèse. Quelle humiliation!

Thérèse aurait probablement dû s'approcher de sa soeur afin de lui parler, mais elle en était incapable. Elle se sentait trahie, bafouée, tournée au ridicule. Elle avait l'impression que ses joues avaient pris feu. Et Sylvie, qui ne l'avait pas vue, continuait à discuter avec insouciance avec ses interlocuteurs, qui semblaient captivés par le charisme qui émanait de ses gestes et de son visage. Son visage magnifique, sur lequel le bonheur semblait avoir laissé davantage de traces que le temps.

Thérèse serra les dents, puis quitta le salon funéraire sans parler à personne. Elle s'éloigna d'un pas ferme pendant quelques minutes, puis décida de prendre un taxi pour revenir chez sa cousine, qui avait pris soin de lui laisser une clé de sa demeure. Une fois de retour dans la chambre qui devait être la sienne pour les quelques jours suivants, elle se laissa choir sur son lit.

Elle pensa alors à annuler sa consultation du lendemain. À quoi servaient les chirurgies esthétiques et les produits cosmétiques coûteux, si sa soeur aînée, qui vivait depuis des années dans un pays défavorisé, était plus belle qu'elle et pouvait aisément être prise pour sa fille?

Thérèse sentit alors que quelque part dans sa tête, une sorte de barrage qui s'était fragilisé depuis son divorce se rompit. Elle éclata en sanglots.

Elle pleura longtemps, jusqu'à ce que ses larmes cessent de couler. Puis, elle suivit le cours de ses pensées, en toute simplicité et en toute honnêteté. Elle comprit qu'elle avait toujours été un peu jalouse de la spontanéité et des folles ambitions de sa soeur, même si elle n'avait jamais osé l'avouer. Elle repensa aux paroles et aux conseils de sa mère, et elle accepta d'admettre, pour la première fois de sa vie, qu'il existait plusieurs manières différentes de vieillir en beauté.

Enfin, elle prit sa décision. Elle n'allait pas annuler sa consultation ni son lifting. Elle allait s'offrir la chirurgie qui lui tentait, puis, elle allait profiter de chaque moment de son séjour près de la mer pour se reposer, pour chercher des réponses à ses questions, et pour faire la paix avec elle-même.

Elle se releva et marcha jusqu'au miroir de la chambre. Elle sécha ses yeux rougis par les larmes, puis fouilla dans sa trousse afin de trouver les produits dont elle avait besoin pour refaire son maquillage, qui avait coulé.

Lorsqu'elle fut de nouveau présentable, elle sourit à son reflet dans le miroir. Elle appela ensuite un

taxi, pour la deuxième fois en à peine deux heures. Elle avait quelque chose d'important à faire.

Le jeu

Pour Cloé Hurtubise

Pourquoi ai-je pris l'enveloppe et non pas l'oeuf? C'est la question que je me poserai pendant longtemps. Tout avait pourtant bien commencé...

Ce soir-là, comme presque chaque soir, je me rendais à la ferme du vieux Billie-Bob afin d'y visiter le poulailler. Billie-Bob est un fermier qui, je crois, prend bien soin de ses animaux, mais il manque un peu de vigueur et de discipline, ce qui en vérité m'avantage souvent. Bref, je me dirigeais vers le poulailler afin d'y dérober un oeuf ou deux. Oui, la plupart de mes semblables se nourrissent plutôt des habitantes du poulailler, mais en ce qui me concerne, j'ai développé un intérêt pour le goût délicat des oeufs fraîchement pondus. À mon avis, nul autre aliment n'est aussi parfumé, aussi savoureux, aussi raffiné!

À mon arrivée à la ferme, je me suis faufile sous la clôture. Lors de mes toutes premières visites, le vieux Billie-Bob prenait soin de boucher chacun des trous que je creusais dès le lendemain matin, mais il a bien vite quelque peu relâché sa vigilance.

Une fois dans la cour de la ferme, je me suis retrouvé, à ma grande surprise, truffe à truffe avec le Chien du vieux Billie-Bob. Ce jeune gaillard, qui ne m'a jamais semblé particulièrement vif d'esprit, était d'ordinaire attaché au bout d'une longue chaîne, près de la grange. Qui donc l'avait libéré de ses liens?

Il plongea ses yeux dans les miens, et me projeta son haleine fétide au visage tout en me dévoilant ses crocs.

– Tu vas où comme ça, hein? aboya l'animal.

– Ma foi, cher ami, répondis-je, ne faites pas l'idiot! Vous savez très bien où je vais, et vous n'avez que peu essayé de m'en dissuader par le passé.

– Ce soir, c'est différent! objecta l'infortuné canidé.

– Allons, il faut pourtant que je mange! Le vieux Billie-Bob ne m'apporte pas de viande dénaturée dans une gamelle.

– C'est pas mon problème! répondit le Chien.

– Cher ami, nous avons pourtant beaucoup de choses en commun, vous et moi, dis-je d'un air faussement pensif en le contemplant du bout des pattes jusqu'à la pointe des oreilles. Vous apprécieriez certainement le goût raffiné des oeufs, vous aussi.

Mon interlocuteur se mit à grogner. Il était d'ordinaire très facile de l'embobiner, mais ce soir, il semblait décidé à me causer des ennuis. Je n'avais pas envie de me battre, et il fallait bien avouer que bien que légèrement idiot, mon adversaire me surpassait en taille ainsi qu'en force.

– Allons, calmez-vous, mon cher! Si vous le prenez sur ce ton, je vais repartir... Ce n'est pas la peine d'en faire toute une histoire!

À ce moment, il regarda derrière lui, en tournant la tête lentement, comme s'il voulait que je suive son regard. Monsieur Cheval était sorti de son enclos, et il s'avançait gracieusement vers nous. Sa robe blanche et grise, mouchetée de noir, était d'une propreté impeccable, tout comme sa crinière qui semblait enfin avoir été brossée pour la toute première fois.

– Vous êtes un peu en retard, ce soir, il me semble! me dit le fier étalon d'un ton de reproche.

Surpris par cette étrange salutation, je ne trouvai rien à répondre.

– Mais peu importe, reprit Monsieur Cheval. Ce soir est un soir particulier, et tout est prêt! Suivez-moi.

Le Chien aboya son approbation. Quant à moi, je restai méfiant.

– Pourquoi vous suivrais-je, Monsieur Cheval? Je n'ai pas besoin de votre aide pour me guider là où j'avais l'intention d'aller. Ne me croyez pas assez sot pour ne pas me méfier de vos sabots!

– Mes sabots? répliqua Monsieur Cheval. Je ne les salirai certainement pas en vous piétinant!

Suivez-moi... Nous avons préparé une surprise pour vous, ce soir.

Une surprise? Si j'avais su de quoi il s'agissait, j'aurais quitté la ferme aussitôt. Mais je ne savais pas, et j'avais besoin de savoir.

Je suivis donc Monsieur Cheval ainsi que le Chien. Ils s'arrêtèrent bientôt, et au même moment, une forte lumière inonda la cour. Je me préparai à fuir, croyant que le vieux Billie-Bob venait de sortir de chez lui avec sa carabine.

Je restai cependant immobile. Devant moi, les moutons et les cochons de la ferme se tenaient debout et formaient des rangs serrés. Tous posaient leurs petits yeux noirs sur moi, et semblaient attendre quelque chose. Je n'ai pas peur des porcs, et encore moins des moutons, mais ils m'étaient supérieurs en nombre, et ne semblaient pas être dans leur état normal.

Moi qui avais simplement envie de déguster un oeuf ou deux, j'étais à présent complètement destabilisé par les événements. Je tentai cependant de garder une certaine contenance.

Je me tournai vers Monsieur Cheval.

– Allons, cher ami... Quelle est la signification de tout cet étalement de ménagerie?

– Je vais tout vous expliquer... cher ami. En appui à Dame Poule et à Sir Coq, qui en ont assez de perdre leurs oeufs dans votre estomac, nous vous proposons maintenant un marché.

Les cochons et les moutons me fixaient toujours, sans bouger. Une menace planait sur moi. J'allais devoir courir, et vite.

– Voici de quoi il s'agit, continua Monsieur Cheval. Nous avons organisé une sorte de jeu, afin de nous divertir tous. Vous devez accepter d'y participer... Si vous gagnez, vous pourriez vous mériter le plus gros oeuf de tout le poulailler. Si vous échouez... Vous devez nous donner votre parole que vous ne reviendrez plus jamais nous importuner.

Un jeu? Quelle idée étrange... J'étais de plus en plus intrigué, mais toujours méfiant.

– Et si je refuse de participer à votre jeu... Que se passera-t-il?

Le Chien me montra ses crocs, mais sans grogner. Je décidai de me résigner.

– Très bien... Je vous donne ma parole. Si j'échoue, je ne reviendrai plus.

Lorsque je donne ma parole, je la tiens. J'allais tout faire pour remporter la victoire... Sinon, il me faudrait trouver une autre ferme pour y dérober mes gâteries favorites.

– Excellent! hennit Monsieur Cheval. Commençons la première épreuve du jeu, que j'animerai moi-même. Qui veut se mesurer à notre invité pour la première épreuve?

Mademoiselle Agnelle, une vieille brebis qui semblait dure d'oreille, s'approcha de Monsieur Cheval avec une lenteur exaspérante.

– Moi, moi, dit-elle d'une voix bêlante. Je suis prête!

– Très bien, approuva Monsieur Cheval. Je vais donc vous poser différentes questions pour vérifier votre connaissance de la culture. Il vous faut être le premier, ou la première, à donner la bonne réponse.

Il agita la tête en direction d'un abreuvoir pour chevaux, que je n'avais pas remarqué. Deux minuscules porcelets, qui semblaient s'être enduits de boue putride spécialement pour l'occasion, se tenaient sur de petites plateformes placées au-dessus de l'eau.

– Voici Plouc et Flaque, dit Monsieur Cheval en désignant les porcelets. Chaque fois que l'un de vous donnera une bonne réponse à une question de culture, le porcelet de son compétiteur se rapprochera de l'eau. Lorsque le porcelet d'un participant tombera à l'eau, le participant en question sera éliminé.

Mon regard se posa sur le visage de Plouc, mon porcelet. Il me regardait d'un air enjoué, comme s'il était impatient de patauger dans l'abreuvoir.

– Vous êtes prêts? demanda Monsieur Cheval.

– Je suis prête! répondit Mademoiselle Agnelle en tremblotant.

– Je suis prêt, répondis-je.

Je croyais pouvoir sortir vainqueur de cette épreuve sans le moindre problème. Après tout, quel niveau de culture pouvaient bien avoir des animaux de ferme qui ne quittaient jamais leur ferme, et qui n'avaient jamais vu le monde? J'étais, sans aucun doute, infiniment plus cultivé que n'importe lequel d'entre eux!

– Voici la première question de culture, reprit Monsieur Cheval. Dans lequel de ses champs Billie-Bob cultive-t-il des pommes de terre?

– Dans le champ qui se trouve près du ruisseau! s'écria aussitôt Mademoiselle Agnelle.

– C'est une trahison! m'écriai-je à mon tour. Comment aurais-je pu connaître la réponse à une telle question?

– Quel est le problème? demanda Monsieur Cheval. C'était une question de culture, tel que je l'avais annoncé. Mademoiselle Agnelle a donné la bonne réponse!

Monsieur Cheval donna un petit coup de sabot sur le rebord de l'abreuvoir. La plateforme sur laquelle se tenait Plouc, mon porcelet, s'inclina un peu vers l'avant.

– Deuxième question, dit Monsieur Cheval d'un ton impérieux. Lorsque Billie-Bob ne cultive pas l'un de ses champs pour permettre à la terre de se reposer, comment désigne-t-il ce champ?

Cette fois, Mademoiselle Agnelle hésita. Pour ma part, je croyais connaître la réponse. J'avais entendu ce mot quelque part, je ne sais pas où.

– Il dit que ce champ est en jachère, répondis-je.

– Bonne réponse, dit Monsieur Cheval en donnant un autre petit coup de sabot sur l'abreuvoir.

Cette fois, la plateforme de Flaque, le cochonnet de Mademoiselle Agnelle, s'inclina un peu. Le jeu se poursuivit ainsi pendant un moment, l'un ou l'autre des porcelets se retrouvant de plus en plus en danger après chaque question. Mademoiselle Agnelle avait une bonne connaissance de la culture des champs du vieux Billie-Bob, mais sa mémoire semblait parfois faire défaut. Quant à moi, je devais la plupart de mes bonnes réponses à la chance.

Finalement, au terme d'une lutte serrée, Flaque tomba à l'eau en poussant un couinement de surprise. Mademoiselle Agnelle avait perdu.

Monsieur Cheval me félicita, mais les moutons et les cochons qui observaient le déroulement du jeu semblaient déçus de me voir remporter la première épreuve.

– Allez, la deuxième épreuve, maintenant! dit le Chien en m'invitant à le suivre.

Il me conduisit au milieu d'un petit groupe de vaches qui se mirent aussitôt à me fixer du regard, tout en mâchant je ne sais quoi. J'attendis que le Chien m'indique en quoi consistait la deuxième épreuve, mais le pauvre bougre se contentait d'agiter bêtement la queue.

Enfin, Verrat, un cochon un peu moins obèse que les autres, s'approcha de moi et me dévisagea de ses petits yeux où semblait briller, à ma grande surprise, une certaine lueur d'intelligence.

– Toi, j'taime pas! me dit le porc d'une voix bourrue, tout en postillonnant.

– Votre courtoisie m'impressionne, Verrat, répondis-je.

– La deuxième étape, c'est une course à obstacles. Tassez-vous, vous autres!

Il se tourna vers les vaches, et celles-ci s'écartèrent pour me dévoiler une sorte de machine dont le vieux Billie-Bob se servait probablement pour cultiver ses champs.

– Une course à obstacles? Dites-m'en plus, cher ami... Vous vous attendez à ce que je grimpe sur cet engin?

– Tu dois suivre le parcours, et essayer d'arriver devant le poulailler avant ton adversaire, expliqua Verrat. Si ton adversaire gagne... eh bien, tu as perdu, et bon débarras!

– Je vois... Et qui fera la course contre moi?

Je regardai les vaches, qui me dévisageaient placidement. Je pouvais courir plus rapidement qu'elles, cela ne faisait pas le moindre doute.

– Ton adversaire, c'est Chevreau, cracha Verrat.

Une petite chèvre blanche, tachetée de gris, bondit jusqu'à moi en bêlant. Sans me laisser davantage de temps pour réagir, Verrat annonça le départ de la course avec un grognement sec. Chevreau sauta sur la machine du vieux Billie-Bob avec agilité. Comme je ne pouvais pas le laisser gagner, je m'élançai à sa suite.

Je découvris bien vite que le parcours de la course était constitué de machines agricoles, de balles de foin et de caisses de bois. D'autres vaches montaient la garde de chaque côté des obstacles, comme pour s'assurer que nous ne tentions pas d'emprunter un raccourci jusqu'au poulailler.

Il était juste là, le poulailler! Mais pour l'atteindre, je devais courir, sauter, ramper, grimper; et

toutes ces choses, Chevreau les faisait avec une agilité déconcertante. Je refusais cependant de m'avouer vaincu.

Par miracle, j'atteignis le poulailler avant mon adversaire, mais il s'en fallut de peu. J'étais à bout de souffle, tandis que Chevreau avait presque l'air de vouloir recommencer la course une deuxième fois, uniquement pour le plaisir. Verrat et Monsieur Cheval, qui se trouvaient déjà sur place, me déclarèrent vainqueur de la deuxième épreuve.

– Toutes mes félicitations... Votre prix vous attend à l'intérieur, me dit Monsieur Cheval.

Sous les encouragements silencieux des habitants de la ferme, je fis enfin mon entrée dans le poulailler. À l'intérieur, tout était différent. De chauds rayons de lumière tournoyaient en frappant les murs et le sol, et un rideau pourpre masquait le fond de la pièce.

Sir Coq et Dame Poule s'approchèrent de moi. La lumière changeante faisait briller leurs plumes, sur lesquelles des grains de sable doré semblaient avoir été saupoudrés. Dame Poule me lança un regard assassin.

Un bref moment passa. Sir Coq prit enfin la parole, d'un ton froid et prétentieux.

– Eh bien, je ne m'attendais pas à vous voir entrer ici ce soir. Mais puisque vous voici, et que vous avez remporté la victoire, nous devons nous plier à notre part du marché. Venez.

Les deux êtres à plumes m'entraînèrent vers le fond de la pièce. Tandis que Dame Poule me dévisageait toujours d'un air haineux, Sir Coq tira sur un petit cordon, et le rideau pourpre se déplaça pour révéler ce qui se cachait derrière.

– Choisissez votre prix, dit Dame Poule. Vous avez le choix entre cet oeuf... et cette enveloppe.

Sur un monticule de paille étaient placés un oeuf, le plus gros oeuf qu'il m'avait été donné de voir de toute mon existence, et un paquet d'allure mystérieuse. Une enveloppe.

– Choisissez vite votre prix, et partez d'ici! insista Sir Coq.

Quelle idiotie! J'allais bien sûr me saisir de leur oeuf, et me régaler. Mais en approchant du monticule de paille, j'ai remarqué qu'une odeur étrange mais attirante émanait de l'enveloppe. Ce paquet mystérieux sentait l'humain, et je ne sais quoi d'autre.

Je finis par me dire que j'avais déjà mangé plusieurs oeufs, mais que si je ne choisissais pas l'enveloppe, je ne saurais jamais ce qu'elle contenait. Troublé par ma curiosité, j'ai saisi l'enveloppe, et j'ai couru hors du poulailler.

Monsieur Cheval et le Chien m'attendaient à l'extérieur. Derrière eux, le reste de la ménagerie se tenait dans l'ombre, et m'observait.

Je posai mon prix sur le sol, et j'entrepris de déchirer le paquet afin qu'il me révèle son contenu. Je découvris plusieurs rectangles de papier brun, froissés. Sur chacun d'eux se trouvaient différents symboles, et même le visage songeur d'un humain avec une épaisse moustache. J'ignorais de quoi il s'agissait, mais cela ne se mangeait pas! Cela n'avait, à bien y réfléchir, pas vraiment d'odeur.

Qu'est-ce qui m'avait pris de me fier à ma curiosité! Il ne s'agissait pas là d'un véritable prix, mais bien d'une blague immonde!

Monsieur Cheval s'approcha alors de moi.

– Je crois bien qu'après tout vous avez échoué, cher ami, dit-il d'un ton moqueur. Partez, maintenant! Et ne revenez plus jamais ici.

Opération Corrida

Pour Laurianne Audet

Tous les ordinateurs venaient de briser en même temps au département de police, mettant en péril une dangereuse opération d'espionnage qui était déjà beaucoup trop risquée, mais, alors que les policiers et les détectives paniquaient, ils semblaient oublier ma présence salvatrice, la présence de leur télécopieur, qui pouvait régler tous leurs problèmes.

On m'avait souvent ignoré, ou pire encore, traité de machine désuète, de dinosaure de la communication. Mes semblables et moi, nous nous faisons remplacer par l'internet, les courriels, et toutes ces technologies nouvelles, et de plus en plus d'humains doutaient de notre utilité.

J'avais accumulé de la poussière pendant plusieurs années, mais mon heure était enfin venue. J'avais l'intention de montrer à tous de quoi j'étais réellement capable.

Tandis que les policiers et les détectives tentaient de comprendre ce qui était arrivé à leurs ordinateurs, qui étaient pourtant si performants, moi, je me mis en marche, et j'essayai de me connecter au réseau informatique du département de police.

– Qu'est-ce qui se passe? hurla le Chef de police pour la trentième fois.

Jean-Roger, un jeune détective qui semblait passer sa vie le nez collé à l'écran de son ordinateur, pianotait frénétiquement sur le clavier, en vain. L'appareil refusait de lui répondre.

– Je crois que les taurillons nous ont repérés, Chef, dit Jean-Roger d'une voix un peu trop hésitante. Ils ont dû nous bloquer l'accès à leur réseau, et pirater nos ordinateurs. Je vous avais dit que l'opération était risquée.

Le visage du Chef devint rouge.

– Et moi, rétorqua-t-il furieusement, je t'avais dit que c'était à toi d'évaluer les risques, et de faire ce qu'il fallait pour nous protéger. Tu as échoué!

Le Chef déposa violemment sa tasse de café vide sur un bureau, et arpenta la pièce en blâmant tour à tour chacun des membres de son équipe. Les écrans noirs des ordinateurs se mirent tous à afficher l'image d'un crâne de taureau rouge, qui clignotait comme un sinistre avertissement.

Entre-temps, j'avais réussi à me connecter au réseau informatique, et j'avais vite compris que, contrairement à ce que croyaient Jean-Roger et les autres, les taurillons ignoraient qu'ils étaient espionnés. Le réseau ne semblait pas avoir été altéré, les ordinateurs n'avaient pas été piratés à distance, et ils n'étaient probablement pas sous l'emprise d'un virus informatique non plus. J'avais des preuves de mes découvertes, mais comment aurais-je pu les communiquer aux policiers et aux détectives? Il fallait que je trouve une manière d'attirer leur attention.

Vous vous demandez peut-être ce que sont les taurillons, et en quoi consistait cette importante opération d'espionnage? Depuis quelque temps, le département de police tout entier était mobilisé par la recherche d'informations et d'indices sur l'identité et les plans d'un mystérieux criminel qui se faisait appeler Taureau. Avec les membres de son organisation, qu'il désignait sous le nom peu flatteur de taurillons, l'odieux personnage cherchait à semer la confusion, le chaos, et même l'anarchie, de toutes les manières possibles. Taureau et ses taurillons s'amusaient à défier l'autorité, et l'autorité, par le biais du département de police, avait l'intention de défier ses adversaires à son tour. C'est ainsi que cette opération d'espionnage avait gagné le nom d'Opération Corrida.

Les détectives et les policiers avaient réussi à avoir accès à un réseau crypté que Taureau utilisait pour échanger des ordres et des informations avec ses taurillons. Juste avant que les ordinateurs ne cessent de fonctionner, Jean-Roger avait découvert que Taureau s'était récemment associé à un homme appelé Pierre Timothée de Chèvrefeuille, dont les policiers soupçonnaient l'implication dans un bon nombre de vols et de meurtres qui n'avaient jamais été complètement résolus.

J'ai vite réussi à trouver, dans les archives du réseau utilisé par Taureau et ses taurillons, une discussion entre le chef de l'organisation et un interlocuteur se nommant Professeur. Sans attendre, je

me suis emparé de cette discussion en l'imprimant. Les détectives et les policiers ne portaient toujours pas attention à moi.

Mais tout à coup, une main s'approcha et souleva la petite pile de télécopies que je venais de produire. Il s'agissait de la main d'un détective qui avait toujours été plus calme, plus patient et plus distingué que les autres, et que je connaissais sous le nom de S.Blatt. Personne ne l'avait jamais appelé par son nom complet, mais c'est le nom qui était affiché sur son uniforme de travail.

De tout le département de police, S.Blatt était le seul qui semblait ne pas avoir complètement oublié mon existence. Je le surprénais souvent en train de m'observer, comme s'il se questionnait sur mon fonctionnement et sur mes capacités.

Il resta planté près de moi, et commença à lire la première télécopie, à voix haute.

Taureau

@Professeur @TaurillonTom Le premier essai est-il concluant?

Professeur

@Taureau Tout fonctionne comme prévu. Notre agent est entré et sorti ni vu ni connu!

Taureau

@Professeur Excellent! Vous serez récompensé pour votre sérum, soyez-en certain.

Professeur

@Taureau Le meilleur est encore à venir, chef!

S.Blatt interrompit sa lecture, et posa sur moi ses yeux écarquillés.

– Comment... Tu... Tu as trouvé ça sur le réseau de Taureau? Et tu l'as fait imprimer... par toi-même?

Il attendait une réponse. Je fis imprimer une nouvelle feuille, sur laquelle il put lire les mots «Puisque les ordinateurs ne répondent plus, je fais ce que je peux pour vous aider.»

S.Blatt hocha la tête, puis tourna son regard en direction du Chef de police, qui hurlait toujours des ordres et des insultes à l'intention des policiers et des détectives, qui paniquaient toujours avec autant d'ardeur.

– C'est incroyable! s'exclama S.Blatt en reportant son regard sur moi. Ils ne le croiront jamais... Est-ce que tu serais capable... de découvrir où se trouve le quartier général de Taureau?

Je fis imprimer une autre télécopie, qui disait «Rien de plus simple, cela ne prendra qu'un instant.». S.Blatt sourit, puis se gratta la tête tout en parcourant rapidement la première pile de télécopies.

– Je dois lire toute cette conversation, dit-il. Ensuite, il faudra que je trouve une manière de leur annoncer que le télécopieur est peut-être notre meilleur atout pour Opération Corrida.

À ce moment, le Chef s'approcha de nous d'un air bougon.

– Qu'est-ce que tu fais là, toi, à marmonner tout seul dans ton coin? Tu parles avec le télécopieur? Arrête de perdre ton temps, et va plutôt me chercher une nouvelle tasse de café!

S.Blatt lui montra les télécopies.

– Mais Chef, regardez! Le télécopieur...

– Je me fous du télécopieur! C'est ton meilleur ami, c'est ça? Ou c'est plus qu'un ami? Va me chercher mon café, espèce d'incapable! Je le prends noir, au cas où tu l'aurais encore oublié!

Quelques-uns des policiers se mirent à se moquer de S.Blatt. Celui-ci me lança un regard désolé, déposa les télécopies sur la table, puis quitta lentement la pièce, la tête basse.

Lorsqu'il fut parti, je me mis à réfléchir à tout ce que j'avais découvert jusqu'à maintenant. Si les ordinateurs n'avaient pas été piratés à distance, cela signifiait forcément que c'était quelqu'un qui se trouvait dans cette pièce qui leur avait fait quelque chose. Mais qui? Un des taurillons de Taureau avait-il infiltré le département de police?

La voix forte du Chef interrompit mes pensées.

– J'en ai plus qu'assez de ce S.Blat! dit-il. Excentrique, lunatique, et bon à rien! Je ne comprends pas pourquoi je ne l'ai pas déjà congédié... Mieux vaut tard que jamais! Et tant qu'à y être, je veux aussi me débarrasser de cette vieillerie inutile!

Je savais qu'il parlait de moi.

– Toi, là! dit-il à un policier qui semblait pris au dépourvu devant la tête de taureau clignotante qui hantait l'écran de son appareil. Débranche le télécopieur, et va le jeter aux ordures! Il est temps de libérer un peu d'espace sur cette table!

Le policier quitta son poste de travail, et obéit. Au moment où sa main tira sur le fil pour me débrancher, mes moteurs internes se mirent en marche. Il était temps pour moi d'utiliser mes dernières ressources, non seulement pour mon propre salut, mais aussi pour aller avertir S.Blat de ce qui l'attendait.

À la grande surprise du policier et du Chef, je me soulevai de la table sur laquelle j'étais posé depuis des années, et je me propulsai vers l'unique porte de la pièce. Elle était fermée, et je savais que personne n'allait l'ouvrir pour moi; je fonçai droit sur la fenêtre qui perçait sa partie supérieure. Je sortis du local informatique dans un fracas de verre brisé.

Je tournai à gauche dans le corridor, et je ne tardai pas à rencontrer S.Blat, qui revenait vers le local avec une tasse de café fumant à la main. Je m'arrêtai juste devant son visage, mais il fut si surpris de me voir voler ainsi qu'il en échappa la tasse, qui se brisa sur le sol.

– Tu... Comment tu as fait ça?

Je fis rapidement imprimer une nouvelle télécopie, sur laquelle il put lire «C'est grâce à l'énergie résiduelle après avoir été branché autant d'années sans être utilisé. Le Chef veut te congédier, ne retourne pas là-bas. Je sais où se trouve le quartier général de Taureau, je peux t'y conduire. Il faut faire vite.»

– Tu es incroyable! s'exclama S.Blat. Tu peux me conduire là-bas?

Il baissa les yeux sur les fragments de porcelaine qui baignaient dans une flaque de café noir, à ses pieds. Il releva les yeux sur moi avec un sourire déterminé.

– Je passe chercher quelque chose dans mon casier, et nous partons sur-le-champ!

Il se mit à courir dans le corridor, et je le suivis. Il s'arrêta devant un casier de métal beige, en ouvrit la porte, et en sortit un petit contenant noir.

– C'est une grenade... C'est moi qui l'ai faite, m'avoua-t-il d'un air embarrassé. Elle pourrait nous être utile.

Sans plus attendre, j'étendis le plateau qui servait à recevoir mes télécopies, et mon nouveau collègue de travail s'y assit. Je me précipitai ensuite hors du bâtiment qui abritait le département de police.

Je m'élançai dans le ciel noir, en savourant ma nouvelle liberté, mais sans me détourner de ma mission. Je devais conduire S.Blat au quartier général de Taureau avant d'avoir épuisé toute mon énergie.

Après avoir survolé la ville pendant un moment, j'ai remarqué, sur le toit d'un édifice à bureaux, une large statue qui représentait un taureau furieux, sur le point de charger son adversaire.

– Le quartier général de Taureau! s'écria S.Blat. Il n'était pas vraiment bien caché, finalement...

Il s'interrompit subitement, et poussa un cri étouffé. Quelqu'un venait de l'attaquer, mais qui? Il n'y avait personne d'autre...

S.Blat se battait contre un ennemi invisible, mais malgré tout, la lutte était bien réelle, et me fit perdre l'équilibre. L'énergie résiduelle qui m'habitait s'épuisa tout à coup, et je tombai rapidement vers le sol, entraînant dans ma chute S.Blat et son adversaire.

L'Opération Corrida était-elle vouée à l'échec?

S.Blat sortit de ses rêveries, puis termina de remplir la tasse de café noir qui était destinée à son supérieur. Il avait la désagréable impression d'être épié. Il se retourna, mais le corridor était vide. Il était pourtant persuadé d'avoir entendu des pas, et même le souffle d'une respiration, qui semblait se rapprocher de ses oreilles.

Depuis qu'il avait décroché un poste de stagiaire au département de police, S.Blat était de plus en plus nerveux, voire même de plus en plus paranoïaque. Il était souvent distrait, et ses collègues de travail se moquaient tous de son apparence et de son comportement, qu'ils jugeaient excentrique et inapproprié. Plutôt que de lui confier des missions d'espionnage, on lui ordonnait d'aller chercher du café, de ramasser les trombones qui traînaient par terre, et même d'épousseter les stations de travail de ses collègues.

S.Blat savait qu'il était paranoïaque, mais cette fois, même si ses yeux lui disaient le contraire, il était certain du fait que quelqu'un se trouvait près de lui.

Le télécopieur ne lui avait pas parlé, et il ne s'était surtout pas envolé. Tout cela, c'était dans sa tête. Il repensa toutefois à l'information que le télécopieur avait partagé avec lui dans son scénario imaginaire, ainsi qu'à son combat contre un ennemi invisible. Un ennemi invisible!

Il retint sa propre inspiration, se fia à son ouïe, et projeta le café noir hors de la tasse, dans la direction d'où lui semblait provenir le souffle de son ennemi. Une bonne partie du liquide brûlant resta en suspension dans l'air, et délimita les contours d'un visage qui se tordait de douleur en poussant un cri désincarné.

Agile comme un fauve, S.Blat se jeta sur l'étrange apparition en se servant de la tasse comme d'une arme de poing. Son adversaire se débattit, mais S.Blat mit à profit toutes les connaissances qu'il avait acquises en visionnant de nombreux films d'arts martiaux. Bientôt, l'homme invisible cessa de bouger, inconscient.

S.Blat l'attrapa par les poignets, et commença à le traîner en direction du local où les policiers et les détectives paniquaient toujours. Il frétille de plaisir en pensant à l'expression de surprise qu'il lirait sur les visages du Chef et de ses collègues, lorsqu'il leur expliquerait que Taureau, grâce à l'aide de Pierre Timothée de Chèvrefeuille, avait réussi à rendre certains de ses taurillons invisibles. Cet homme, qui avait peut-être un ou plusieurs complices, était entré dans la pièce, ni vu ni connu, et il avait trouvé une manière de contrôler tous les ordinateurs du département. Il était ensuite sorti de la pièce, sans attirer l'attention, au moment où S.Blat était lui-même sorti pour se rendre jusqu'à la machine à café.

S.Blat sourit. Il allait certainement avoir droit à une promotion, et tout ça, grâce à un télécopieur.

La mission

Pour Karen Goyette

Ça m'a complètement sorti de la tête. Je sais que j'ai quelque chose d'important à faire, mais ça m'a tellement sorti de la tête que je ne peux même pas dire c'est à propos de quoi. Je sais seulement que c'est important, ça, j'en suis certain. J'ai l'impression que ça fait des heures que je marche dans cette forêt, et qu'il ne se passe rien.

Depuis quelque temps, j'ai des problèmes de mémoire. Rien de bien grave, mais il m'arrive d'avoir des absences, et d'oublier certains détails de ma vie quotidienne. Ça ne m'aide certainement pas à savoir comment je suis arrivé dans cette forêt, ni pourquoi j'y suis. Mais il y a autre chose.

Je n'ai pas l'habitude qu'on me prenne au sérieux. Moi, je prends ma profession au sérieux, mais ma profession semble n'avoir que du dédain pour moi. Je fais de mon mieux, mais je ne récolte pas grand-chose en retour. Alors, quand quelqu'un me prend au sérieux et m'offre une opportunité intéressante, j'ai tendance à perdre tous mes repères. Soit c'est moi qui finis par tourner la situation au ridicule, un peu malgré moi, soit je fais ce qu'on attend de moi en me sentant comme un imposteur, comme un acteur à qui on a imposé un rôle dans un mauvais film.

Peut-être que je n'ai pas bien écouté mes instructions. Peut-être que j'ai cru, depuis le début, que je n'étais pas à la hauteur et que je n'arriverais pas à remplir cette mission. Peut-être que c'est pour ça que j'ai tout oublié... Presque tout oublié.

J'ai l'impression que ça fait des heures que je marche dans cette forêt, et je sais qu'on me regarde, qu'on me suit du regard. Vous savez, quand quelqu'un vous observe avec tellement d'attention, que vous finissez par sentir le poids de ses yeux dans votre dos. Et ces yeux pèsent une demi-tonne chacun. Mais je n'ose pas regarder tout autour de moi pour essayer de dénicher ces gens aux yeux lourds. Je ne sais pas pourquoi, mais je sens que les regarder, c'est une des pires choses que je pourrais faire en ce moment. J'en suis certain. Je sais qu'ils sont là, qu'ils me suivent, qu'ils se rapprochent de moi... Mais je dois les ignorer, mon regard ne doit surtout pas croiser les leurs. Surtout pas.

Ma main glisse sur la gourde que je porte à ma ceinture. Je remarque alors que ma gorge est sèche, mais deux secondes plus tard, je remarque aussi que ma gourde est vide. Je découvre ensuite, dans la poche de ma veste, une petite flasque de métal. Vide elle aussi.

Je suis dans une forêt, j'ai une mission à remplir, des gens m'espionnent, et j'ai aussi soif que si je venais d'avaler un désert. Si je pouvais me souvenir de quelques détails de plus, peut-être que je pourrais en finir avec cette mission, quitter cette forêt, et aller boire un coup. Si seulement c'était aussi simple!

Je finis par déboucher sur un endroit un peu plus dégagé, et là, en levant les yeux, je vois au loin une haute montagne jaune, un jaune foncé, presque doré. La Montagne Jaune! Je me souviens: ma mission, c'est de me rendre dans la grotte cachée au pied de la Montagne Jaune. Un message m'y attend, avec des précisions sur ma mission. Je dois être prudent, car ce territoire est occupé par une tribu de sauvages, et je dois aussi éviter de tomber sur les mercenaires ennemis qui me recherchent. Pourquoi ils me recherchent? Je ne sais plus trop. Si je réussis à les éviter, je n'aurai pas de problèmes. En route vers la Montagne Jaune!

Je lève les yeux une nouvelle fois, et la Montagne Jaune se trouve maintenant juste devant moi. On dirait presque qu'elle a marché jusqu'à moi, plutôt que moi jusqu'à elle. J'avance avec prudence, et je reste alerte. Je sais qu'il y a toujours des gens qui m'observent, mais ils ne font aucun bruit, et aucun bruit suspect ne vient de la forêt.

J'approche lentement de la montagne. Je crois qu'il faut que je trouve l'entrée d'une grotte. J'approche encore. Soudain, un horrible craquement se fait entendre, comme si je venais de marcher sur une grosse branche sèche. Comme si le bruit les avait attirées, une horde d'immenses chauves-souris noires vole subitement vers moi. Mon premier réflexe est de protéger mon visage et ma tête avec mes

bras.

Alors qu'elles tournent autour de moi en poussant des cris aigus, je remarque qu'elles ont un drôle d'air. Bien sûr, je n'ai jamais vu de chauves-souris d'aussi près, mais on dirait presque que celles-ci pourraient servir de décorations d'Halloween. Elles me semblent fausses, mais la terreur qu'elles m'inspirent est bien réelle. Comment pourrais-je me défendre contre ces affreuses créatures?

J'ouvre les yeux et je découvre que je suis étendu sur le sol, parmi les fougères. Il n'y a plus aucune trace des chauves-souris. Que s'est-il passé? Je crois que j'ai peut-être reçu un coup derrière la tête, mais mon crâne ne me fait pas mal. Je suis simplement très confus. Je me souviens qu'il y avait des chauves-souris, et qu'elles m'attaquaient. J'inspecte mes mains, puis je tâte mon cou à la recherche d'une morsure, mais je ne trouve rien.

Je me relève avec précaution. Je suis dans une clairière au milieu de laquelle il y a un gros rocher gris. Je n'ai aucune idée de ce que je suis en train de faire ici. Je prends la gourde qui pend à ma ceinture, et je bois une gorgée d'eau, la dernière qu'il me restait. En remettant ma gourde à sa place, je remarque qu'un bout de papier roulé a été glissé sous ma ceinture. Je le sors de sa cachette et je le déroule.

«Tu dois aller chercher la cargaison au village de Tatuti'q.»

Voilà ce qui est écrit sur le bout de papier, en gros caractères d'imprimerie noirs. Mais un autre message a été ajouté avec un crayon de plomb, en plus petit.

«C'est à ta gauche.»

Je ne sais pas où se trouve ce village, mais le message ajouté au plomb règle mon problème. Je remets le message à sa place, puis je me dirige vers la gauche. Je sors de la clairière et je me retrouve dans une partie très dense de la forêt. J'entends des cris, plusieurs cris d'animaux ou d'oiseaux, je ne sais pas trop. Je ne vois aucun animal, juste quelques insectes, et il n'y a pas vraiment de mouvement dans les arbres non plus. J'ai l'impression que quelqu'un m'observe, et je n'aime pas ça. Je garde la tête haute, et j'essaie d'avoir l'air confiant. Ce n'est pas le moment de montrer de la peur. Je ne suis même pas certain d'avoir peur, de toute façon. Je me demande seulement quelle est cette cargaison que je dois aller chercher, et où je suis supposé la ramener.

Tout à coup, j'entends des coups de feu. Avant que j'aie le temps de réagir, une demi-douzaine d'hommes armés surgissent des buissons et se mettent à me tirer dessus. Je bondis derrière un large tronc d'arbre pour échapper à leurs balles.

La plupart des mercenaires ennemis arborent des corps musclés et bronzés. L'un d'eux porte un tatouage en forme de crâne sur son front, comme s'il s'était dit que deux têtes valaient mieux qu'une.

Ils continuent à décharger leurs munitions sur le tronc de mon arbre protecteur, en hurlant des mots qui, je crois, ressemblent à de l'espagnol. J'attrape la mitrailleuse que je porte en bandoulière, et je quitte ma cachette pour passer à l'attaque. Les mercenaires semblent être des adversaires redoutables, mais ils sont tous de très mauvais tireurs. Leurs balles ne m'atteignent pas, mais ils tombent l'un après l'autre devant moi en poussant des cris d'agonie qui me semblent exagérés.

Lorsque le dernier de mes ennemis s'est écroulé devant moi, j'attends un bref instant. La forêt est silencieuse. Je garde mon arme en mains, et je poursuis mon chemin.

Le village se trouve maintenant devant moi. J'ai l'impression de ne pas me souvenir de ce qui s'est passé entre le moment où j'ai terrassé mes ennemis, et le moment où je suis arrivé ici. J'ai probablement eu une absence. La personne qui a déclaré que cet endroit était un village ne devait pas avoir une très grande présence d'esprit non plus. Je ne vois que trois huttes minuscules, qui semblent avoir été construites avec des bouts de bois, des balles de foin et des retailles de jute. Je plains les pauvres gens qui habitent ici.

Ils se plaignent, eux aussi. Une douzaine d'hommes et de femmes et deux enfants, qui portent des vêtements sales, sortent de derrière une hutte et se dirigent vers moi en parlant tous en même temps. Je crois les entendre dire que je suis leur héros, et que je suis arrivé juste à temps. Même si leur qualité de vie est sans aucun doute médiocre, ils n'ont pas l'air d'être en danger. Je ne comprends pas ce que je suis venu faire ici, et j'aimerais que quelqu'un m'explique la situation.

– Calmez-vous! Ne parlez pas tous en même temps, je comprends pas! Qu'est-ce que je peux faire

pour vous aider?

Une femme pose ses mains sur mes épaules, et me regarde d'un air désespéré.

– Des gens qui veulent nous chasser de nos terres ont placé une bombe sur notre réservoir d'eau potable. La bombe va exploser bientôt, et nous allons finir par mourir de soif! Nous ne voulons pas quitter les terres qui appartenaient à nos ancêtres.

Les villageois me supplient de tout faire pour désamorcer la bombe, et j'accepte, même si leur problème ne me semble pas vraiment cohérent. Il y a certainement d'autres sources d'eau potable près de ce village... La femme me conduit jusqu'à un baril de métal rouillé, qui est à moitié enfoui dans la terre juste au centre du village.

– Ça, c'est votre réservoir d'eau potable? Même si la bombe n'explose pas, vous n'en aurez pas pour longtemps si vous n'êtes pas capables de le remplir...

La femme me regarde d'un air surpris, puis regarde autour d'elle, comme si elle s'attendait à ce qu'un des autres villageois lui dise ce qu'elle devrait me répondre. Personne ne parle.

– Vous êtes notre seul espoir! Vous devez désamorcer cette bombe! insiste-t-elle.

Je fais craquer mes jointures, prêt à me mettre au travail.

– Très bien... Reculez, et tenez-vous à l'écart.

Les villageois m'obéissent. Je m'accroupis devant le baril, sur lequel un petit boîtier noir a été fixé. Je fais sauter le couvercle du boîtier à l'aide de mon ongle, et il me révèle un écran sur lequel un décompte de 3 minutes apparaît en chiffres rouges lumineux. Dans 3 minutes, ce truc pourrait me sauter dans les mains, et mes bottes seraient inondées d'eau potable.

Mais 3 minutes, c'est bien suffisant.

Je sors une petite paire de pinces de la poche de ma veste, puis je me penche sur le boîtier de la bombe. Dans ses entrailles, je distingue quatre fils de couleurs différentes: un bleu, un orange, un vert et un rose.

Et c'est là que je me souviens. Oui, ma mission était bien de venir désamorcer une bombe. Je crois qu'il y a autre chose, mais il y a surtout une bombe sur le point d'exploser, et on m'a dit quel fil je devais couper pour sauver le village. Mais ça m'a sorti de la tête...

Est-ce que c'était le rose? Le orange? Je ne sais plus. J'ai envie de couper les quatre fils, mais je sais que ce n'est jamais une bonne idée. J'approche mes pinces du boîtier, j'hésite. Les secondes s'écoulent, tout comme les gouttes de sueur produites par mon front.

– Coupez! crie un homme d'un ton impatient.

– Je ne sais pas quel fil couper!

L'écran affiche maintenant un peu plus qu'une minute. Je n'y arriverai pas. La seule option qu'il me reste est de dire à tous les villageois d'aller se cacher dans la forêt, au cas où la bombe était assez puissante pour détruire tout leur village.

– Coupez!!

– Je ne sais pas quel fil couper! Est-ce que c'est le bleu? Le vert?

Quelqu'un se précipite vers moi. Je lève les yeux. Un jeune homme avec une petite barbiche et des yeux furieux s'arrête devant moi, et me fait signe de me relever. Je me relève.

– Ok, Ricardo, me dit-il en retenant sa colère, je sais que tu as des problèmes de mémoire ces temps-ci, tu me l'as dit souvent...

Je cligne des yeux. Derrière le jeune homme, deux autres jeunes hommes qui tiennent chacun une petite caméra sur leur épaule droite me regardent d'un air découragé. Tous les trois, ils doivent avoir la moitié de mon âge.

– J'ai même été indulgent, reprend le jeune à la barbiche, et j'ai accepté de réduire le dialogue au minimum... Tu n'as presque rien à dire, seulement des scènes d'action! Mais ça fait au moins 100 fois que je te le répète: le fil rose! Tu dois couper le fil rose! Est-ce que c'est vraiment si compliqué?

Je ne sais pas quoi dire. Je me sens comme si je venais de recevoir un coup sur la tête. Des souvenirs me reviennent, tous mêlés, plus mêlés que les quatre fils de la bombe, la bombe qui n'a pas explosé, en fin de compte. Bien sûr qu'elle n'explosera pas! Rien de tout ceci n'est vrai.

– Tu peux me répondre quand je te parle? Tu dois couper le fil rose! Est-ce que c'est vraiment si

compliqué? Et puis, on s'en fout de la couleur, au fond... Mais il faut que tu coupes un fil! N'importe lequel! Tu peux faire ça? D'accord, tu as des muscles et tu parais bien devant la caméra, mais est-ce que tu es assez intelligent pour couper un fil, Ricardo? Je commence à en douter...

Il ne retient plus sa colère; il la déverse sur moi dans un flot de paroles et de postillons. Je viens peut-être de gâcher une scène du tournage, encore une fois, mais je ne vais pas laisser un jeune blanc-bec me parler comme ça. Ce n'est pas la bombe qui explose, c'est moi.

– Pas assez intelligent pour couper un fil, hein? D'accord, j'en perds des bouts et ma mémoire est en compote, mais au moins je t'ai averti, depuis le début! Toi par contre, tu n'as pas l'air de remarquer que ton film est nul... La mission secrète, les chauves-souris, les mercenaires ennemis, et... et le dialogue! Rien ne fait de sens. Si je me souviens bien, c'est le pire script que j'ai lu de toute ma carrière!

– Ta carrière? réplique le jeune à la barbiche. Quelle carrière? Tu devrais presque me payer pour que je te laisse jouer dans mon film!

J'explose une deuxième fois.

– Celle-là, c'est la meilleure! Me laisser jouer dans ton film? Si ton film n'était pas aussi minable, mon petit gars, peut-être que tu aurais pu trouver un acteur meilleur que moi. Peut-être que tu n'aurais pas eu besoin de me supplier d'accepter le rôle principal!

Une nouvelle bombe explose, cette fois, sur le visage rouge et crispé du jeune aspirant réalisateur, dont je n'arrive toujours pas à me souvenir du nom. Il me crie que je suis viré et qu'il ne veut plus jamais me voir. Je jette mes pincettes par terre, puis ma fausse mitraillette, puis ma veste, et je m'éloigne d'un pas ferme, la tête haute.

Et voilà, je viens encore, malgré moi, de détruire une nouvelle opportunité. En fait, en y réfléchissant bien, je trouve la situation plutôt drôle.

Que les villageois se trouvent un autre héros pour sauver leur précieuse réserve d'eau potable. Moi, ma prochaine mission est de sortir de cette forêt, et d'aller boire un coup.

Ourse Ardente

Pour France Brière

Mère pour la vie, mère et grand-mère. Oria avait toujours été fière de ces deux rôles. Son mari était mort depuis longtemps. Elle avait élevé ses quatre enfants seule, et lorsque trois d'entre eux se marièrent et eurent à leur tour des enfants, elle se donna pour mission de devenir la grand-mère idéale. Elle s'était montrée à la hauteur de sa mission, si bien que tous les enfants du petit village de Rac s'étaient mis à l'appeler Grand-maman. Elle en était ravie. Son cœur était assez grand pour tous. Elle s'occupait même de Bo et Ysa, deux oursons orphelins qui la visitaient souvent et qui avaient besoin de nourriture et de réconfort.

Elle n'avait jamais eu peur de travailler dur, et elle avait toujours su se débrouiller avec presque rien. Elle aimait sa famille plus que tout, et sa vie était remplie de bonheur. Rien au monde ne la rendait plus heureuse que de passer un après-midi dans son jardin ensoleillé, entourée de ses sept petits-enfants et de ses oursons.

Mais depuis quelques mois, une ombre s'installait peu à peu dans son cœur. La situation du pays était instable. Le Pays d'Obajour, à la frontière est de la Galetrie, avait commencé à s'emparer de quelques villages. Des soldats s'attaquaient fréquemment à Bannes, la capitale de la Galetrie, qui se trouvait près du village de Rac, de l'autre côté du fleuve. Malgré l'opposition de sa mère, Lazlo, son fils aîné, avait décidé de rejoindre l'armée de Bannes qui s'affairait à repousser les envahisseurs.

Le Pays d'Obajour menaçait d'envahir la Galetrie depuis plusieurs années, mais personne ne s'attendait vraiment à les voir un jour passer à l'acte. Et personne en Galetrie ne savait pour quelle raison leurs terres étaient tant convoitées par leurs voisins de l'est. Certains racontaient qu'ils étaient intéressés par un minéral précieux qui abondait dans le sol, mais personne n'aurait pu dire de quel minéral il s'agissait. D'autres disaient que les familles riches du Pays d'Obajour étaient tout simplement à la recherche d'esclaves.

Oria se préoccupait peu de savoir ce qui motivait réellement ces comportements hostiles. Elle n'avait jamais rien compris à la guerre, ni à la violence. Elle aurait aimé pouvoir tout simplement nier leur existence, et continuer à croire qu'elle serait toujours à l'abri chez elle, où vivait aussi Tasha, sa plus jeune fille, avec ses enfants Sarine et Pel. Elle savait cependant qu'un jour ou l'autre, les habitants de Rac seraient en danger.

Elle le savait, parce qu'elle entendait chaque jour des nouvelles inquiétantes. Si elle tenait à se garder au courant de l'avancement des troupes du Pays d'Obajour, c'était d'abord et avant tout parce qu'elle espérait recevoir des nouvelles de Lazlo. Depuis qu'il était parti pour Bannes, il semblait que personne ne l'avait vu. Elle parlait chaque jour avec les villageois, surtout avec ceux qui voyageaient fréquemment entre Rac et la capitale, ou qui se rendaient souvent dans d'autres villes et villages du pays. Aucun d'entre eux ne pouvait lui dire où était son fils, ni ce qui lui était arrivé. Il avait rejoint l'armée de Bannes, puis, semblait-il, il avait disparu.

En revanche, on rapportait presque chaque jour qu'un nouveau village était tombé aux mains de l'envahisseur, ou encore que les soldats de Bannes combattaient vaillamment afin de garder leurs positions.

Les jours passaient, et aucune nouvelle de son fils aîné ne parvenait à ses oreilles. La peur était sur toutes les lèvres, dans tous les regards. Oria tentait de masquer ses inquiétudes afin de ne pas attrister ses petits-enfants, mais ceux-ci sentaient tout de même que quelque chose n'allait pas.

Sa fille aînée Adelina habitait la ville de Minc avec son mari Ryn et leurs quatre enfants Drad, Bess, Iss et Artin. Ils venaient souvent la visiter à Rac, mais depuis que la situation du pays avait commencé à se détériorer, leurs visites se faisaient de plus en plus rares. Même son plus jeune fils Joni, qui habitait Rac avec sa femme Lila et leur fille Eresa, venait la voir de moins en moins souvent. Lui qui était d'ordinaire si souriant avait maintenant un air soucieux et craintif dont il ne se défaisait plus.

Vers le milieu de l'automne, elle implora Joni de l'accompagner jusqu'à Bannes. Elle sentait qu'elle n'arriverait pas à savoir si quelque chose était arrivé à Lazlo, mais elle tenait tout de même à se rendre sur place afin d'y glaner le plus d'informations possible.

Ils se rendirent donc à Bannes, où ils apprirent rapidement que des mouvements de résistance étaient en train de s'organiser dans plusieurs des villes du pays. Les habitants se rassemblaient pour discuter de ce qu'ils savaient des actions de l'ennemi, et les plus braves d'entre eux étaient prêts à assister l'armée de Bannes, ou encore à repousser les soldats du Pays d'Obajour de leur propre initiative.

Car partout dans les rues de Bannes, on racontait que l'ennemi avait l'intention de prendre toute la Galetrie par la force, une ville à la fois. Oria et Joni discutèrent avec beaucoup de gens, mais comme ils s'y attendaient, personne ne put les renseigner sur le sort de Lazlo, pas même le haut gradé de l'armée de Bannes qu'ils parvinrent à rencontrer.

Décus, ils rentrèrent à Rac. Ils ramenèrent de leur court voyage de nouvelles inquiétudes, mais aussi de nouvelles idées; ils allaient inciter les habitants de leur village à se joindre au mouvement de résistance.

Ils parlèrent de leurs intentions à ceux qui voulurent les écouter, et bientôt, les plus vaillants décidèrent de se joindre à eux. Avec 12 membres, la Résistance de Rac commença ses activités. On donna à Joni le titre de Chef. Quant à Oria, dont l'implication dans ce groupe étonnait plusieurs personnes, elle reçut le nom de code Ourse Ardente, et ce nom lui plaisait beaucoup.

Au début, plusieurs des membres du groupe ne la prenaient pas au sérieux. Elle, la grand-mère que les enfants du village adoraient, elle parlait fougueusement d'envahisseurs, de combat, de défense, de liberté? Bientôt, cependant, elle sut gagner le respect de tous. Plus que tout, à leurs yeux, Ourse Ardente symbolisait l'espoir.

Puisque pas l'ombre d'un soldat ne s'était encore approchée du petit village, la Résistance de Rac se réunissait une fois par semaine uniquement dans le but de partager des informations et de discuter de l'éventualité d'une attaque. Les habitants de Rac étaient majoritairement pauvres, et peu nombreux étaient ceux qui savaient se battre, mais tous soutenaient qu'ils seraient prêts à défendre chèrement leurs terres et leurs foyers contre l'envahisseur. Les membres de la Résistance échangèrent beaucoup de paroles, mais aucun véritable plan ne fut établi. Tant que Bannes résistait à l'ennemi, les habitants de Rac, s'ils ne se sentaient pas exactement en sécurité, avaient toutefois l'impression que le danger était encore loin d'eux. Au moins, les réunions de la Résistance leur donnaient l'occasion de discuter de bravoure, plutôt que de rester muets sous l'emprise de la peur.

Le temps passa. Un soir d'hiver, alors qu'Ourse Ardente était sur le point de se mettre au lit, quelqu'un frappa à sa porte. Il s'agissait d'Adelina, sa fille aînée, qui était suivie par toute sa famille. Elle raconta à sa mère et à sa soeur que Minc était maintenant occupée par les soldats du Pays d'Obajour. Adelina et sa famille avaient réussi à fuir la ville avant le début des hostilités, mais lorsqu'ils s'arrêtèrent sur une colline enneigée afin de prendre un peu de repos, ils virent que les maisons de Minc brûlaient, et ils surent que la ville était tombée.

Les grands froids de l'hiver amenèrent le désespoir et la famine. Plus aucune nourriture n'arriva à Rac en provenance des villes et villages environnants, et les voyages vers les villes plus éloignées devinrent plus ardues, voire même impossibles. Malgré le froid et les fréquentes tempêtes, les soldats ennemis n'abandonnaient pas leurs idées de conquête.

Un jour, la nouvelle que tous redoutaient arriva aux oreilles des habitants de Rac. Bannes était tombée aux mains de l'ennemi. Les soldats du Pays d'Obajour s'étaient acharnés sur la capitale, et avaient finalement massacré la plupart des soldats et des membres de la Résistance de Bannes.

À partir de ce moment, plus aucune nouvelle ne vint de l'extérieur, et la Résistance de Rac supposa que toutes les villes de la Galetrie avaient été prises, ou étaient en train de livrer leur dernier combat. Les soldats marcheraient bientôt sur Rac, et rien ne pourrait les arrêter.

Tout le monde n'était plus nourri que par la peur et le désespoir. Les habitants de Rac savaient que personne ne viendrait à leur secours, et ils savaient également que si l'armée de Bannes avait été vaincue, ils étaient eux-mêmes condamnés à la défaite.

Enfermée dans sa chambre, Oria pleurait. Elle ignorait quel sort l'attendait. Elle ne craignait pas vraiment sa propre mort, et elle aurait préféré mourir plutôt que d'être soumise à l'esclavage. Elle pleurait pour ses enfants et ses petits-enfants. Elle pleurait pour les habitants de son village, pour ceux de son pays. Elle pleurait devant la certitude que tout ce qui l'entourait allait disparaître, détruit par une cruauté qu'elle ne comprenait pas. Elle pleurait parce qu'elle avait peur, mais aussi, parce qu'elle était en colère.

Lorsqu'elle n'eut plus la force de verser la moindre larme, ses yeux brûlants se posèrent sur la fenêtre de sa chambre. Dehors, Bo et Ysa, les deux oursons orphelins, batifolaient dans la neige, attrapaient des flocons au vol, et couraient avec insouciance. Ils s'immobilisèrent soudainement, et leurs petits yeux noirs rencontrèrent ceux d'Oria et ne s'en détachèrent plus.

Au bout d'un moment, alors que les deux oursons n'avaient pas bougé, elle se leva et sortit de sa chambre. Elle constata que tous ses enfants, à l'exception de Lazlo, bien sûr, étaient rassemblés dans sa cuisine, dans un silence triste et angoissé. Ses sept petits-enfants jouaient ensemble dans le salon, mais sans leur gaieté habituelle. Elle s'approcha de Joni et lui demanda si la réunion de la Résistance allait avoir lieu, tel que prévu. Joni répondit qu'il savait que personne ne viendrait, et qu'il n'y avait plus aucun espoir de toute façon.

La petite Bess s'approcha de sa grand-mère, qui la prit tendrement dans ses bras. Elle embrassa la joue de sa petite-fille, puis regarda ses trois enfants l'un après l'autre.

Elle dit ensuite au Chef de la Résistance qu'Ourse Ardente souhaitait parler aux habitants de Rac. Ses enfants la questionnèrent, mais elle leur expliqua qu'elle ne savait pas encore exactement ce qu'elle voulait leur dire. Ce n'était pas sa bouche qui parlerait, mais son cœur.

Sans prendre le temps de s'habiller plus chaudement, elle sortit à l'extérieur en tenant toujours Bess dans ses bras. Après un moment d'hésitation, le reste de sa famille la suivit. Ils virent que plusieurs personnes étaient déjà rassemblées au centre du village. Un jeune homme qui s'était aventuré de l'autre côté du fleuve avait rapporté qu'il avait aperçu un groupe de soldats qui provenaient de Bannes, et qui s'avançaient vers le village. Malgré la panique et l'agitation qui s'étaient emparées de tous, Ourse Ardente réussit à se faire entendre.

Elle se tenait droite et fière, serrant sa petite-fille dans ses bras. Sa famille était derrière elle. Les deux oursons arrivèrent tout à coup en trotinant, et s'assirent dans la neige à ses pieds. Et elle parla.

Elle parla brièvement de sa peine et de son incompréhension. Elle parla de sa vie, et de la vie de tous les habitants de la Galetrie, qui était si paisible avant le début de toute cette folie. Elle dit des choses qu'elle n'avait jamais su comment exprimer, et qu'elle avait l'impression de découvrir en même temps que ceux qui l'écoutaient. Elle dit qu'elle croyait que leurs véritables ennemis n'étaient pas les soldats du Pays d'Obajour et leurs dirigeants.

Leurs véritables ennemis, c'étaient la peur, le désespoir et l'inaction. C'étaient ces sentiments que le Pays d'Obajour convoitait, et non un quelconque minerais qui n'existait probablement pas. La peur et la colère les rendaient plus fort, et leur permettaient d'avancer; le courage devrait les affaiblir.

Ourse Ardente comprit soudainement ce qu'elle devait faire afin de sauver son village. Elle devait marcher, et faire face aux soldats. Elle n'arrivait pas à expliquer d'où venait cette certitude inébranlable qui grandissait en elle, mais elle demanda à ceux qui l'écoutaient de la suivre.

Certains dirent qu'elle avait perdu la tête, et retournèrent se cacher chez eux. D'autres doutaient, mais se dirent que puisque les soldats venaient déjà vers eux, ils n'avaient plus grand-chose à perdre. D'autres encore ressentaient la même détermination et la même assurance qu'ils décelaient dans les yeux et dans les paroles d'Ourse Ardente.

Elle se mit en marche, et les deux oursons trottaient à ses côtés. Sa famille la suivait, ainsi que plusieurs habitants de Rac. Ils quittèrent le village et se dirigèrent vers le pont qui enjambait le fleuve gelé.

La lumière du jour déclina rapidement, et le vent se leva. La neige qui tombait en grappes brillantes semblait dessiner de longs filaments tourmentés dans le ciel sombre. Et les habitants de Rac marchaient. Plusieurs d'entre eux se tenaient par la main, et tous les visages n'exprimaient qu'une calme résolution. Le froid mordait leur peau, et leur cause semblait perdue, mais aucun d'eux ne pensa à

rebrousser chemin. Ils suivaient Ourse Ardente, qui avait su leur redonner l'espoir qu'ils avaient perdu, et ils voulaient croire qu'ils marchaient maintenant vers leur victoire et leur liberté.

Ils franchirent le pont, et avancèrent encore un moment avant de s'arrêter. Devant eux, des silhouettes sombres commençaient à émerger lentement de la tempête. Plusieurs des soldats portaient des lanternes, et d'autres, de hautes bannières aux couleurs du Pays d'Obajour. Les habitants de Rac restèrent immobiles, et attendirent.

Un des soldats, qui ne portait ni bannière ni lanterne, fit signe au reste de la troupe de s'arrêter. Il s'approcha ensuite d'Ourse Ardente et du groupe de villageois pauvrement vêtus et non armés qui l'accompagnait.

Le regard rigide du soldat rencontra celui d'Ourse Ardente, et celle-ci, avec stupeur, reconnut son fils Lazlo. Son cœur de mère se brisa, et il s'en fallut de peu qu'elle ne tombe à genoux dans la neige.

Mais elle resta debout, et soutint le regard de son fils. Dans ses yeux, elle vit une lueur qu'elle ne reconnaissait pas.

Au bout d'un long moment, Lazlo se retourna et ordonna à ses soldats de repartir. Lorsque son fils disparut dans la tempête, Oria se mit à sangloter en silence. Ses larmes se figèrent au bout de ses cils et sur ses joues glacées. Adelina s'approcha et prit sa fille Bess dans ses bras, tandis que Joni et Tasha firent ce qu'ils pouvaient pour soutenir leur mère. Personne n'osa prononcer le moindre mot, et les habitants de Rac retournèrent lentement dans leur village.

Le lendemain, le ciel était pur, sans nuages, et le soleil était radieux. Rac était libre, et ce jour-là, ainsi qu'au cours des jours qui suivirent, des nouvelles étonnantes parvinrent aux oreilles des villageois. Les soldats du Pays d'Obajour avaient quitté Bannes, et quittèrent également tous les villes et les villages qu'ils avaient pris par la force. La paix se réinstalla peu à peu d'un bout à l'autre de la Galetrie, sans que personne ne sache ce qui avait incité l'ennemi à partir.

Mais un peu partout certains racontèrent, et continuèrent de raconter dans les années qui suivirent, qu'ils avaient aperçu à plusieurs reprises un ours gigantesque, au pelage teinté de roux, qui pourchassait des soldats effrayés en grognant.

###

À propos de l'auteure

Myriam Plante est née à Chibougamau, dans le Nord-du-Québec, mais habite maintenant à Victoriaville, dans le Centre-du-Québec. Depuis qu'elle sait ce qu'est une histoire, elle en invente plusieurs dans sa tête. Depuis qu'elle sait ce qu'est un livre, elle veut écrire et publier les siens.

Ourse Ardente et 15 autres histoires est son deuxième livre publié. Son premier roman, appelé Le Parfum du Vent, raconte une histoire du point de vue d'un dragon.

En plus d'écrire, Myriam travaille sur différents projets artistiques. C'est elle qui a créé l'illustration de la page couverture de ce recueil.

Si vous avez apprécié votre lecture, n'hésitez pas à laisser vos commentaires sur le site du détaillant où vous l'avez acheté.

Visitez l'auteure sur Internet :

<http://www.myriamplante.com/>

<https://www.facebook.com/MyriamPlanteArt/>

